



OPUSCULES

DE

S. VAN DE WEYER.

BRUXELLES :
IMPRIMÉ PAR BRUYLANT-CHRISTOPHE & COMP.,
RUE BLAES, 33.

CHOIX

D'OPUSCULES

PHILOSOPHIQUES, HISTORIQUES,
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

SYLVAIN VAN DE WEYER.

PRÉCÉDÉS
D'AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Troisième Série.

LONDRES.
TRÜBNER ET Cie,
57 & 59, LUDGATE HILL.
1875



A

SA MAJESTÉ

LA REINE VICTORIA

PAR PERMISSION SPÉCIALE,

CES VOLUMES SONT DÉDIÉS

PAR

SON TRÈS-HUMBLE ET TRÈS-RESPECTUEUX SERVITEUR,

OCTAVE DELEPIERRE.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction.
Coup d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuis.
Lettre sur la révolution belge.
Essai sur le livre de M. Jacotot, intitulé *Enseignement universel*, etc.
Les jacotins et leur antagoniste, satire.
Il faut savoir dire Non. Petit traité de morale et de politique.
Appendice.
Articles de critique littéraire.
Du jésuitisme ancien et moderne, par de Pradt.
La philosophie. Considérations générales.
Tablettes belges.
Littérature.
Dénonciation aux cours royales relativement au système religieux et politique signalé par M. le comte de Montlosier.
Esquisse sur Ch. Victor de Bonstetten.
Analyse du mémoire de N. G. Van Kampen.
Six mois en Russie, par Ancelot.
Réponse à M. Ch. Froment.
De la multiplicité des livres.
Principes de littérature, etc., par le baron Massias.
Épigrammes en vers.

INTRODUCTION.

Pour la Belgique tout entière, comme pour la société anglaise en général, la mort de M. Van de Weyer a été une perte irréparable, et l'on a pu s'en convaincre aux regrets exprimés par les journaux de tous les partis.

" No man, a écrit l'historien J.-L. Motley, had " a more sunny and genial nature, and more true " benevolence of heart; and no one, honored with " his familiar acquaintance, spoke of him but with " warm affection. "

Ces qualités personnelles de M. Van de Weyer expliquent parfaitement ses succès comme diplomate, comme homme du monde, et justifient la haute réputation qu'il s'est acquise.

Il fut l'un des représentants les plus distingués de ce groupe d'hommes d'élite dont le dévouement fonda la nationalité belge ; et, après avoir travaillé, avec MM. Devaux, Lebeau et Rogier, à consolider l'indépendance de son pays, il acheva cette œuvre en liant l'Angleterre à la Belgique par une amitié qui, comme l'a dit M. Émile de Laveleye, a toujours été notre principale sauvegarde.

L'activité d'esprit qu'il déploya à Londres est vraiment merveilleuse. Ce n'était pas dans ses fonctions officielles seulement qu'il l'exerçait : en dehors des difficultés qu'il avait à résoudre en ce qui concernait nos relations avec les Pays-Bas et le congrès de Londres, il recevait souvent du roi Léopold Ier des missions secrètes importantes.

En 1840, un arbitrage étant devenu nécessaire entre l'Angleterre et le Portugal, le ministre portugais, maréchal duc de Saldanha, lui dit : « Vous pouvez rendre à la reine et au Portugal un grand service en acceptant les fonctions d'arbitre, et nous ne pouvons guère proposer à lord Palmerston un nom qui lui soit plus agréable que le vôtre. » M. Van de Weyer en référa à son souverain qui

l'autorisa immédiatement à accepter ces délicates fonctions.

Les "mariages espagnols", l'affaire "Pritchard", la guerre avec le Maroc appelèrent, à leur tour, l'intervention du roi des Belges, et furent l'objet d'une active correspondance du roi avec son ministre à Londres pendant les années 1841 à 1844. C'est l'un des dossiers les plus curieux des importantes archives de M. Van de Weyer.

En 1841 également, Léopold Ier, le duc de Saxe-Cobourg, le prince Albert, époux de la reine d'Angleterre, et les autres membres de la famille le chargèrent d'une négociation confidentielle dont les détails se trouvent dans les mêmes archives.

En 1850, le roi des Belges, choisi de nouveau comme médiateur pour le rétablissement des relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, délègue à cet effet son ministre à Londres, dont les efforts ont un plein succès.

Et, pendant tout ce temps, le nom et la signature de M. Van de Weyer se rencontraient dans cette énorme quantité de protocoles, de confé-

rences et de traités que l'Europe commençait à croire interminables.

Il semble que des occupations aussi graves et d'une aussi haute importance aient dû suffire amplement au travail intellectuel de celui qui en était chargé. Néanmoins, le spirituel écrivain trouvait toujours le temps de s'occuper de littérature, ce qui avait été sa première passion. Il aide de ses recherches, de ses notes et de documents inédits M. W. Noël Saintbury qui écrivait la *Vie du chevalier Pierre-Paul Rubens*, et l'auteur, dans la préface de ce livre publié à Londres, reconnaît que, sans cette précieuse assistance, il n'aurait pu compléter son œuvre.

Le célèbre abbé Carton fonde à Bruges un institut pour les sourds-muets et les aveugles, et c'est M. Van de Weyer qui contribue à en faire le plan. C'est aussi lui qui suggère l'idée de fonder à Bruges une société de Bibliophiles [1], comme

[1] Elle reçut le nom de *Société d'Émulation pour l'histoire et les antiquités de la Flandre occidentale*. Je fus l'un des huit membres du comité des fondateurs. Le premier volume de ses *Annales* parut en 1839, et je continuai à y collaborer jusqu'en 1842, époque où j'allai rejoindre M. Van de Weyer à Londres.

le prouve une lettre de l'abbé Carton que j'ai sous les yeux.

M. Firmin Didot, dans son rapport sur l'Exposition universelle de Londres de 1851, consacre une longue note à la part considérable que prit M. Van de Weyer aux travaux de la classe qui avait dans ses attributions les livres et la reliure.

Les discours qu'il prononça aux sociétés savantes et littéraires formeraient à eux seuls un gros volume, et toujours il savait rendre intéressants, par son excellente mémoire et la vaste étendue de ses lectures, les sujets qui s'y prêtaient le moins. On peut en voir comme exemple, dans les journaux et les rapports de l'époque, le discours prononcé à la séance de la Société géologique de Londres, présidée par l'illustre sir Charles Lyell, et dans lequel l'orateur passe en revue les progrès de la géologie en Belgique depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. On remarqua beaucoup aussi l'allocution prononcée, en septembre 1845, à la distribution des prix du concours général entre les établissements d'enseignement moyen : l'*Observateur belge* du 30 de ce mois disait que le ministre avait parlé

à la jeunesse le langage d'un moraliste et d'un philosophe. Citons encore les discours insérés dans les rapports de la *Literary Fund Society* en 1838 et surtout celui de la séance qu'il présida quelques années plus tard dans la même société.

C'est à l'initiative de M. Van de Weyer que la *société des Philobiblon* de Londres, sous le patronage du prince Albert, dut son existence.

Dans ses rares moments de loisir, il composait ces *Essais*, aussi bien écrits que bien pensés, que je publiai sous sa direction, en deux volumes, de 1863 à 1869. Il lui en restait encore en portefeuille de quoi faire plusieurs autres volumes, et il avait le projet de compléter cette collection qui aurait renfermé tout ce qu'il avait écrit depuis sa jeunesse. J'assume aujourd'hui avec douleur, d'après le désir de celui qui nous est enlevé, la responsabilité d'entreprendre sans lui l'œuvre à laquelle j'espérais prendre part aidé de ses conseils. Mais je suis heureux, dans ces circonstances, que la haute estime que M. Van de Weyer avait conçue pour M. Eugène Van Bemmel lui ait fait exprimer le vœu de voir un écrivain si justement apprécié me prê-

ter son concours dans l'exécution de ma tâche.

Ce qui lui attachait surtout les personnes qui vivaient dans son intimité, c'était sa constante habitude de s'oublier lui-même pour se plier à toutes les circonstances et se mettre à la portée de tous les esprits. Cette heureuse disposition morale a été si bien décrite par le révérend W. B. Turner [1], que je ne crois pouvoir mieux faire que de citer ses propres paroles.

"It is impossible but that those who knew him
" well should not be the better for knowing him,
" and that his peculiar excellencies should not
" have guided them to a loftier standard of living
" He was singularly truthful, simple and gentle-
" hearted. A rare quality of unselfishness was
" peculiar to him, acting upon a principle which
" was implied but never expressed, that the duty
" and happiness of man lay, after all, in living for
" others, and not for himself."

Ce jugement se trouve confirmé par une note que j'ai en ma possession, écrite de la main même

[1] Dans un sermon prononcé le 7 juin 1874 à l'église de All Saints, à Braywood.

de M. Van de Weyer. "Voulez-vous, disait-il, savoir
" le secret de mes succès politiques et de société?
" Dès le début, j'eus un système ou, mieux, des
" principes; et, dans le caractère, beaucoup de
" liant et de conciliant. Avec cela on gouverne le
" monde. Les principes servent à juger les choses;
" la douceur de caractère sert à diriger les hommes.
" Ce n'est qu'à ces conditions que la modération
" est de la force, et que l'on se conserve pur de
" toute inimitié envers ses semblables. J'ai com-
" battu mes adversaires sans les haïr, je les ai
" écartés, non comme des ennemis, mais comme
" des obstacles. Si j'ai réussi, c'est parce que le
" succès personnel n'était pas mon but; si je me
" suis maintenu au pouvoir, c'est parce que le
" pouvoir n'a été à mes yeux qu'un moyen."

M. Théodore Juste, dans sa collection des *Fondateurs de la nationalité belge*, a consacré deux volumes à "Sylvain Van de Weyer," et il y a retracé, avec d'amples et curieux détails, les travaux diplomatiques de cet homme éminent. Pour ce qui est de son activité littéraire, on pourra s'en faire une idée, quoique incomplète, en parcourant les deux

volumes déjà publiés de ses *Opuscules*. Mais il y manque bien des écrits, peu ou point connus tels que : la suite des *Lettres sur les Anglais qui ont écrit en français*, l'*Essai sur l'art d'être malade*, les *Dangers de la lecture de Plutarque*, l'*Égoïsme en littérature*, le *Tableau analytique et critique des fabulistes de tous les pays* [1], etc., etc.

La bibliothèque de M. Van de Weyer était l'une des plus belles de toute l'Angleterre : elle se composait de près de 80,000 volumes, dont malheureusement 30,000 furent brûlés lors de l'incendie du Pantechnicon, à Londres, quelques mois avant sa mort. Cette perte, qu'on n'osa pas lui apprendre, a été d'autant plus regrettable qu'un grand nombre de ces volumes étaient chargés de notes marginales, fruit de cinquante années de lecture. C'était, il ne faut pas l'oublier, car lui-même le rappelait volontiers, dans les leçons et les conseils du savant Van Meenen [2], bien plus que dans les

[1] Sa bibliothèque renfermait, sur ce sujet, la collection la plus complète peut-être de l'Europe.

[2] Cet écrivain, dont les écrits philosophiques publiés sont malheureusement peu nombreux, fut un des penseurs les plus vigoureux de la Belgique. Longtemps avant l'établissement des

écoles, qu'il avait puisé ce goût de toutes les connaissances utiles.

Il avait commencé, pendant sa dernière maladie, l'article sur les *Relations extérieures de la Belgique depuis* 1830, pour la *Patria belgica*. Le début de ce travail, qui est un chapitre de grande histoire, annonce des méditations de haute portée, de graves enseignements, une leçon de civisme en même temps que de philosophie. Il s'était empressé d'accepter cette tâche, qui couronnait dignement sa carrière en rendant un dernier service au pays qui lui devait déjà tant de reconnaissance.

Il conserva jusqu'au dernier jour toute sa présence d'esprit et retrouvait encore bien des mots heureux, bien des remarques fines et justes en s'occupant de classer l'immense amas de ses papiers relatifs à l'histoire, à la philosophie, à la littérature.

La dernière émotion vive qu'il ressentit lui fut

universités dans ce pays, en 1817, Van Meenen travailla activement à encourager chez les jeunes gens l'étude des sciences philosophiques. Il prépara, en 1825, une série de réponses aux propositions philosophiques de Laromiguière et les envoya à l'examen du philosophe français.

procurée par la reine Victoria, qui, après une dernière et touchante visite, lui envoya son portrait comme témoignage d'estime et d'affection.

Il expira paisiblement, le 23 mai 1874, à l'âge de 72 ans.

Le 2 juin suivant, la municipalité de la ville de Louvain, lieu de naissance de Sylvain Van de Weyer, décida à l'unanimité que l'on donnerait son nom à l'une des rues de la ville, que l'on consacrerait par une inscription la maison où se passa son enfance et que l'on organiserait une souscription publique pour élever une statue, sur une des places de la cité, à cet illustre citoyen qui fut, dans l'espace d'un demi-siècle, membre du gouvernement provisoire, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur, ministre plénipotentiaire à Londres et ministre d'État.

COUP D'OEIL

SUR LA

PHILOSOPHIE D'HEMSTERHUIS.

1825.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Comme cet Essai est précédé d'une notice de l'auteur même, je ne parlerai pas du célèbre philosophe hollandais, mais je profiterai de cette occasion pour dire quelques mots des idées philosophiques de M. Van de Weyer.

Dans son *Discours sur l'histoire de la philosophie*, publié dans un des précédents volumes de cette collection d'opuscules, M. Vân de Weyer montre que la philosophie n'est pas simplement une science spéculative ou abstraite, mais qu'elle est fondée sur les résultats pratiques des actions de l'homme, dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie.

Dans la *Dissertation sur le devoir*, il examine avec une grande pénétration les principes fondamentaux du système de Bentham sur l'*Utile*, et en démontre les défauts de logique. La pratique de la vie doit finir par enseigner qu'il n'y a point

de bonheur réel sans la justice et la vertu, et qu'ainsi en faisant le bien, l'homme agit dans l'intérêt général et dans le sien propre ; l'auteur démontre donc que l'intérêt s'accorde avec le devoir, mais que ce devoir est toujours le principe des actions, dont l'intérêt est la conséquence.

L'*Art de dire non*, l'*Essai sur le silence*, ceux *sur le danger de lire Plutarque* et *sur l'art d'être malade*, dont j'ai dit quelques mots dans mon *Esquisse sur les métaphysiciens et philosophes belges jugés à l'étranger* [1], sont de petites dissertations pleines d'intérêt, d'une importance pratique très-remarquable, dans lesquelles M. Van de Weyer montre une observation profonde et une profonde connaissance du cœur humain.

C'était l'objet constant de son étude depuis sa jeunesse, et il me répéta plus d'une fois cette pensée, qui fait l'objet d'une des *Dissertations de Maxime de Tyr* : " De tous les fruits que l'âme recueille des études libérales, ceux qu'elle retire de la philosophie sont les meilleurs. „

[1] Analyse de l'ouvrage du docteur BLAKEY, intitulé : *History of the philosophy of mind*, 4 vol. in-8°, Londres.

NOTICE SUR HEMSTERHUIS.

François Hemsterhuis, philosophe hollandais, hérita des qualités estimables et des profondes connaissances de son père [1]; il passa la plus grande partie de sa vie à la Haye, où un emploi modeste, en lui assurant l'indépendance, lui laissait des loisirs pour la méditation et le travail. Il les employa à la culture des beaux-arts, de la littérature ancienne et de la philosophie; il vécut dans l'obscurité, au sein de quelques amis, ne connaissant d'autres passions que celle de l'étude. Sa vie fut exempte d'orages; ses mœurs étaient douces, sa conversation pleine de charme dans l'intimité : il était d'ailleurs fort réservé dans le commerce du monde. La simplicité, la modestie,

[1] TIBÈRE HEMSTERHUIS, l'un des plus savants hellénistes du XVIIIe siècle. — Voy. MEINARDI TYDEMAN *Orat. de copulanda litterarum ac morum elegantia.* Leonard. 1761. *Elogium* HEMSTERHUSII, *Act. litt.*, vol. III, part. II, pag. 228 et seq.; et vol. VI, part. IV, pag. 403.—*Elogium* TIBERII HEMSTERHUSII, auct. DAVIDE RUHNKENIO.. Cet éloge est un chef-d'œuvre de goût et de style.—*La Biographie universelle*, article de M. BOISSONADE.

la sérénité qui accompagne l'amour et la pratique de la vertu, formaient les traits principaux de son caractère. Il ne fut jamais marié; il mourut à la Haye au mois de juin 1790, remplissant les fonctions de premier commis de la secrétairerie du conseil d'État.

Le premier ouvrage d'Hemsterhuis est une *Lettre sur la sculpture*, qu'il composa à la Haye en 1765, et qui fut imprimée à Amsterdam, en 1769, brochure in-4°. Il y cherche à puiser dans les facultés de l'âme le principe des beaux-arts : " L'âme veut avoir la plus grande étendue d'idées dans le moins de temps possible ; son essor est maîtrisé par les organes du corps, qui la soumettent à la succession du temps et à la division des parties ; les arts du dessin satisfont au besoin de l'âme en même temps qu'aux conditions des organes. „

La *Lettre sur les désirs* fait la suite de la précédente et parut un an après. " Il y a dans l'âme une sorte de force attractive, qui la porte hors d'elle vers l'idéal ; une force étrangère et d'inertie combat ce noble élan : la première de ces deux forces tend à l'union, la seconde à l'isolement : la première est l'amour, principe de la vie morale et intellectuelle ; la seconde est la personnalité. „

La *Lettre sur l'homme et ses rapports* fut imprimée en 1773 : elle indique plutôt qu'elle ne

développe les nombreuses conséquences auxquelles les méditations d'Hemsterhuis étaient conduites par les vues renfermées dans les deux premières lettres; elle sert aussi d'introduction et de passage aux deux dialogues : *Sophyle ou de la Philosophie*, *Aristée ou de la Divinité*. C'est dans ces deux dialogues, imprimés en 1778 et 1779, que la doctrine du philosophe hollandais se déploie tout entière ; elle se complète dans deux autres dialogues : *Alexis ou de l'Age d'or*, imprimé à Riga, en 1787 ; *Simon ou des Facultés de l'âme*, composé en 1787, et publié seulement après la mort de l'auteur.

Dans ces quatre dialogues, Hemsterhuis a employé la méthode socratique, qu'il affectionnait particulièrement, et dont il a fait un heureux usage. L'esprit de la philosophie de Socrate l'anime aussi : il en emprunte le but, celui de faire consister la sagesse à devenir meilleur ; il soumet les systèmes métaphysiques au tribunal du sens commun : mais il se montre ensuite disciple et imitateur de Platon ; avec lui, il porte et dirige vers l'idéal l'activité intellectuelle et morale de l'homme ; avec lui, il se complaît quelquefois dans les formes poétiques, et quelquefois même dans des allégories ou des hypothèses auxquelles on ne saurait dire s'il n'accorde pas une certaine réalité. « L'univers a un grand nombre de faces réelles,

dont quelques-unes seulement se montrent à nous dans notre condition présente : nous ne voyons pas les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes, et nous apprécions avec incertitude leurs rapports, leur analogie, leurs différences. L'essence, considérée sous les faces qui sont perceptibles pour nos sens, est la matière; mais un autre organe, un organe moral, l'âme, atteint une face différente Les rapports de l'intelligence avec la matière sont inconcevables pour nous, et nous paraissent contradictoires, parce que l'univers n'est pas tourné pour nous du côté qui pourrait les faire a percevoir Pour obtenir ces connaissances qui nous manquent, il faut être dégagé de l'enveloppe matérielle. La vie présente n'est qu'une ébauche, une préparation laborieuse à cette vie véritable que nous annoncent, à laquelle aspirent tous les soupirs de l'âme vers l'avenir, vers la perfection, vers cet idéal, en un mot, dont la Divinité est le type, le centre. Un état primitif de pureté et d'innocence avait placé l'homme plus près de ce but, où se rencontrent à la fois le vrai bien et le vrai beau, la perfection et le bonheur. Toutefois, sous le régime d'épreuves imposé aujourd'hui au libre arbitre, les affections sociales sont le premier essor de ce besoin de l'union qui tend et s'élève à Dieu. Dieu s'annonce à la raison par les déductions d'une saine logique ; mais il s'annonce aussi

d'une manière en quelque sorte intime, à l'âme elle-même. „

Dans la *Lettre de Dioclès à Diotime sur l'athéisme*, qui ne parut qu'après sa mort, le philosophe distingue trois sortes d'athéismes, qui se sont succédé à diverses périodes : la première, à l'origine et après la chute de l'homme, engendrée par une ignorance encore aveugle ; la seconde, prenant la forme d'une incrédulité raisonnée, à la suite des aberrations du polythéisme ; la troisième, née, dans les temps modernes, de l'orgueil et de la fausse science.

La philosophie d'Hemsterhuis, sans offrir aucune de ces vues neuves qui méritent le nom de découvertes, est toujours originale ; on y reconnaît un observateur judicieux, un penseur qui avait constamment jugé d'après lui-même : elle renferme des aperçus ingénieux et parfois subtils ; elle est ornée, quelquefois même entraînée par l'imagination : mais, et c'est ici son caractère essentiel, ce qui la recommande à l'estime, nous dirions même au respect, elle respire constamment les nobles sentiments de l'homme de bien ; elle est l'amie de la vertu ; on y sent une chaleur secrète qui émane de l'âme de son auteur ; elle associe la morale à la recherche de la vérité ; tout en elle conduit et exhorte au perfectionnement ; tout en elle combat l'égoïsme, encourage les mouvements

généreux : philosophie vraiment digne de ce nom, si nécessaire à notre siècle, et dont la direction est éminemment juste, alors même que les doctrines qui s'y rattachent offrent, comme dans Hemsterhuis, quelques points faibles, hasardés, quelques hypothèses arbitraires ou quelques vues incomplètes !

Nous avons encore d'Hemsterhuis une *Description historique du caractère de feu M. Fagel*, mort à trente-trois ans en 1773, et une *Lettre sur une pierre antique du cabinet de M. Smeth*, écrite en 1762, publiée après sa mort : c'est au premier de ces amis qu'il a dédié sa *Lettre sur l'homme et ses rapports ;* au deuxième, celles qu'il a écrites *sur la sculpture et les désirs*, et à la princesse Galitzin les deux derniers dialogues ; cette princesse est désignée par le nom de Diotime dans la *Lettre de Dioclès*.

Hemsterhuis avait des connaissances étendues en astronomie, en optique, en mathématiques. Il avait le goût des arts en même temps qu'il en étudiait les principes, il était bon dessinateur, et possédait une collection précieuse de pierres gravées, de morceaux de sculpture, etc. Il a écrit en français ; il n'avait fait imprimer ses ouvrages qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, et seulement pour les distribuer à ses amis.

COUP D'ŒIL

SUR LA

PHILOSOPHIE D'HEMSTERHUIS.

La *Lettre sur l'homme et ses rapports* est, de tous les écrits d'Hemsterhuis, celui qui nous a paru renfermer l'exposé le plus complet, sinon le plus méthodique, de sa doctrine, et celui auquel tous les autres peuvent se rattacher. Nous l'avons partagée en plusieurs chefs autour desquels nous avons cherché à grouper les idées analogues répandues dans le *Sophyle*, l'*Aristée*, le *Simon*, etc., etc., en ayant soin de renvoyer aux pages, et surtout de conserver autant qu'il nous a été possible le langage et la phraséologie d'Hemsterhuis.

Si la division que nous avons adoptée n'est pas la plus sévère ou la plus naturelle, elle nous semble du moins celle qui mettra les lecteurs le mieux à même de suivre la marche des idées de l'auteur.

Une autre méthode, celle, par exemple, qui eût voulu écrire d'un jet et présenter tout d'une suite la philosophie de notre auteur, outre qu'elle nous

a paru trop ambitieuse, avait le grand inconvénient à nos yeux d'imposer à l'analyste l'obligation de combler les lacunes du système par ses propres idées, ou de donner à celles de l'auteur une liaison forcée et arbitraire, fort éloignée peut-être de l'ensemble qu'Hemsterhuis y eût mis, s'il eût écrit avec plus d'ordre et de méthode. Une analyse ainsi faite offrait peut-être plus d'attrait, ouvrait à l'abréviateur une carrière plus libre, plus brillante et plus satisfaisante pour son amour-propre ; mais ces avantages ne pouvant s'acheter qu'aux dépens de l'utilité et de la fidélité, nous n'avons pas balancé à y renoncer.

Nous avons indiqué, par de simples citations au bas des pages, quelques écrivains qu'il était intéressant de rapprocher d'Hemsterhuis et de comparer avec lui. Nous eussions pu multiplier ces citations, si nous n'avions eu en vue que l'étalage d'une facile et vaine érudition.

Enfin, et pour compléter notre travail, nous nous sommes hasardé à porter un jugement sur quelques-uns des points capitaux de la philosophie d'Hemsterhuis, sans nous engager dans une critique de détail, toujours étroite et mesquine, et souvent injuste, et, pour ne rien oublier, nous avons rappelé quelques jugements qu'en avaient déjà portés des écrivains célèbres, tels que Mme De Staël, Portalis, etc.

Nature de l'homme comme sentant.

“ Un être qui a la faculté de sentir ne saurait avoir une sensation d'une autre substance que par le moyen des idées ou des images qui naissent des rapports qui se trouvent entre cette substance et entre cet être ou ce qui la sépare de cet être, et que j'appelle *organe.*

“ Ainsi, j'appelle *organe,* non-seulement l'œil qui voit, mais aussi la lumière réfléchie de dessus l'objet ; non-seulement l'oreille qui entend, mais aussi l'air mis en oscillation par les mouvements de l'objet. „

Cet être a trois moyens naturels de recevoir des idées, moyens qui les lui présentent plus ou moins clairement : 1° l'action des objets qui met les organes en mouvement, et alors l'idée a toute la clarté requise sans confusion ; 2° le mouvement accidentel des organes, et alors l'idée est moins claire, souvent confuse ; 3° le mouvement imprimé aux organes par l'intermédiaire des signes, et alors l'idée est moins claire encore, mais bien terminée et sans confusion. L'expérience fournit la preuve de ces différents degrés de clarté.

L'idée est le résultat des rapports entre l'objet et la modification des organes.

En recevant l'idée d'un objet, cet être se sent passif.

Se sentant passif, il sent, non-seulement l'existence d'objets, causes de ses idées, hors de lui, et d'objets existant tels qu'ils lui paraissent, mais sa propre existence.

Ses organes ne le trompent donc pas sur la nature des objets, mais lui en donnent des sensations vraies; et cette conviction se complète par les sensations analogues qu'éprouvent d'autres êtres [1].

Nature de l'homme comme pensant.

“ L'acquisition des idées primitives, commune à l'homme et à la brute, n'est presque rien encore pour constituer l'être pensant. „

En effet, écartez l'objet, cause de l'idée, la sensation cesse, l'idée s'évanouit.

Pour la rappeler, que faut-il ? La reproduction de l'objet lui-même, ou des signes qui ne soient pas l'objet, mais qui y répondent.

L'homme a en lui-même tout ce qu'il faut pour former ces signes, soit dans le son de sa voix soit, dans un mouvement de son corps, et pour les faire coexister, par un acte de sa velléité, avec l'idée, ou

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 6, 7, 18, 31, 32, 44; *Sophyle*, p. 145, 146, 147, 150, 175.

avec le dernier mouvement des fibres qui produit l'idée.

Cette faculté, qui est inhérente à l'homme, établit seule sa supériorité sur les animaux, qui n'ont d'idées que des objets présents, sans aucun moyen de se les rappeler. C'est elle qui le constitue être pensant; c'est en elle que consiste la raison, cette faculté intuitive de comparer les idées que l'âme reçoit, et le raisonnement; car, sans les signes, la raison, privée de la puissance de faire coexister une multitude d'idées pour les comparer, serait réduite à l'action nécessaire de la faculté intuitive sur quelque peu d'idées claires et coexistantes, c'est-à-dire à l'instinct. C'est elle encore qui détermine le degré de perfection des intelligences, lequel dépendra du nombre d'idées qu'elles pourront se rappeler et faire coexister [1]. Mais nous ne considérons jusqu'à présent les *signes* que comme un moyen de *rappel :* ce n'est que plus tard, et en parlant de l'organe moral, que nous les envisagerons comme moyen de *communication.*

Réalité de l'être pensant. — Réalité des choses externes et ce que nous en connaissons.

Je sais que je suis, parce que je sens : mais d'où sais-je que cette boule, ce cône, ce cube sont, si

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 7, 8, 9 à 17, 23.— *Simon*, p. 366.

ce n'est de ce que je les vois, et de ce que l'expérience m'a appris que mes sens ne me trompent pas par rapport à l'ordre des choses entre elles? D'où je conclus que *les rapports qu'il y a entre mes idées sont les mêmes que ceux qu'il y a entre les choses dont elles sont les idées, en tant que je les connais par mes idées :* vérité d'autant plus certaine, que, sans elle, il y aurait l'infini de l'infini à parier contre l'usage que nous faisons des choses. Par exemple : si nos idées de ressort, de levier, de roue, ne nous représentaient pas ce que sont *entre autres* le ressort, le levier et la roue, la confection d'une montre ou de toute autre production de l'industrie humaine serait impossible, quand même on supposerait que le hasard lui en aurait fourni le modèle.

Mais, de la certitude de notre connaissance de certains rapports des choses entre elles, gardons-nous de tirer la conséquence que nous les connaissons dans tous leurs rapports, c'est-à-dire dans leur essence même.

D'un autre côté, de ce qu'il nous arrive de nous tromper, n'en concluons pas que nous le fassions toujours, ou bien qu'il n'y ait rien de certain. Car, si, par exemple, une colonne blanche, droite, unique, paraît jaune à celui qui a la jaunisse, brisée à celui qui la voit à travers les angles d'un verre, multiple à travers un verre à facettes ; tou-



jours est-il vrai que, si elle n'était telle qu'elle est, elle ne paraîtrait pas telle qu'elle paraît ; et que la vérité de ses apparences tient à des accidents que nous pouvons vérifier en eux-mêmes et dans leurs effets.

Affirmons donc avec certitude, mais en nous y renfermant, que *nous connaissons des objets la face ou la partie de l'essence qui peut agir sur nos organes*[1].

L'homme comparé aux animaux.

Les animaux sont inférieurs à l'homme, en ce que, 1° privés de la faculté de rappeler leurs idées par des signes arbitraires, ils ont de moins que lui une quantité immense d'idées, lesquelles ne leur viennent que par l'impression actuelle des objets, et par quelques idées accessoires que l'apparition de l'objet rappelle. La faculté intuitive de l'animal n'agit donc que sur les idées que les objets ou le besoin de ses organes lui donnent au hasard. La qualité de ses idées est la même que dans l'homme, en supposant, dans tous les animaux, un organe également parfait, c'est-à-dire que ses idées sont aussi fortes et aussi claires que celles de l'homme ; et comme il n'y a pas du plus ou du moins dans cette clarté, et que presque toutes les idées de

[1] *Sophyle*, p. 143 à 157.

l'animal sont également claires, il s'ensuit que ses passions sont plus fortes et son caractère plus prononcé. Du reste, il reçoit encore des idées en songe par l'état accidentel de son corps, et de même que l'homme.

2° Les animaux manquent tout à fait de l'organe moral, du cœur, et par conséquent la face morale de l'univers leur est totalement inconnue. Mais aussi, " il paraît probable, par quelques insectes, qu'il y a des animaux qui jouissent d'un organe que nous n'avons pas, et qui est tourné vers une face de l'univers inconnue pour nous " [1].

Nature de l'homme comme agissant.

Tout montre dans l'homme un être composé d'un corps et d'une âme, cause de ses actions et d'une essence durable.

En effet, l'homme, par un acte de sa velléité, imprime à son corps, qui, par sa nature, persisterait dans un état de repos, le mouvement, et non pas un mouvement toujours le même, mais dont il change à son gré la direction ou la vitesse. D'un autre côté, l'homme aperçoit son corps, la moindre particule de son corps ; or, ce qui donne le mouvement au corps, en change la direction ou la vitesse; ce qui perçoit l'idée du corps est autre chose que

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 20, 21, 22, 61.

ce corps. Et, comme un corps en mouvement change à tout instant de rapport local, qu'il obéit par conséquent à une action présente et réelle, et que, s'il ne rencontre pas d'obstacle, il persisterait à se mouvoir éternellement d'une façon uniforme, il s'ensuit que ce principe mouvant agit et existe éternellement, et que cette action unique, uniforme, éternelle, est l'effet nécessaire d'une cause unique, uniforme, éternelle [1].

Mais, dira-t-on, l'âme de l'animal, un ressort, tous deux causes d'un mouvement éternel par sa nature, sont donc aussi éternels par leur nature. — Il est vrai que l'âme de l'animal paraît aussi éternelle que celle de l'homme, quoique nous ne puissions rien affirmer à cet égard. Que ceux que cette similitude pourrait blesser se rappellent l'infériorité des animaux résultant du défaut de signes de rappel des idées, et qu'ils examinent si cette réflexion ne provient pas de notre orgueil et de notre vanité. — Quant au ressort, c'est un corps mis en mouvement par une chose hors de lui, c'est-à-dire, par le corps qui l'a tendu [2].

L'âme de l'homme, comme nous l'avons déjà vu, ne sent qu'elle existe que lorsqu'elle acquiert

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 23, 24, 25, 26, 27; *Sophyle*, p. 168; *Aristée*, p. 262.

[2] Voy., sur la nature du ressort, *Lettre sur l'homme*, p. 45; *Aristée*, p. 240.

des idées des objets qui sont hors d'elle; elle sent, elle pense, elle agit à l'aide d'organes; c'est l'idée de la réaction qui lui donne le sentiment de l'action, de sa velléité [1].

La réalité de cette velléité [2], également forte dans tous les individus, n'a pas besoin d'être prouvée: de même que celui qui reçoit des idées de choses hors de lui sent son existence, de même lorsqu'il agit et désire, il a le sentiment de sa velléité.

Mais cette velléité n'est peut-être qu'un accident qui dérive du premier mouvement imprimé à la nature par les mains du créateur ou du mouvement inhérent à la matière?

Réfléchissons à l'action de la volonté lorsqu'elle rencontre un obstacle qui surpasse les bornes de son pouvoir [3]: elle passe outre, et augmente même en intensité à proportion de la grandeur de l'ob-

[1] Comparez DESTUTT DE TRACY, *Idéologie*, 2me édit. ch. 7; DEGERANDO, *Des Signes et de l'Art de penser*, t. I, p. 12 et suiv.: *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, 1re édit., t. III, p. 326 à 356; VICTOR COUSIN, *Fragments philosophiques*, Préface, p. XXXIV, XXXVIII, etc., etc.

[2] La *velléité* c'est l'*activité*, la faculté de pouvoir agir, force vague, indéterminée; la faculté de *pouvoir vouloir*, que l'intellect détermine en *volonté*, en *volition; Aristée*, p. 256, 264; *Simon*, p. 357.

[3] Comp. BOULLIER, *Discours sur la liberté des actions humaines*, p. 244.

stacle ; et demandons-nous s'il en serait de même lorsque un ressort doué, par exemple, d'une force de cinquante livres, agissait contre un obstacle de cent livres [1].

La velléité n'est donc pas l'effet d'une cause étrangère, mais elle réside dans l'âme; elle est libre, puisque, dans le choix à faire entre deux objets, je prends la chose après, et non pas avant le choix, et que je puis même faire dépendre ce choix de la volonté d'un tiers [2].

Récapitulons. Sensation, sentiment de la sensation du *moi* et du *non-moi*, c'est-à-dire de l'existence d'objets extérieurs et de sa propre existence, faculté de rappeler par des signes les idées de l'objet pour les faire coexister et les comparer, hétérogénéité de l'âme et du corps, velléité, liberté : voilà ce que nous venons de voir dans l'homme, en tant qu'individu.

Choses hors de l'homme.

Hors de lui, l'homme ne voit que matière, changement et mouvement ; mais il ignore l'essence de cette matière, le mécanisme de ces changements, et l'origine primitive du mouvement. Or,

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 38, 39, 40 ; *Sophyle*, p. 166, 181 et suiv.

[2] *Ibid.*, p. 40, 41, 42.

qu'est-ce que la matière? N'y a-t-il que de la matière ?

N'y a-t-il que de la matière?

Qu'est-ce que *la matière?* Avec des organes de moins, comme le sourd ou l'aveugle, nous lui trouverions des qualités de moins; n'en résulte-t-il pas quelque probabilité qu'avec des organes de plus nous lui trouverions des qualités de plus? " Le premier attribut essentiel d'une chose, c'est d'être. Les autres sont ses différents rapports avec les différents genres de choses qu'elle n'est pas : et comme ces dernières peuvent être infinies en nombre, ces rapports peuvent l'être de même : et, par conséquent, une essence ou une chose quelconque peut avoir une infinité d'attributs essentiels. "

Le mot *matière* n'est donc qu'un signe pour exprimer *des essences en tant qu'elles ont de l'analogie avec nos organes actuels.* Il est possible que chacune d'elles ait une infinité de faces différentes de celles sous lesquelles nous l'appelons *matière* [1]. Tout ce que l'homme sait donc de la matière, c'est qu'elle est, entre autres, ce qu'il voit; mais son essence lui échappe, car l'âme ne connaitra

[1] *Sophyle*, p. 136, 157, 165, 177. — *Simon*, p. 359; *Lettre sur les désirs*, t. II, p. 204.

l'essence de rien, aussi longtemps qu'elle recevra les sensations des choses par des moyens [1].

Essences qui ne sont pas matière. — 1° *Leur réalité.*

D'abord, sans parler de la durée, de l'espace, du mouvement, du sentiment, de la pensée, de la volonté, qui du moins ne sont pas matière; sans presser les inductions qu'on peut tirer de l'idée que nous avons, par exemple, du temple de Jupiter olympien, de la coupole de Saint-Pierre, que nous n'avons cependant pas vus; de celle que nous nous formons par analogie des véhicules des odeurs, des causes matérielles des phénomènes magnétiques, électriques; n'est-il pas vrai que l'homme, par sa seule volonté, fait passer son corps du repos au mouvement, du mouvement au repos, d'un mouvement de telle sorte ou de tel degré de vitesse à un mouvement de telle autre sorte ou de tel autre degré de vitesse, d'un mouvement dans telle direction à un mouvement dans telle autre direction? N'est-il pas vrai qu'il aperçoit son corps, les parties de son corps, chaque particule de ces parties? Or, ce qui meut le corps, ce qui change la vitesse et la direction de son mouvement n'est point ce corps, et n'est pas même matière, puisque la matière est essentiellement inerte. Le principe qui

[1] Comp. FONTENELLE, *De la Raison humaine*, p. 290 à 294.

veut, dans l'homme, est donc différent de la matière : et la première difficulté est résolue. La réalité de choses autres que la matière est prouvée [1].

2° *En avons-nous* IDÉE, *c'est-à-dire, perception, et comment l'avons-nous?*

Il faut d'abord étendre le mot *idée* à tout ce dont nous avons perception, et non pas le borner aux seules perceptions que nous avons de ce que nous appelons matière.

Nous avons perception de l'âme, et des modifications ou qualités des âmes, telles que justice, mensonge, crime, gouvernement, amour, reconnaissance, bonté, quoique nous n'en ayons pas d'image.

Or, toute perception naît d'une sensation quelconque ; et toute sensation, de l'action d'une chose quelconque hors de nous : et une essence ne peut agir sur une autre essence que par le contact immédiat, ou par des organes et des moyens. Il faut donc qu'il y ait des organes et des moyens entre l'âme immatérielle et le corps matériel, et entre les âmes immatérielles, pour servir de véhicule à la propagation de leurs actions réciproques et pour produire ces sensations.

L'âme de l'homme agit sur son corps, et l'exis-

[1] *Sophyle*, p. 161, 162, 166 et suiv.

tence ainsi que l'action de l'âme d'un homme devient manifeste à un autre homme, par les actions corporelles du premier, transmises au second par ses organes.

Il faut donc qu'*une essence* (telle qu'une âme), *par une qualité qui ne saurait se manifester immédiatement à nos organes, puisse agir sur des essences* (telles que les corps) *qui peuvent se manifester à nos organes, tellement que ces dernières essences nous manifestent celles-là par nos organes.*

Or, les choses matérielles nous fournissent elles-mêmes des preuves de la possibilité d'une pareille transmission d'action.

Un homme, privé de l'organe du tact et doué de celui de l'ouïe, est frappé de l'action du marteau sur la cloche, quoique pour lui ni le marteau ni la cloche ne soient tangibles. Ce même homme, privé du tact mais doué de la vue, placé devant un bloc du cristal le plus pur, et qui ne peut ni le voir ni le sentir, le voit, au moment où il est brisé, par le choc d'un autre bloc de la même nature. Il est donc constant, même pour les essences matérielles, qu'une essence, par une qualité qui ne saurait se manifester à nous par aucun de nos organes actuels, peut agir sur une autre essence, tellement que cette autre essence nous manifeste son rapport à nous par quelqu'un de nos organes.

L'âme et le corps sont donc deux choses différentes, et, par conséquent, ont *des qualités, modifications ou manières d'être différentes, en tant que nous les connaissons.*

D'un autre côté, l'âme et le corps agissent l'un sur l'autre réciproquement : par conséquent, ils doivent aussi avoir *une ou plusieurs qualités, modifications ou manières d'être en commun, que nous ne connaissons pas.*

Or, nous venons de voir que deux choses, par une qualité, modification ou manière d'être *inconnue,* peuvent agir l'une sur l'autre tellement que ces choses se manifestent à nous par leurs qualités, modifications ou façons d'être *connues.*

L'âme et le corps étant deux choses différentes, le corps peut se décomposer, mais l'âme reste.

Deuxième et troisième choses que l'homme ignore.

Quant à la cause des changements de génération, de végétation, de destruction, etc., etc., comme elle ne peut s'expliquer ni par la contrariété apparente de l'inertie et de l'attraction, ni par les effets de l'homogénéité et de l'hétérogénéité des parties de la matière combinées avec l'attraction, ni par la force centrifuge et centripète, toutes choses qui réduiraient l'univers à une masse, à l'unité; l'homme en conclut que ces parties doivent avoir

reçu une direction de mouvement déterminée, qui empêche cette union totale, et que cette direction a une cause, qui est la volonté libre.

Pour le premier principe du mouvement, l'observation lui a montré que tout mouvement a pour cause la velléité d'un être animé ; il en conclut que la velléité d'un tel être est la cause primitive du mouvement qu'il observe dans l'univers[1].

Idées de l'homme comme individu.

L'homme, ne voyant qu'action et réaction, ressort, force agissante, deux principes contraires qui se combattent et s'entre-détruisent, ce qui est contradictoire, en conclut que l'univers ne saurait exister par lui-même. Considérant ensuite l'admirable structure des choses particulières que renferme cet univers, et voyant que cette structure est la même dans le millième être que dans le premier, il en conclut que la cause de l'univers est intelligente, et d'une intelligence infinie, en comparant la faiblesse et la distance infinie de la sienne avec celle de l'auteur de l'univers physique et des êtres qu'il contient.

Mais là se borne la connaissance qu'il a, comme individu, de l'existence de Dieu ; c'est une connaissance stérile, qui ne lui révèle aucun des attri-

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 43 à 54; *Aristée*, p. 236, 237, 238.

buts de la Divinité, et ne lui fait apercevoir aucun rapport entre elle et lui. Et, réfléchissant à la possibilité d'un milliard de mondes, ouvrages d'une pensée de Dieu, et d'une progression infinie d'organes dévoilant de nouvelles faces de l'univers, la puissance de cet être lui paraît prodigieuse.

L'homme, comme individu, n'a aucune sensation du bien moral ni du bien physique : pour lui, tout est effet, et effet nécessaire d'autres effets, changement, etc.; peut-être avait-il l'idée du mal par celle de la douleur, en supposant que cette idée ne soit point factice. Nous verrons plus loin quand et comment les idées du bien et du mal lui sont venues [1].

L'homme en société. — L'organe moral.

Un nouvel organe va dévoiler à l'homme la face morale de l'univers, cette face où résident les jouissances et le bonheur.

De même que ses sens lui développent l'univers physique, l'existence, les rapports et les lois des objets, de même un organe moral, que j'appelle cœur ou conscience, lui développe, au milieu d'autres êtres homogènes, de velléités agissantes, les rapports et les lois de ces velléités, et lui montre l'univers moral. Sans velléités agissantes, sans

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 43, 44 à 57, 71, etc.; *Aristée*, p. 233.

société avec elles par les signes communicatifs, l'organe moral serait inutile [1]. Ce qui montre que les signes communicatifs sont naturels à l'homme, pour répondre aux besoins de cette faculté qui établit des rapports de liaison et d'union entre les velléités, et qu'il y a eu une langue naturelle, primitive, nécessairement une, dont les mots ont été en même temps les effets et les signes nécessaires des idées [2].

Langue naturelle, primitive. — Mécanisme du rappel des idées.

Nous avons dit que la faculté de se servir de signes pour rappeler et communiquer les idées est inhérente à la nature de la composition de l'homme. En effet, qu'on réfléchisse à certains gestes, à certains mouvements de notre corps, et l'on s'apercevra que tel geste accompagne telle idée, qu'il modifie souvent la pensée, ajoute à sa force ou en adoucit l'expression. Il y a donc une analogie entre nos idées et entre différentes par-

[1] La société est donc, suivant Hemsterhuis, le milieu dans lequel notre organe moral entre en exercice, comme la lumière l'est pour l'œil, l'air pour l'oreille ; et la parole y remplit la même fonction en quelque sorte que la couleur dans le visible, les vibrations du corps sonore dans le sonore. — Comparez DE BONALD, LAMENNAIS, *passim.*, sur la nécessité du langage et le fondement de la certitude.

[2] *Lettre sur l'homme*, p. 52, 59, 61, 62.

ties de notre corps. Ces gestes, ces mouvements ne nous viennent ni de l'éducation, ni de l'imitation ; ils sont naturels. Il est probable que l'âme se sert des dernières fibres du cerveau pour ses signes de rappel ; il est plus que probable que les signes communicatifs naturels viennent de la même source [1].

« L'âme, pour se rappeler les idées, met en mouvement les dernières fibres de l'organe qui sont tournées de son côté ; elle rappelle les idées pour les faire coexister ; elle les fait coexister pour les comparer et les contempler ; mais lorsqu'elle veut rendre ou exprimer ces idées, elle dirige le mouvement des fibres au dehors, et ce mouvement se communique à ces parties du système nerveux qui répondent à ces fibres ; et alors sont produits, sous la forme de geste ou de parole, des mouvements et des sons qui sont uniquement analogues aux idées dont ils tirent leur origine. Si, enfin, ces mouvements peuvent imprimer au système d'un autre individu des mouvements uniformes et isochrones, il faut que ces derniers mouvements représentent les mêmes idées à l'âme de cet autre individu ; et, par conséquent, il faut qu'un son, une parole ou un geste quelconque produise nécessairement à peu près la même idée dans les âmes de tous les individus de la même espèce : ce qui

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 61, 62, 63.

montre plus que la possibilité d'une langue naturelle et primitive, dont les mots aient été en même temps les effets et les signes nécessaires des idées[1], " langue primitive dont la recherche deviendrait maintenant impossible, tant l'art, l'éducation et les modifications de la société ont enveloppé la nature, mais qu'on retrouverait peut-être dans la musique sublime, qui n'est qu'un tissu de mots qui lui appartiennent[2].

Et l'expérience vient encore confirmer ces raisonnements : examinez les gestes et les mouvements de certaines parties du corps que nous imitons involontairement en les voyant, les bâillements, l'expression de la douleur, de l'horreur, du dégoût, de la colère qui se peint sur notre figure à la vue de cette expression sur d'autres figures[3], etc., etc.

Ajoutez à ces réflexions la considération toute-puissante que l'homme étant doué d'un organe moral, il a fallu nécessairement des signes communicatifs.

Origine des idées du bien et du mal. — Si quelque realité y correspond.

Ces signes communicatifs, naturels à l'essence

[1] Comp. Reid, *Recherches sur l'entendement humain*, ch. 4, sect. 2, p. 121, et ch. 5, sect. 3, p. 144 et p. 118.
[2] *Lettre sur l'homme*, p. 64, 65, 71, 111, 113.
[3] *Lettre sur l'homme*, p. 65 à 70.

de l'homme, établirent, entre lui et ces autres velléités, un échange de sensations, une appréciation des souffrances et des jouissances d'êtres homogènes; et, de la comparaison de leur état au sien, naquirent les idées du bien et du mal, tant physique que moral, auxquelles il était resté jusque-là étranger. " Et comme, dans la face visible, l'idée de grandeur produit nécessairement l'idée de l'infini; ainsi, dans la face morale, l'idée du bien devait produire celle de meilleur. L'idée du plus grand, ou de l'infini, qui dérive de l'idée de grandeur, n'est pas une idée seulement d'une chose possible ou imaginaire; c'est l'idée d'une chose nécessaire. Le bien étant donné, l'idée de meilleur, ou du meilleur, qui en dérive, n'est pas l'idée seulement d'une chose possible, mais d'une chose nécessairement existante. Comme la grandeur, appliquée à une chose réelle, a pour cause puissance; ainsi, le bien, appliqué à l'état d'une essence, a pour cause bonté. De la grandeur finie, je suis monté à l'étendue de l'univers, et par conséquent de la puissance finie à la puissance infinie; ainsi, je monte du bien au meilleur, et, par conséquent, de la bonté finie à la bonté infinie. "

Le bien ou le mal ne dérivent pas des choses qui sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes; mais nous appelons ces choses bonnes ou mauvaises suivant le bien ou le mal qui en résulte pour

des êtres qui sentent. Le mal n'est qu'un effet relatif à celui qui en est affecté. Le bon, le mauvais ne sont pas des choses contraires; ils résultent d'une modification des membres de la société, contradictoire ou conforme à la modification actuelle de la société. Aussi, le vice n'est vice que relativement au vicieux; la société le punit : mais, vis-à-vis de Dieu, il n'y a ni crimes ni vices [1].

En quoi l'organe moral diffère des autres organes.

L'homme, par cet organe, sent toute son existence, puisqu'il lui fait sentir ses rapports aux choses qui sont hors de lui, tandis que ses autres organes ne lui font sentir que les rapports des choses hors de lui à lui.

Cet organe, qu'il ne faut pas confondre avec la faculté intuitive; cet organe, dont les animaux sont dépourvus, qui nous donne des sensations aussi claires et aussi distinctes que nos autres organes, et qui fait naître la première sensation du devoir, diffère donc de ces autres organes, principalement en ce qu'il nous donne une sensation d'une face dont notre âme, notre *moi* fait partie, et pour lui, le *moi* lui-même devient un objet de contemplation. L'organe moral tient donc par sa

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 58, 59, 71, 76, 124; *Aristée*, p. 271, 276, etc. Comparez DE SÉNANCOUR.

nature à la même face que l'âme ; il y a donc apparence qu'il ne la quittera jamais [1].

Analogie de l'organe moral avec les autres organes.

Les sensations de l'organe moral, d'amour, de haine, d'estime, sont aussi distinctes que celles de doux, d'amer, etc. Or, dans toutes ces sensations nous sommes également passifs, passifs dans celles d'impénétrabilité et de chaleur comme dans celles de désir et de devoir [2]. Ajoutons qu'il y a, entre l'organe moral et nos autres organes, une espèce de communication, dont on peut se faire une idée, en considérant les rapports qu'il y a entre les sensations de la vertu, de la beauté, de l'harmonie et de l'agréable [3].

L'existence de cet organe qui nous montre la face morale de l'univers ne saurait être révoquée en doute. Rappelons-nous nos sensations ; les émotions que nous éprouvons, et leurs étonnants effets, à la vue d'une action généreuse, héroïque, éclatante, d'un homme vertueux persécuté ; à l'ouïe de grands et sublimes accords en musique : et demandons-nous si ces effets auraient lieu en

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 60, 75, 77, 81, 123; *Aristée*, p. 283, *Simon*, etc.

[2] Voy. p. 6, dans quel sens.

[3] *Lettre sur l'homme*, p. 57, 74, 76, 77, etc.

nous si ces idées nous venaient par le nez et les oreilles, et qu'il n'y eût pas un véhicule particulier pour les sensations de la face morale. Et remarquez que c'est effectivement vers le cœur et dans le sang que ces effets se manifestent [1].

Des devoirs résultant de l'organe moral.

L'organe moral n'est pas également parfait dans tous les individus, différant, en cela, de la velléité, qui est également forte et infinie dans tous.

De la perfection ou de la sensibilité de cet organe résulte l'étendue de nos devoirs. Plus notre organe moral sera parfait, plus nous aurons de devoirs à remplir, mais aussi plus nous serons heureux. Deux hommes peuvent avoir des devoirs différents, non d'après les lois humaines et l'ordre factice de la société, mais d'après les rapports naturels et l'ordre éternel. Travaillons donc au perfectionnement et à l'accroissement de cet organe ; qu'il devienne par nos soins d'une sensibilité exquise ; que nos pensées et nos actions soient analogues à ses impulsions ; et, placés au-dessus des opinions et des jugements des hommes, nous trouverons dans cette perfection le vrai bonheur [2]. Car plus notre organe moral sera sensible et parfait,

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 78, 79 et 80.

[2] *Lettre sur l'homme*, p. 81, 82, 107 ; *Aristée*, p. 272, 273, etc.

plus nous sentirons la possibilité de nous rapprocher de Dieu, de nous unir avec lui, d'après le principe attractif du cœur de l'homme qui agit en raison de l'homogénéité, et dont nous allons donner une idée.

Des désirs.

Le but de l'âme, lorsqu'elle désire, est l'union la plus intime et la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet désiré. Cette faculté est dans l'âme ce qu'est la force attractive dans la matière.

Or, des objets que l'âme peut désirer, les uns lui sont homogènes et les autres hétérogènes. C'est vers les premiers qu'elle se sent le plus portée : plus l'objet que l'âme peut désirer sera homogène à son essence, plus elle se sentira entraînée à s'unir avec lui d'une union intime et parfaite ; le degré d'homogénéité mesure donc la force attractive dans tout désir. Ainsi, dans la contemplation d'une belle statue, l'impossibilité d'une union parfaite se fait bientôt sentir et produit le dégoût et la satiété ; dans l'amitié, cette impossibilité est moins grande ; dans l'amour, il y a un moment d'une trompeuse illusion, mais qui s'évanouit bientôt. Il n'y a que dans l'amour de Dieu, dans la contemplation mentale de la Divinité que toute impossibilité disparaît, et que l'homogénéité paraît parfaite.

Or, cette pente vers une union d'essence avec des êtres homogènes, cette faculté qui lie ces êtres entre eux en raison de leur homogénéité, ce principe qui gît éternellement dans l'âme, engendre des rapports, des lois, qui constituent le moral; et, selon la perfection ou l'imperfection de cette faculté, on est susceptible de vertus et de vices. “ C'est ce principe moral par lequel un individu s'identifie avec une autre essence, par lequel il sent ce qu'elle sent, et sait se contempler soi-même, pour ainsi dire, du centre d'un autre individu. „ De là, les sensations de commisération, de justice, de devoir, de vertus, etc., de perfectionnement, de bonheur [1].

Contemplation de la société. — Effets de la société sur l'organe moral [2].

L'organe moral ne conserva point dans la société sa primitive pureté : les hommes le négligèrent, dirigèrent leur attention vers la face phy-

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 81 ; *Aristée*, p. 245 à 258 ; *Lettre sur les désirs*, t. II, p. 199 à 227.

[2] Remarquez que, depuis la page 5 de la *Lettre sur l'homme* jusqu'à la page 84, il s'est agi de *l'homme social*, c'est-à-dire, de l'élément de la société ; que maintenant il s'agit de la *société elle-même* en général, et qu'à la page 104, Hemsterhuis envisage la *société actuelle*.

sique de l'univers, et finirent par oublier l'usage de leur plus précieux organe.

" L'être qui a la faculté de sentir et d'agir possède tout ce dont il a des sensations et sur quoi il peut agir, en tant qu'il y peut agir. Son pouvoir et son droit ne sont qu'une seule et même chose. Son désir est le seul motif de ses actions. Mais lorsque, par l'organe moral, il a de la communication avec d'autres individus de la même espèce, son *moi* se multiplie par le nombre des individus qu'il connaît, et qui composent la société. Ces individus, doués d'un organe moral différent, appréciant, par conséquent, diversement leurs rapports entre eux, et éprouvant des besoins physiques d'abord faciles à satisfaire, " abusèrent enfin de cette singulière faculté attractive de l'homme, et se firent une idée de possession et d'accroissement de leur être, qui donna le jour à la fausse et ridicule idée de propriété. „ Dès lors, toute égalité fut détruite ; et l'homme devint tout physique vis-à-vis de la société. De là, pour éviter les luttes et le désordre, la nécessité du mécanisme de la législation, qui remplaça l'organe moral et compta pour rien le bonheur interne et réel de l'homme, dérivant de ses rapports avec Dieu ou avec d'autres velléités intelligentes. Ces rapports étant oubliés et méconnus, la véritable religion fut elle-même oubliée et méconnue, et ne

dut un reste de conservation qu'à la nécessité où se trouva la législation de ranimer l'organe moral par la foi du serment, l'amour de la patrie et les vertus guerrières. De là aussi les révélations supposées ou les religions d'institut [1].

De la religion.

La religion est le résultat du rapport de chaque individu à l'Être suprême; la proximité de ce rapport dépend de la perfection de l'organe moral. Cette religion consiste dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, qui sont :

1° Le culte, qui dérive de la sensation morale de la toute-présence de cet être immense ;

2° Le soin à rendre nos actions et nos pensées devant cet Être conformes à l'ordre éternel, en tant que nous le connaissons par la conscience. La prière, considérée comme un acte qui pourrait produire un changement favorable dans la volonté de l'Être suprême, n'y entre pas, quoique, pour un être imparfait et borné, la prière soit naturelle et que, d'ailleurs, elle répande dans le cœur de l'homme, indépendamment de tout autre effet qu'il en pourrait attendre, le calme, la tranquillité et la satisfaction que des pensées grandes

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 84 à 88.

et élevées produisent dans l'âme du philosophe éclairé [1].

La société actuelle.

La première société, née de la force attractive de l'homme, eût pu rester générale, sans une certaine amplification de ses connaissances, qui détruisit l'égalité et partagea la société générale en sociétés particulières, dès que ces connaissances arrivèrent à un point qu'elles purent produire des effets généraux. Ces sociétés étaient donc extrêmement hétérogènes, et le désordre s'ensuivit. On imagina, pour le prévenir, les gouvernements, lesquels furent despotiques, d'après l'idée que l'homme s'était faite que l'univers était gouverné despotiquement, ce qui est impossible, car du moment que Dieu fait coexister deux êtres, il en résulte des rapports, d'où dérivent des lois, que Dieu même ne saurait changer, sans anéantir ces êtres. Si l'on eût étudié ces rapports, la loi de la société eût été l'égalité [2].

Imperfection de la société actuelle.

L'imperfection de la société telle qu'elle existe actuellement consiste principalement en ce que 1° le législateur est obligé d'infliger les mêmes

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 89 à 92.

[2] *Lettre sur l'homme*, p. 104 à 106.

peines et d'exiger les mêmes actions de tous les citoyens, sans distinction d'âge, de sexe, de savoir, de richesse, de force, etc.; et en ce que 2° le but de la religion est tout à fait différent de celui de la vertu civile : l'un vise au bonheur éternel et permanent de chaque individu ; l'autre, au bonheur temporel de la société. Et aucun législateur n'a tenté de confondre, d'identifier ces deux buts [1].

Mal particulier à la société actuelle [2].

« Il n'y a rien au monde de plus respectable que des théologiens et des philosophes, tels qu'on en voit encore de nos jours. Mais, d'un côté, de soi-disant orthodoxes, dont la raideur, l'entêtement, la stupidité, le peu de lumières et l'ambition outrée leur font prétendre que tous les hommes devraient comprendre et penser comme eux, et qui ne réfléchissent pas que, s'il y avait des preuves contre la religion chrétienne, la plus forte sans doute serait celle que la parole de Dieu aurait besoin de leur interprétation, ou qu'elle serait susceptible d'interprétations infinies ; et d'un autre côté, ces essaims de soi-disant philosophes, aussi vains et aussi peu éclairés que ces

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 106 à 108.

[2] Ce passage est trop remarquable pour le tronquer ; c'est pourquoi nous l'extrayons en entier.

orthodoxes, qui, à force de déréglements, de vices ou de sophismes, ont fait taire leur organe moral pour un temps; qui prêchent l'irréligion et l'athéisme avec plus de zèle encore que les autres leur prétendue orthodoxie; qui voudraient convertir tous les hommes, afin que personne ne leur fît entrevoir un Dieu tout-présent qu'ils redoutent ou ne les fît ressouvenir d'un organe qui leur reste après cette vie, et qui incommodera sûrement à mesure qu'on l'aura négligé, et à mesure qu'il deviendra plus fortement susceptible de sensations agréables ou mauvaises : ces soi-disant orthodoxes et ces prétendus philosophes, dis-je, sont deux espèces nuisibles, qui se font une guerre cruelle. Si cette guerre encore était de nature à pouvoir durer toujours, le mal du moins ne saurait empirer; mais comme celui qui pourra rendre son adversaire ridicule aura beaucoup d'avantage dans notre siècle sur celui qui ne saurait que le noircir; il s'ensuit que la dernière de ces deux espèces aura probablement le dessus : ce qui offre l'aspect hideux et triste d'un assemblage d'hommes chez qui il n'y aura plus ni mœurs ni religion du tout, à moins qu'on ne parvienne, d'un côté, à purifier l'Église de ces têtes dures, en n'admettant à la prêtrise que des hommes éclairés et rendus humains et dignes de leur ordre par une éducation réfléchie; et que,

de l'autre, on ne parvienne à rendre les vérités philosophiques si palpables et si populaires, que les misérables sophismes de ceux de la seconde espèce ne persuadent plus même des enfants [1]. „

Des cultes d'institut et de la révélation.

Les cultes d'institut sont presque tous fondés sur des révélations.

La révélation suppose que l'homme n'est pas tout ce qu'il devrait être, et que Dieu, pour le rendre heureux, a besoin d'autres moyens que ceux dont il se sert pour lui conserver la vie et le bonheur temporel.

La révélation suppose la nécessité pour notre salut d'idées plus ou moins claires d'une face de l'univers qui n'est pas tournée du côté de nos organes, ou d'un rapport à Dieu qui tient à une autre face que celle que nous connaissons. D'où la nécessité aussi que cette révélation se fasse à chaque individu, parce que, faute de signes communs, il ne pourrait la communiquer ; et que, par conséquent, elle se fasse par forme d'infusion, tous nos signes tenant à la face de l'univers que nous connaissons.

La révélation conduit à la foi, faculté de pouvoir croire ce qui n'est pas croyable, ou de vouloir

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 108 et suiv.

croire ce qui ne paraît pas croyable, ou de croire ce qui paraît croyable. La foi est un don de Dieu, et la foi de l'un, en vertu d'une révélation particulière, ne lui donne aucun droit sur la croyance ou la foi d'un autre.

Juger des religions reçues est une tâche difficile : il faut les séparer des constitutions politiques avec lesquelles elles sont confondues, des sciences, des lois, des mœurs, des coutumes, du fanatisme, qui ou les embelissent ou les défigurent. Il est plus difficile de monter à la source d'une religion, qu'à celle d'une secte de philosophes. Ainsi le mahométisme ne nous paraît aussi absurde qu'il l'est que parce qu'il n'est pas soutenu par les arts et les sciences. Ainsi, le polythéisme est tombé entre les mains des poëtes. Ainsi le christianisme lui-même, défiguré par le mysticisme des platoniciens abâtardis (caractère que les prêtres se sont efforcés de lui conserver), le fut encore par les barbares, et marcha ensuite avec tout le cortége des sciences. Mais si l'on ôte à la religion chrétienne tout ce qui paraît postiche ou faux, qu'on rejette les interprétations que des hommes ont eu l'imprudence de donner de ce qu'ils annonçaient comme la parole du Dieu suprême, on trouvera que l'institution de la religion chrétienne ressemble le plus à une révélation ; que c'est cette religion seule qui appelle l'homme à un

bonheur individuel ; que c'est elle seule qui détache l'homme des liens de la société artificielle, et qui le rend à lui-même ; et enfin, qu'il n'y a qu'elle qui ne considère les devoirs de l'individu envers la société qu'en tant qu'ils ont du rapport aux devoirs de l'individu envers l'Être suprême, qui seuls constituent le vrai bonheur de l'individu. Ajoutez qu'elle est encore le soutien le plus ferme de la société actuelle en Europe, ce qui devrait suffire aux incrédules pour la faire regarder au moins comme respectable [1].

Les arts.

Les mots ayant perdu leur caractère primitif, d'être les purs effets des idées des objets, devinrent, par la différence des organes, la différente culture de la langue chez diverses familles, des signes représentatifs, qui donnèrent enfin naissance à l'imitation des objets, pour servir d'interprète et de première écriture, imitation grossière d'abord, suivie insensiblement de figures symboliques ; " et enfin l'inégalité des cordes et des tuyaux qui composaient les instruments grossiers de musique fit naître l'idée de représenter les sons par des traits, afin de faire reproduire ces sons à l'organe de la voix du lecteur.

" La première écriture fut l'imitation des objets,

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 92 à 100.

la seconde le représentatif de l'objet, la troisième la représentation du signe attaché à l'idée de l'objet.

" L'idée de mesure est peut-être la première de toutes nos idées, et antérieure même à la naissance, puisqu'il paraît que nous la devons uniquement à la sensation des ondulations successives du sang dans le voisinage de l'oreille.

" On a considéré la parole primitive, en qualité de son, comme le véhicule des idées ; ensuite on allia l'idée de mesure avec celle du son, ce qui produisit l'harmonie ; et enfin, avec l'idée du son, en qualité de véhicule des idées, et même aux gestes, ce qui produisit le pathétique, et fit naître la musique vocale, la versification, une partie de la rhétorique et la danse. Et je remarque que la liaison de ces idées hétérogènes est de la plus haute antiquité, bien antérieure à tout ce qu'on appelle science, et qu'elle donna à l'homme une connaissance sourde de la beauté et d'un grossier sublime. "

Pour ce qui est des autres arts, dérivant du génie imitatif de l'homme, voici une légère esquisse de leur théorie.

Tous les arts ont deux buts : 1° d'imiter la nature; 2° de la surpasser, ou de renchérir sur la nature.

L'âme a besoin de temps et de succession de

parties quand elle veut rendre, par la main ou par la parole, une idée qu'elle a conçue.

Entre deux objets imités, l'homme jugera le plus beau celui dont l'œil embràsse les détails et l'ensemble le plus rapidement, c'est-à-dire, dans le plus petit espace de temps, parce que l'âme veut naturellement avoir le plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible; et c'est là la source des ornements, du plaisir que nous goûtons par la musique, la poésie, du sublime, etc., qui sont de grands touts, dont les parties sont si artistement composées que l'âme en peut faire la liaison dans le moment et sans peine. D'où il résulte que, pour ce qui regarde le beau, il est très-possible de surpasser la nature, parce qu'elle ne fournit que rarement et par hasard des sujets qui répondent à ces deux conditions. On peut en conclure aussi qu'il y a dans notre âme quelque chose qui répugne à tout rapport avec ce que nous appelons succession et durée.

Le beau n'a aucune réalité en lui-même; sa vue constante produit la satiété et le dégoût, qui proviennent de l'impossibilité de l'union intime de l'âme avec l'objet contemplé; et souvent l'habitude de voir le laid le diminue à nos yeux, et nous y fait même trouver du beau.

On s'est servi plutôt, pour les imitations, des

idées qui nous viennent par le tact, que de celles qui nous viennent par la vue [1].

La science.

Idées acquises par les sens, perception des rapports entre ces idées, voilà en quoi consiste la science de l'homme. Avec les premières seulement, fussent-elles égales à tous les objets de l'univers, il n'y aurait point de science; avec les idées de tous les rapports et de toutes les combinaisons des objets, la science humaine serait égale à celle de Dieu.

Le degré des connaissances humaines et leur perfection se mesurera donc, non-seulement par la quantité d'idées isolées, mais surtout par l'accroissement des idées de rapports.

La science de l'homme, qui est une, partagée d'abord en branches innombrables, et soumises ensuite à l'application d'une de ces branches à l'autre, " paraît se mouvoir autour de la perfection, comme les comètes autour du soleil, en décrivant des courbes fort excentriques : elle a de même ses périhélies et ses aphélies ; mais nous ne connaissons bien par l'histoire qu'à peu près une révolution et demie, c'est-à-dire, deux périhélies et l'aphélie qui les sépare. "

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 110 à 113 ; *Lettre sur la sculpture*, t. II, p. 141 ; *Simon, passim.* — *Lettre sur les désirs*, etc.

Dans chaque périhélie a régné un esprit général qui domine toutes les sciences et tous les arts, et qui ne fut pas toujours favorable aux progrès des connaissances : esprit de géométrie ou symétrique dans notre périhélie, moral ou de sentiment dans celui des Grecs, du merveilleux chez les Égyptiens et les anciens Étrusques [1].

Résumé. — Des facultés de l'âme.

« L'âme humaine est une essence éternelle et indestructible Elle a Dieu pour auteur. Jointe à des organes quelconques, elle a des idées de l'univers analogues à ces organes. » Elle est douée de quatre facultés :

1° De la faculté de pouvoir vouloir et agir, ou de la velléité, qui n'est ni organe, ni moyen : cette faculté est inhérente à la nature de l'âme, et lui a été donnée par Dieu même, lorsqu'il créa l'âme du premier homme ;

2° De l'imagination, réceptacle de nos actions, de nos sensations, de nos idées, des perceptions qui viennent du dehors et qui s'y impriment ;

3° De l'intellect, qui compare, compose, unit, range les idées fournies par l'imagination ;

4° De l'organe moral, qui unit les hommes entre eux, qui juge du juste et de l'injuste, et qui est

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 113 à 121 ; *Lettre sur la sculpture*, t. II, p. 189.

tour à tour actif et passif : *passif*, comme susceptible de haine et de vengeance, de pitié, etc. ; *actif*, comme juge de la conformité de ses volontés avec le juste ; il prend alors le nom de conscience.

Ces quatre facultés sont d'une nature totalement différente : voir, vouloir, aimer ou raisonner n'ont entre eux aucun rapport.

C'est du mélange de ces quatre facultés que dérivent nos vertus, nos vices et nos défauts.

C'est du mélange d'une velléité vague, assez forte, active ou douée de toute son élasticité, avec un intellect, ou peu exercé, bien conformé, ou ayant toute sa perfection, et une imagination pauvre, médiocrement remplie d'idées, vive, parfaite, avec un organe moral faible, peu, point ou trop sensible ; c'est, disons-nous, du mélange de ces quatre facultés que résultent ces variétés dans les hommes, et que l'on en voit de faibles, de vicieux, de tour à tour vicieux et vertueux, d'autres parfaits, suivant la force, la faiblesse, la perfection ou l'imperfection réciproque de la velléité, de l'intellect, du principe moral et de l'imagination, ou suivant l'empire qu'exerce l'une ou l'autre de ces facultés.

" La vertu suprême consiste donc dans la prodigieuse richesse de l'âme ; dans l'activité de la velléité à se déterminer ; dans la sensibilité et

l'activité de l'organe moral ; dans l'agilité et la justesse de l'intellect ; dans la clarté et la richesse de l'imagination ; dans l'équilibre ou la perfection égale et proportionnée de ces quatre facultés, et dans l'emploi combiné et instantané que l'âme sait faire de la détermination de sa velléité. "

Cette théorie de l'âme sert :

1° A mieux connaître les hommes, car, connaissant les perfections et les imperfections de ces facultés dans un individu, on connaîtra les vices, les vertus, les défauts qui résultent de l'ensemble ;

2° A perfectionner l'éducation ; elle déterminera la direction qu'elle doit recevoir ; quelle des facultés des enfants, étant trop prononcée, doit être ralentie ou retardée ; quelle, comme trop faible, doit être poussée et soignée.

3° A nous rectifier nous-mêmes ; puisqu'elle nous donne une facilité étonnante pour remonter aux sources de nos vices et de nos défauts. Or, c'est au perfectionnement de nous-mêmes que doivent tendre tous nos efforts ; cette tâche, rude au commencement, cesse bientôt de l'être, et nous fait trouver la plus parfaite aisance dans une activité uniforme. " Il faut empêcher qu'aucune de ces facultés ne prenne l'empire sur les autres. Il faut qu'elles ne se heurtent, ni ne se choquent, ni ne se contredisent. Il faut leur apprendre à marcher de front, à s'aimer, à se respecter, à se se-

courir, à faire un tout harmonieux ensemble [1]. "

Mais il y a encore dans l'homme un principe élevé au-dessus de toutes les facultés de son âme; un principe qui les voit toutes, les mesure, les juge, les corrige, les compose, leur ôte ou leur donne de l'activité et de l'harmonie à proportion de sa propre valeur; un principe qui constitue uniquement la personnalité de l'homme. C'est ce principe qui donne à l'homme le sentiment de la perfectibilité de son être; qui lui rappelle le souvenir vague d'un état antérieur de bonheur et de pureté, ou réveille dans son cœur l'espoir inné d'un futur, vers lequel il se sent entraîné, et que fortifient des désirs qui n'ont aucune analogie quelconque avec le peu que cette terre peut lui fournir, et qui le convainquent que cette terre n'est pas l'élément qui convient à sa nature. C'est encore ce principe qui fait naître dans l'homme ce noble enthousiasme, source du beau et du sublime, espèce d'approximation avec la Divinité, et mère de la poésie, sans laquelle nous eussions fait peu de progrès dans les sciences. Car, " le raisonnement le plus profond, la marche la plus sage et la plus réfléchie de l'intellect nous fournirait très-peu de vérités nouvelles, si elle n'était

[1] *Lettre sur l'homme*, p. 122; *Aristée*, p. 253, 254 et suiv.; *Simon*, p. 354 à 381, etc.

soutenue, dirigée ou poussée par cet enthousiasme qui rapproche les idées [1]. "

Avant de jeter les yeux sur quelques points de la philosophie d'Hemsterhuis, il est utile et juste de se rappeler à soi-même et de rappeler aux autres le temps où il a vécu. Ses écrits portent, à la vérité, la marque d'une vive et profonde opposition aux doctrines de cette époque; mais, quelque forte, quelque sincère que fût cette opposition, et quelque distants que soient ses ouvrages, par leur caractère sain et moral, de ces mêmes doctrines, elles lui font souvent violence, pénètrent et s'insinuent malgré qu'il en ait et comme à son insu. Hemsterhuis lui-même paya donc un tribut aux idées régnantes de son temps. Et dût-on voir, dans l'influence qu'exercent sur les pensées d'un écrivain les pensées de son siècle, une espèce de fatalité que repousse une âme libre et indépendante; dût-on s'indigner de l'occasion qu'elle peut fournir à certains auteurs de justifier ou d'excuser leurs erreurs et leurs aberrations, en les mettant sur le compte du temps où ils écrivaient, toujours est-il vrai que cette influence est inévitable, et que l'on appartient toujours par quelque endroit au siècle où l'on a vécu.

[1] *Alexis, ou de l'âge d'or.*

La philosophie à idées était encore dominante et même unique, lorsque Hemsterhuis écrivait; l'origine et la valeur de ces idées était la question capitale de cette philosophie; et l'on croyait ne pouvoir opter qu'entre les idées innées et les idées acquises par les sens. L'origine des idées reconnue, leur valeur consistait dans leur convenance ou leur disconvenance avec leurs objets, qui, n'étant eux-mêmes saisissables que par leur idée, ramenaient forcément aux idées encore. Or, comment reconnaissait-on cette convenance ou cette disconvenance? Par la comparaison des idées. Le dogmatisme matérialiste le plus complet se liait ainsi à l'idéalisme le plus absolu. Mais les idées ont-elles autre chose qu'une existence logique et purement verbale? sont-elles l'origine ou le premier élément de nos connaissances, comme on le supposait, ou bien ne sont-elles pas plutôt le résultat d'une analyse de ce que nous connaissons au moyen du langage dans lequel nous exprimons nos jugements?

L'homme *sent*, *juge* et *veut;* et ces trois actes, logiquement distingués dans notre science, se confondent en réalité dans notre âme. Sentir sans juger, sans vouloir; juger sans sentir et sans vouloir; vouloir sans sentir et sans juger, sont de purs êtres de raison. Qu'est-ce donc que percevoir? Un nouvel être de raison déduit des premiers. Quelle

réalité propre la perception a-t-elle? Aucune, si ce n'est purement logique dans notre esprit, et purement verbale dans le langage. C'est le langage qui a fait illusion. Le langage décompose la pensée, et lui fait subir une double analyse. D'abord, la réflexion sépare l'élément logique de nos pensées (le jugement) de l'élément sensitif et volitif (du sentiment et de l'acte de volonté) qu'il renferme : puis le langage décompose le jugement en trois éléments, le sujet de l'affirmation, l'affirmation, et la chose affirmée de ce sujet, c'est-à-dire, l'attribut. Ainsi, les philosophes idéalistes ont pris pour des matériaux primitifs de la pensée dans notre esprit les derniers éléments de sa double décomposition par la réflexion et par le langage. De ce que nous avons des sujets de nos jugements distincts du verbe substantif et de l'attribut dans le langage, ils ont conclu sans examen qu'ils s'étaient trouvés originairement également distincts et isolés dans notre esprit : et ils les ont appelés *idées*, d'un nom employé par Platon dans un tout autre sens. Mais avions-nous aussi des idées correspondantes aux adjectifs, au verbe, aux adverbes, aux prépositions même? Et si c'était l'analyse logique et verbale qui nous les avait fournies, pourquoi ne nous aurait-elle pas fourni pareillement les substantifs? D'un autre côté, si quelques jugements s'énoncent en un seul mot, si les conjonctions ont toutes ce caractère,

pourquoi supposer dans l'esprit une réalité d'existence isolée et distincte, à ce qui n'en a pas nécessairement, même dans l'analyse du langage?

Que penser d'une théorie qui fait des idées les *conditions sine quâ non* ou les *matériaux nécessaires* de toute connaissance, et qui cependant, ou bien confond, sous le même nom d'*idées*, les actes de l'esprit exprimés par le substantif-*sujet*, par l'adjectif-*attribut* et par le verbe, *mot lien* de la proposition; ou bien exclut *l'attribut* et *le lien* du rang des idées, pour n'en douer que le *sujet?* Si nous avons également des idées-sujets, des idées-attributs et des idées-liens, qu'on nous dise ce qui les caractérise dans leur nature et dans leur origine. Si nous n'avons que des *idées-sujets*, qu'on nous dise donc à quoi correspond dans notre esprit ce qui existe dans le langage sous forme d'attribut et de lien? Tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable, c'est que l'*attribut* représente une partie, un rapport, ou une modification du sujet, distinguée de l'essence et abstraite des autres parties, rapports ou modifications du sujet; et que le *verbe* représente l'action de l'esprit qui affirme, et constitue l'acte fondamental du jugement.

Le système à idées domine donc toute la philosophie d'Hemsterhuis. Ainsi, pour lui, le jugement n'est qu'une comparaison d'idées, c'est-à-dire, la chose la plus bizarre, lorsqu'on l'examine bien,

qu'on puisse attribuer à l'esprit, et en même temps celle qui est la plus généralement et la plus légèrement admise comme une vérité incontestable. L'âme, dit-on, reçoit des idées, et, pour les juger, elle les compare; mais avec quoi? est-ce avec une seule des idées qu'elle a déjà reçues, ou avec plusieurs de ces idées, ou avec toutes? Il faut, pour que le jugement qu'elle va porter soit juste, qu'elle compare la nouvelle idée avec toutes celles qu'elle a déjà. L'âme fait donc instantanément, et avec la plus étonnante rapidité, l'opération la plus longue et la plus compliquée? Or, pour peu que l'on réfléchisse à la multiplicité de nos jugements, à l'étonnante célérité avec laquelle nous les formons, à la nécessité où nous sommes d'en porter à toute heure, à tout moment; pour peu que l'on rentre en soi-même, que l'on s'examine, et que l'on assiste, pour ainsi parler, à la formation de ses jugements, on s'apercevra aisément qu'il ne se passe dans l'âme rien qui ressemble à une comparaison d'idées, et l'on sentira combien un semblable système, en opposition avec l'expérience journalière, serait encore incompatible non-seulement avec la faiblesse d'intelligence du commun des hommes, mais encore avec les facultés les plus parfaites et les plus fortes. La comparaison d'une nouvelle idée avec la masse d'idées que renferme un esprit ordinaire, serait, même pour la tête la mieux orga-

nisée et la plus habituée aux opérations de l'intelligence, le tour de force le plus inconcevable.

Ainsi, pour en revenir à la philosophie à idées d'Hemsterhuis, la supériorité de l'homme sur les animaux réside, à ses yeux, dans la faculté qu'il a de faire coexister, au moyen des signes, un plus grand nombre d'idées; ainsi encore la supériorité d'une intelligence sur une autre consiste dans la quantité d'idées qu'elle pourra faire coexister; ainsi enfin le sentiment du beau n'est dans l'âme que la volonté et le désir qu'elle a naturellement d'avoir le plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible : ce désir est tout à la fois la source du beau et du plaisir que nous goûtons à voir des ornements.

Cette manière étroite d'envisager le sentiment du beau, et de lui donner dans l'âme un principe unique et absolu, a été sagement et clairement réfutée par un écrivain moderne, dont nous allons placer les opinions sous les yeux du lecteur :

« Hemsterhuis, dit Portalis [1], observe, dans sa *Lettre sur la sculpture*, que l'âme veut naturellement avoir un grand nombre d'idées dans le plus

[1] Voy. *De l'Usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le* XVIII[e] *siècle*, par J.-E.-M. PORTALIS, t. I[er], chap. 18, p. 295 à 298. Paris, 1820.

M. J.-H. Defooz, de Liége, est auteur d'une dissertation couronnée par l'université de cette ville, dans laquelle on juge la

court espace de temps possible. Il conclut de cette observation que les choses que nous appelons grandes, belles, sublimes et de bon goût ne sont que de grands *touts*, dont les parties sont si artificieusement composées, que l'âme peut en saisir la liaison avidement et sans peine. Il paraît qu'Hemsterhuis fait tout dépendre de cette passion de l'âme, qui, impatiente de jouir, tend à embrasser plusieurs objets à la fois. Il n'a aucun égard à la propriété des objets mêmes ni à leurs rapports.

“ Ce système a le vice de tous les systèmes. Un auteur envisage une matière sous un point de vue en abandonnant tous les autres. Pour répondre à cet auteur, il est rarement nécessaire de réfuter ce qu'il dit : presque toujours il suffit de s'occuper de ce qu'il laisse, c'est-à-dire, de ce qu'il ne dit pas.

“ Je conviens que l'âme, faite pour penser, pour apercevoir et pour sentir, se plaît dans les objets qui lui offrent un plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible : mais cette disposition de notre âme, déjà observée par Montesquieu dans son *Essai sur le goût*, n'est pas l'unique source de nos plaisirs. Le sentiment est

définition du *Beau* donnée par Hemsterhuis, en la comparant avec les définitions du Beau qu'on doit aux autres philosophes. Nous regrettons de n'avoir pas eu ce morceau sous les yeux. Il sera publié sans doute dans les Annales de l'université de Liége.

un être plus mystérieux qu'on ne le croit communément. Comme tout atteste sans cesse sa présence, nous finissons par imaginer qu'il nous est donné de connaître sa nature. Mais ses effets sont infinis, et les causes qui les produisent sont presque toutes impénétrables. Si nous pouvions suivre l'histoire de nos sensations, nous ne tarderions pas à nous convaincre que, dans l'ordre moral et intellectuel, cette histoire est mille fois plus étendue que ne peut l'être celle des formes et des figures dans l'ordre physique. C'est donc une entreprise au moins inutile que de vouloir, dans les beaux-arts, réduire les causes de tous nos plaisirs à un principe absolu, à un principe unique.

" Notre âme est une; mais ses facultés sont diverses. Elle est unie à un corps, et les impressions simultanées ou successives qu'elle reçoit par ses communications avec les corps, modifient de mille manières l'exercice de ses facultés et l'usage de sa puissance. S'il est des plaisirs qu'elle puise dans le fond même de son être, il en est qui ne naissent que de l'action des sens combinée avec la qualité des objets par lesquels les sens sont affectés, et d'autres partent du préjugé, de l'opinion, de l'habitude, ou de quelque circonstance particulière, passagère et souvent individuelle. Il résulte de là que notre sensibilité, appliquée aux matières de goût, éprouve dans ces matières, comme dans

toutes les autres; une foule d'impressions qui agissent sur elle avec plus ou moins de vivacité, et qui ne sauraient être expliquées ni définies. Dans les ouvrages de la nature, ainsi que dans ceux de l'art, nous aimons le beau, le joli, le naïf, le fin, le grand, l'agréable, le léger, le grave, le simple, le pompeux, le profond, le délicat, le véhément, le tendre, le gracieux et le sublime. Ces différentes expressions indiquent des sensations différentes dont chacune est encore susceptible d'une multitude de nuances qui ne peuvent recevoir de noms. Or, est-il raisonnable, est-il possible d'attribuer à une seule cause tant d'impressions diverses?

" L'impression qui nous est faite par la beauté des cieux ne saurait avoir le même principe que celle qui est produite sur nous par la beauté ou le parfum des fleurs. Ce qui nous plaît dans la naïveté n'est pas le nombre des idées qu'elle nous offre, mais une certaine franchise négligée qui la caractérise. Quoi qu'en dise Hemsterhuis, les décorations et les ornements ne nous plaisent pas, non plus par la multitude d'idées qu'ils présentent dans le moment à l'esprit, mais par la manière vive dont ils affectent les sens, et dont il nous est si souvent difficile de nous rendre compte à nous-mêmes. La sensation que nous font éprouver les miniatures de la Rosalba a un tout autre principe que celle que nous éprouvons à l'aspect du Jugement der-

nier de Michel-Ange. Le dessin qui nous plaît le plus n'est pas toujours celui qui offre le plus de points visibles dans le plus petit espace de temps, mais c'est souvent celui où l'œil peut les parcourir dans une certaine direction. Un portrait qui ressemble à son original ne nous plaît souvent que par cette ressemblance même. Des vers bien cadencés, un discours qui a du nombre nous font goûter le plaisir de l'harmonie. Une grande pensée nous satisfait et nous frappe, parce qu'elle nous fait découvrir subitement ce que nous ne pourrions espérer de connaître qu'après un long travail : elle remplit l'âme ; mais une pensée fine, délicate nous plaît, parce qu'elle remue les ressorts les plus déliés de l'esprit, et l'expression d'un sentiment tendre nous entraîne, parce qu'elle touche et saisit le cœur. Le principe auquel Hemsterhuis a voulu attribuer tous nos plaisirs dans les ouvrages de goût, et qu'il place dans la facilité de pouvoir embrasser une grande masse d'objets ou d'idées à la fois, ne saurait donc être la source unique de ces plaisirs. "

Ces réflexions sont pleines de sens et de vérité ; mais il nous semble que Portalis n'a pas vu, ou du moins qu'il n'a pas exprimé que les idées d'Hemsterhuis sur le beau sont une conséquence forcée de son système, et que, pour être fidèle à cette philosophie à idées dont nous parlions plus haut,

et dont tous ses écrits sont plus ou moins empreints, pour ne pas dire entachés, il fallait que le beau, si multiple, si varié dans sa source et dans ses effets, ne fût à ses yeux qu'un moyen de donner à l'âme le plus grand nombre d'idées dans le plus petit espace de temps possible.

Mais il est un point essentiel de sa philosophie, où Hemsterhuis paraît en avoir momentanément oublié l'esprit général, et qui pourrait prêter aux plus graves objections : c'est sa manière d'envisager et d'expliquer le mal, que nous allons soumettre à un rapide examen.

Le bien ou le mal, dit Hemsterhuis, ne dérivent pas des choses qui sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, mais nous appelons ces choses bonnes ou mauvaises, suivant le bien ou le mal qui en résulte pour des êtres qui sentent. Le mal n'est donc qu'un effet relatif à celui qui en est affecté, et il est produit par une cause quelconque qui ne saurait être mauvaise en elle-même.

L'homme méchant n'est mauvais que relativement à d'autres êtres ; par lui-même, il n'est que d'une classe inférieure : il est moins parfait que d'autres. Et si la loi le punit, c'est qu'il le faut pour le maintien de l'ordre ; mais nous sommes juges iniques et très-incompétents les uns des autres. L'homme seul est son propre juge équitable et compétent, parce que lui seul et Dieu savent la

source du mal qu'il a fait, et peuvent déterminer s'il est le résultat de l'imperfection naturelle de ses facultés, ou de sa négligence à les cultiver et à les perfectionner.

Mais qu'est-ce que le mal en lui-même?

Le mal consiste dans des obstacles quelconques à la volonté. C'est parce que les hommes sont des êtres intellectuels, libres, actifs, bornés, de différents degrés de perfection, qu'il y a du bien et du mal. Otez à l'homme actif et borné ces facultés, il n'y aura plus ni choix, ni comparaison, ni conflit de volontés, et par conséquent point de mal, mais aussi point de bien. L'être libre et actif borné, sans gradation dans le bien ou le mal, est donc absurde. Ce qu'on appelle mal dans l'univers tient donc essentiellement à ce qui en fait le bien et la vie.

Pour ce qui est de la douleur corporelle, elle consiste également dans une modification contraire à la volonté. D'ailleurs, elle est proportionnée à la sensibilité de l'individu ; et nous ne devons pas oublier les armes que nous trouvons dans le moral pour en repousser les atteintes, et la vaincre.

Mais il est un moyen puissant d'éviter l'une et l'autre : " Lorsque la volonté libre se dirige vers des objets fixes, lorsqu'elle se met hors du chemin fréquenté par les événements du monde, et par les passions actives des hommes, elle n'a pas

d'obstacles, ni par conséquent de mal à craindre, et si l'on veut prendre la peine d'appliquer cette réflexion à tous les désastres tant célébrés de la maison de Pélops, on trouvera que c'est dans les directions des volontés libres des Pélopides que résida la source de leurs maux. „

Telle est la manière dont Hemsterhuis considère le mal. Sans doute, elle est noble, élevée, faite pour armer l'individu contre les maux et les douleurs de cette vie, et pour lui inspirer le pur et vif désir du perfectionnement et de l'harmonie de toutes ses facultés ; sans doute, elle le place au-dessus des événements et des accidents ordinaires, et, l'isolant en quelque sorte des intérêts matériels et mesquins du monde, elle nous montre cet individu, dédaigneux du jugement, de l'opinion et des faiblesses des autres hommes, uniquement occupé de son âme, qu'il perfectionne, et de Dieu, auquel seul il aspire de s'unir. Mais la morale sociale, la morale religieuse s'accommoderaient-elles de cette doctrine si abstraite et si élevée ? L'individu qui contemplerait les choses de cette hauteur serait-il accessible à la pitié, disposé à la bienfaisance ? Et cette doctrine ne dégénérerait-elle point en un égoïsme spiritualiste, plus noble peut-être dans sa source et plus facile à vaincre ou à guérir par cette noblesse-là même, que l'égoïsme matérialiste, mais tout aussi funeste dans ses pre-

miers effets ? En effet, si la douleur n'est pas un mal, pourquoi le serait-elle plus pour les autres que pour moi ? Si la douleur n'est, dans celui qui souffre, que le défaut ou le vice de n'avoir pas établi l'harmonie entre toutes ses facultés, que lui dois-je, sinon le mépris, les reproches ? Et qui sait si, cédant à un attrait naturel et presque irrésistible, je ne saisirai point cette occasion de comparer ma force avec sa faiblesse, la richesse de ma composition et sa florissante culture avec la pauvreté et l'aridité de la sienne, et ne me renfermerai pas dans une orgueilleuse contemplation de moi-même et de mes perfections ?

Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître (et cela même est, selon nous, dans l'esprit de la philosophie générale d'Hemsterhuis), que la douleur est dans l'essence et inséparable de l'existence d'une velléité bornée ; qu'elle est le sentiment même de son impuissance, la conscience des bornes qui lui résistent ; que la douleur est donc un résultat de notre essence, un sentiment auquel nous ne pouvons pas plus nous soustraire que nous ne pouvons agir sans moyens, sans organes ; que nous souffrons donc par une nécessité de notre nature et par sentiment ; mais que nous pouvons calmer par réflexion, et dominer jusqu'à un certain point par réflexion et par raison ?

Telles sont en masse les réflexions que nous a

suggérées cette partie des écrits d'Hemsterhuis; mais nous dirons que nulle part il n'est plus entraînant et plus sublime; nulle part une plus belle philosophie ne s'exprime en un plus beau langage; on y goûte ce doux parfum d'antiquité qu'Hemsterhuis avait puisé dans la lecture de Platon : il semble avoir hérité de lui l'heureux don d'allier à la plus grande simplicité la doctrine la plus noble et la plus élevée; nulle part enfin le but constant de sa philosophie, le perfectionnement de nous-mêmes, ne se fait mieux apercevoir; on sent en le lisant une vive chaleur qui vous pénètre et vous anime d'une généreuse émulation et d'une profonde admiration : c'est un philosophe austère qui trace avec sévérité la route de la perfection; c'est un poëte inspiré qui chante un hymne en l'honneur de la Divinité! Quoi de plus propre à soutenir le courage de l'homme contre les maux de cette vie, que ces paroles : " Croyez-vous qu'Othryade, ce Spartiate, seul vainqueur des Argiens, le corps déchiré de blessures, et composant encore de ses débiles mains une espèce de trophée des débris qu'il trouve autour de lui, croyez-vous qu'il s'occupe de sa douleur corporelle, tandis qu'il écrit avec son sang le mot *Victoire* sur son bouclier? " — Quoi de plus profondément vrai et de plus heureusement exprimé que ceci : " La conviction de raisonnement ne saurait subsister sans avoir le

sentiment pour base unique ; car, en remontant aux premiers principes de toutes nos connaissances, de quelque nature qu'elles puissent être, nous parviendrons à des axiomes, c'est-à-dire à la pure conviction du sentiment : et comptez même, Aristée, que l'Olympe, le Ténare et ces riantes plaines au delà de l'Achéron, quoique ornées et modifiées par les charmes de la poésie, ont leur source primitive dans la conviction pure d'une vérité simple. Dans l'homme bien constitué, un seul soupir de l'âme, qui se manifeste de temps en temps vers le meilleur, le futur et le parfait, est une démonstration plus que géométrique de la nature de la Divinité. „ — Vérité sublime et profonde, qui montre toute la hauteur et l'étendue du génie d'Hemsterhuis, et qui nous apprend, ce que nous avions déjà senti confusément, que de toutes les démonstrations de l'existence de Dieu la meilleure est celle qui parle au cœur ; c'est le sentiment de cette vérité qui nous fait préférer la divine simplicité du *Sermon sur la Montagne* à une foule de traités dogmatiques et savants. — Enfin, quoi de plus gracieux et de plus antique que ceci : " Mon cher Aristée, si, en grimpant vers le sommet de l'Aornos, ce rocher raide et escarpé, que l'ancien Hercule a dû laisser intact et que le Macédonien a conquis, nous regardions à moitié-chemin en arrière, la tête nous tournerait, et les

précipices d'alentour rendraient célèbres les noms d'Aristée et de Dioclès : mais si, en continuant nos travaux et nos peines, nous parvenions jusqu'au sommet! — Le sommet de l'Aornos est une plaine fertile, remplie de sources, entrecoupée de ruisseaux, ornée de verdure et de fleurs éternelles, et où ce beau soleil luit sans nuage. — Parvenus, comme nous le sommes, à la connaissance parfaite que le germe du bien repose dans le sein de l'être libre, et que le Dieu créateur est partout où nous sommes, et partout où nous ne serons jamais : c'est de cette hauteur que vous regardez à terre ! „

Les ouvrages d'Hemsterhuis abondent en traits de ce genre, et font voir que, si une femme de génie a cru devoir lui reprocher son langage mathématicien et ses formes algébriques, il sait, quand il le veut, animer son style des plus pures et des plus brillantes couleurs. On nous saura gré sans doute de rappeler ce passage de Mme de Staël ; nous nous estimons toujours heureux de trouver l'occasion de citer quelques-unes de ses belles pages.

“ Trois hommes principaux [1], Lessing, Hemsterhuis et Jacobi, précédèrent Kant dans la carrière philosophique. Ils n'avaient point une école,

[1] *De l'Allemagne*, 3e part, chap. VII.

puisqu'ils ne fondaient pas un système; mais ils commencèrent l'attaque contre la doctrine des matérialistes. . . . .

. . . .

Lessing exprime avec un style tranchant et positif des opinions pleines de chaleur. Hemsterhuis, philosophe hollandais, fut le premier qui, au milieu du XVIII[e] siècle, indiqua dans ses écrits la plupart des idées généreuses sur lesquelles la nouvelle école allemande est fondée. Ses ouvrages sont aussi très-remarquables par le contraste qui existe entre le caractère de son style et les pensées qu'il énonce. Lessing est enthousiaste avec des formes ironiques, Hemsterhuis avec un langage mathématicien. On ne trouve guère que parmi les nations germaniques le phénomène de ces écrivains qui consacrent la métaphysique la plus abstraite à la défense des systèmes les plus exaltés, et qui cachent une imagination vive sous une logique austère.

« Les hommes qui se mettent toujours en garde contre l'imagination qu'ils n'ont pas se confient plus volontiers aux écrivains qui bannissent des discussions philosophiques le talent et la sensibilité, comme s'il n'était pas au moins aussi facile de déraisonner sur de tels sujets avec des syllogismes qu'avec de l'éloquence. Car le syllogisme, posant toujours pour base qu'une chose est

ou n'est pas, réduit dans chaque circonstance à une simple alternative la foule immense de nos impressions, tandis que l'éloquence en embrasse l'ensemble. Néanmoins, quoique Hemsterhuis ait trop souvent exprimé les vérités philosophiques avec des formes algébriques, un sentiment moral, un pur amour du beau se fait admirer dans ses écrits, il a senti, l'un des premiers, l'union qui existe entre l'idéalisme, ou, pour mieux dire, le libre arbitre de l'homme et la morale stoïque, et c'est sous ce rapport surtout que la nouvelle doctrine des Allemands acquiert une grande importance. "

Nous ne terminerons point ce léger examen, sans exprimer, avec M. Victor Cousin [1], notre étonnement de ce que l'on ait pu oublier, dans les histoires de la philosophie moderne, le nom et les écrits de l'*ingénieux et profond* Hemsterhuis, comme il le nomme. Nous espérons qu'un oubli aussi étrange et aussi injuste sera bientôt réparé, et qu'Hemsterhuis recevra de ses compatriotes et de la postérité le même tribut de respect et d'admiration que s'empressait de lui payer le cercle choisi de savants et d'hommes distingués dont se composait la cour de la princesse Galitzin, et qui tous furent pour lui autant d'amis pendant long-

[1] *Fragments philosophiques*, p. 69.

temps seuls dépositaires du secret de la beauté de son talent et de la bonté de son cœur [1].

S. V. D. W.

[1] Voy. les Mémoires de Gœthe. — On trouvera un morceau remarquable sur les écrits d'Hemsterhuis dans les *Annales Belgiques des sciences, des arts et de la littérature*, janvier et février 1823, p. 13 à 37, article signé G. D. (Dandelin).—L'*Esprit des journaux* du mois de juillet 1793, p. 145 à 160, renferme aussi un jugement, mais très superficiel.

LETTRE

SUR LA

RÉVOLUTION BELGE.

JUIN 1831.

Il faut juger les écrits d'après leur date.
Mme DE STAEL.

A.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Les peuples civilisés cherchent, avant tout, à se faire justice par voie de douceur, de remontrance, de pétitions. Ces moyens épuisés et demeurés sans résultat, il ne reste que la force, la violence, une révolution. Des esprits bornés voudraient que l'emploi de ce second moyen eût le même effet que celui des premiers, que la force se conduisît comme la douceur, la passion comme la raison, et que la tourmente populaire soulevée par les vents les plus contraires ne produisît pas plus de naufrages, de *sinistres*, que le calme des temps ordinaires.

C'est pour faire comprendre cette différence et pour rectifier les idées qu'on se formait à l'étranger

sur la Belgique, que M. Van de Weyer composa la *Lettre* qui suit.

On prenait l'accident pour la cause, et, parce que la révolution avait éclaté au spectacle, on voulait n'y voir qu'une parodie de la France. Mais les troubles au théâtre ont de tout temps été fréquents, et il a toujours suffi de quelques hommes de la garde, de quelques agents de police, pour les faire cesser.

Pourquoi à Bruxelles l'autorité a-t-elle été impuissante ? Parce qu'elle avait elle-même le sentiment de sa faiblesse, parce qu'elle avait la conscience que, derrière cette troupe de jeunes gens, se trouvait toute la nation offensée. On blâmerait à tort la force armée de n'avoir point agi. Sa faiblesse matérielle était le résultat de la force morale de ses adversaires. L'autorité sentait, sans se l'avouer presque à elle-même, que ce n'était point quelques mutins qu'elle avait à combattre, mais des idées, mais des principes qu'elle avait soulevés contre elle. C'est parce qu'elle est coupable d'injustice, qu'au moment du danger elle est frappée d'impuissance.

Un gouvernement qui tombe est un gouvernement jugé. C'est le poids de ses propres fautes qui l'entraîne dans sa chute. Il n'y a, pour un État, de malheurs que ceux qu'il a préparés, et invoquer la fatalité des circonstances est une faiblesse.

LETTRE SUR LA RÉVOLUTION BELGE.

> The causes and motives of sedition are innovations in religion, taxes, alteration of laws and customs, breaking of privileges, general oppression, advancement of unworthy persons, strangers, and, in short, whatever in offending people fanneth and knitteth them in one common cause.
>
> BACON.

Londres, le 16 *juin* 1831.

Je ne saurais, mon cher ami, partager votre opinion sur la cause des Belges et sur la situation politique de ces belles provinces de la Flandre, du Brabant, du Hainaut, de Liége, de Namur, d'Anvers, du Limbourg, du Luxembourg, livrées, depuis dix mois, aux orages d'une révolution populaire. Un long séjour parmi ces populations, pendant la durée duquel j'ai pu apprécier leur activité et leur persévérance dans les arts industriels, leur patience et leur longanimité en politique, leurs progrès intellectuels au milieu des obstacles jetés sur leur route pour en arrêter l'élan, m'a mis à même de juger avec impartialité un pays que nous connaissons en général bien peu,

et que la presse périodique, soumise à l'influence de je ne sais quelles manœuvres diplomatiques, a singulièrement contribué à nous faire envisager sous un faux jour. Qu'il y ait des hommes qui, par état et par position, trahissent la vérité, organisent systématiquement le mensonge et la calomnie, cela se conçoit : ils ont reçu pour cela un mandat spécial que l'on décore d'un titre pompeux ; mais que des écrivains, désintéressés dans la question, leur servent froidement, et pour un vil salaire, d'instruments et de complices, et prostituent leur talent et leur intelligence, voilà ce que rien ne peut excuser, et ce qui doit soulever toute âme honnête. On flétrit avec justice, on punit avec sévérité les calomniateurs d'un homme privé : quelle peine réservera-t-on aux calomniateurs de toute une nation? La calomnie, pour être collective, en est-elle moins coupable? Les peuples, comme les particuliers, n'ont-ils pas un honneur qu'il est de devoir de respecter? Peut-on, sans crime, y porter atteinte ?

Or, je le dis à regret, mais je dois à la vérité de le dire à haute voix, la presse périodique, destinée à propager les faits exacts et vrais, à défendre avec droiture et conscience les intérêts des peuples contre les usurpations du pouvoir, a manqué à sa mission en ce qui concerne les Belges ; elle a dénaturé le principe d'une révolution qu'elle n'a

pas voulu comprendre ; elle a mis un empressement incroyable, une joie coupable à recueillir tous les faits mensongers propres à présenter sous un jour odieux le caractère des Belges et à justifier, à leurs dépens, leurs oppresseurs et leurs tyrans.

Et c'est sur la foi des journaux ouverts aux impostures des ennemis de la Belgique, comme de toute cause libérale, que vous vous formez une opinion sur tout un peuple ; c'est d'après leur autorité que vous déclarez que les Belges, ingrats envers leurs bienfaiteurs, mécontents sans motifs, imitateurs maladroits de leurs voisins, n'avaient aucune raison de se révolter ; qu'ils n'ont obéi en cela qu'à leur esprit turbulent et brouillon ; que le gouvernement hollandais était doux, libéral et paternel, et le roi Guillaume le modèle des rois ! Mon ami, soyons un peu moins légers dans nos jugements ; et, quelque grande que soit la disposition actuelle des esprits à avoir à tout prix, et sans grande peine, une opinion toute faite sur toutes choses, ne nous arrêtons point à leur écorce, et pénétrons-en la profondeur.

Pensez-vous qu'un peuple se révolte ainsi à la légère ? Pensez-vous que ce soit sans de fortes et grandes raisons qu'il brise tous les liens qui l'attachent à un ordre de choses existant, qu'il interrompt la marche de l'industrie, qu'il arrête l'essor du commerce, qu'il compromet ses richesses et son

existence? Non, non, mon ami. Une révolte partielle, un soulèvement local se peuvent expliquer par des passions d'un moment, et peuvent n'avoir pas pour cause un mécontentement national. Mais une révolution, une révolution générale et instantanée est un remède si violent et si extrême, qu'il faut, avant d'y recourir, qu'un peuple ait épuisé toutes les voies de douceur et de conciliation, et que son état soit devenu insupportable. Oui, lorsque toute une nation se lève comme un seul homme; quand l'artisan quitte ses ateliers, le cultivateur ses champs, l'écrivain son cabinet, l'homme de loi ses études, le soldat sa cocarde, le marchand son négoce, le bourgeois sa vie paisible et inoffensive; quand tous, animés d'un même esprit, font entendre un long cri de liberté et que, pour conquérir cette liberté, ils affrontent tous les dangers et bravent la mort, il faut que cette nation ait longtemps et beaucoup souffert, et que la mesure de ses maux ait été comblée. On supporte longtemps un joug même accablant; mais on le secoue violemment, lorsqu'il en coûte plus à le subir qu'à s'en débarrasser.

Il n'y a donc, permettez-moi de vous le dire, mon ami (l'amitié doit user de toute franchise), qu'un observateur superficiel qui puisse ainsi prononcer *ex cathedrâ* qu'une révolution, commencée avec enthousiasme, continuée pendant dix mois

avec une rare persévérance, parvenue à s'organiser en gouvernement régulier traitant avec les puissances, et faisant reconnaître par elles sa justice et sa légitimité ; il n'y a, dis-je, qu'un esprit superficiel qui puisse juger qu'une pareille révolution ait été entreprise sans autre motif qu'une prétendue turbulence dans le caractère national.

Ce qui a induit beaucoup d'hommes impartiaux, en erreur c'est que la révolution belge n'a pas, comme la révolution de Juillet en France, pris sa source première dans un acte brusque et violent du pouvoir, dans une violation actuelle et instantanée de toutes les lois ; c'est, en un mot, qu'il n'y a pas eu, dans l'origine du mouvement insurrectionnel en Belgique, un de ces faits frappants qui s'emparent vivement de toutes les imaginations, et justifient, à tous les yeux, sans recherches et sans réflexions, l'insurrection et la vengeance populaire.

Mais ce fait lui-même n'a point manqué, par la suite, à la révolution belge. S'il n'a pas frappé l'attention à l'étranger, s'il n'y a point produit l'effet des ordonnances de Charles X, c'est qu'il est arrivé après les premiers mouvements, qui durèrent tout un mois ; c'est que déjà on avait eu le temps d'accuser les Belges dans toute l'Europe et de les faire condamner sans les entendre. Mais le temps n'est pas éloigné où une justice pleine et

éclatante leur sera rendue; où l'on s'étonnera, non plus de ce qu'ils aient pu se révolter et s'affranchir de l'autorité de la maison de Nassau, mais de ce qu'ils aient montré tant de patience et de longanimité [1], et de ce qu'ils aient supporté pendant quinze ans [2] un joug d'autant plus humiliant qu'il pesait sur leurs têtes jusque dans le foyer domestique et le sanctuaire de leurs temples.

Je voudrais, mon ami, que vous jouissiez à cet égard d'une heureuse initiative, et que votre jugement prévînt le jugement de la postérité; or, par le temps qui court, la postérité, pour les hommes comme pour les choses, c'est quelques mois. Il fallait, autrefois, des siècles pour juger un siècle; aujourd'hui la rapidité des événements, la prodigieuse activité d'esprit et le nombre des hommes qui s'en occupent hâtent la postérité. Les révolutions vieillissent les souvenirs et l'intelligence. Le feu des passions politiques s'éteint, mais non sans avoir, comme dans une serre chaude, rendu plus hâtives l'expérience et la raison des hommes. J'ai voulu vous résumer en peu de lignes les nombreux griefs d'une nation généreuse qui connaît et pratique les saintes lois de l'hospitalité, et envers laquelle j'acquitte la dette de la reconnaissance

[1] *Dedimus profecto grande patientiæ documentum.* TACITE, *Jul. Agr. vita*, § II.

[2] *Grande mortalis ævi spatium.* TACITE, ibid.

en la défendant toutes les fois qu'elle est injustement attaquée. Vous qui nourrissez au fond du cœur les sentiments du juste et du vrai, vous qui portez une âme d'homme et de citoyen, et à qui les institutions libérales de votre pays ont fait connaître les droits des peuples, écoutez et jugez. En rapportant les faits, je les dépouillerai de tout vain ornement, de tout artifice de langage. Je serai bref et laconique jusqu'à la froideur et la sécheresse. Je veux parler à la raison, et non à l'imagination.

Lorsque, en 1814, les puissances alliées firent retentir aux oreilles des peuples ces mots magiques d'indépendance et de liberté, les Belges ne restèrent pas sourds à leur voix; vingt années d'une gloire partagée avec la France ne leur avaient pas fait oublier que, les premiers parmi les peuples de l'Europe, ils avaient établi chez eux, même sous l'autorité de gouvernements despotiques, des institutions garantissantes ; et, fiers de leurs chartes *libérales* avant que le mot même fût connu, de cette *Joyeuse-Entrée* pour laquelle ils avaient un si vif attachement, ils sentirent qu'ils avaient, plus que tout autre peuple, des droits à ressaisir; une indépendance à conquérir, à laquelle un caractère national, qui a conservé toute sa pureté primitive au sein même de la domination étrangère, leur donnait déjà de si justes titres.

Après la victoire, les rois oublièrent leurs promesses. Les diplomates, qui divisent et partagent les peuples et coupent dans le vif avec l'insensibilité d'un anatomiste qui dissèque un cadavre sans égard pour les souffrances et les cris de la victime, ordonnèrent, par traité, et sans consulter les parties intéressées, que la Belgique, séparée qu'elle était de la France, deviendrait une accession de territoire pour la Hollande.

Ces mariages forcés de peuples, différents de mœurs, d'usages, de langage, de religion, sont rarement heureux. Cependant, les Belges espérèrent que l'expérience du passé, la terrible et grande leçon du présent, leur donneraient quelque garantie pour l'avenir; et l'éclat d'un nom, celui des Nassau, que je ne sais quels préjugés historiques ont fait considérer comme ami des libertés publiques, fit fermer les yeux sur les conditions ruineuses d'une union mal assortie que les puissances réunies en congrès avaient d'ailleurs imposée d'autorité à un peuple sans défense. On voulait des libertés et du commerce; on crut les acheter au prix d'une dette énorme que les Belges n'avaient pas contractée, et dont on leur imposait le poids; on n'acheta que des fers. On crut avoir de nouveaux frères; on n'eut que des oppresseurs. Quatre millions de Belges devaient servir de proie à l'avidité de deux millions de Hollandais. Des voix

prophétiques prédirent tous ces malheurs; mais elles furent peu écoutées, au milieu des illusions dont on se plaisait à se repaître. Après une forte commotion politique, les nations aiment à se bercer d'espérances trop souvent mensongères. Les maux du présent en paraissent plus faciles à supporter.

Aussi, lorsque en 1815 Bonaparte, semblable aux dieux d'Homère, eut franchi d'un pas l'espace qui le séparait de Paris, et eut lancé de nouveau ses vieux bataillons sur les plaines de la Belgique, il fallait voir, mon ami, avec quelle ardeur les soldats belges, oublieux de leurs souvenirs et combattant pour une patrie à eux, résistèrent au choc de l'armée française, tandis que des régiments hollandais fuyaient lâchement le champ de bataille. Ils combattirent à Waterloo avec une valeur à laquelle tout le monde s'est plu à rendre hommage.

Quelle fut la recompense de ce noble dévouement? Comment un roi nouveau, qui devait tenir à cœur de s'attacher un peuple aussi courageux, reconnut-il des services scellés du sang belge, et répondit-il à la confiance de la nation? En lui faisant traîner, pendant quinze années, la longue chaîne de ses espérances trompées; en l'abreuvant de dégoûts et d'humiliations; en lui ravissant tous ses droits, toutes ses libertés; en la

traitant en nation conquise qui voit se flétrir sur son front la couronne de chêne et de laurier qu'elle avait fait reverdir aux sources du plus pur patriotisme.

Les traités garantissaient aux Belges une constitution, non octroyée, mais qu'ils pourraient librement consentir. Le projet de cette constitution, présenté aux notables belges que le roi lui-même avait eu cependant la précaution de désigner, avait été rejeté par eux : une majorité hollandaise, majorité factice et fallacieuse, la leur imposa.

Les Belges avaient un jury : le roi, avant même d'avoir revêtu l'autorité royale, et en sa qualité de simple Commissaire des Puissances, les en priva, par un acte de son bon plaisir, et sans daigner consulter la nation.

Il abolit la publicité des débats judiciaires, dans sa partie la plus importante, l'audition des témoins.

Il tint l'ordre judiciaire dans sa dépendance ; et, par des retards calculés, apportés à son organisation, l'inamovibilité des juges ne fut plus qu'un vain mot. L'indépendance de quelques magistrats fut le signal de leur disgrâce ; la servilité des autres, un titre aux récompenses de la couronne. Au lieu d'être les organes impartiaux de la loi, les magistrats n'étaient que les instruments des volontés arbitraires du gouvernement.

Il frappa au cœur la liberté de la presse par la

publication d'une ordonnance qui punissait les écrivains depuis une année de prison et six heures de carcan jusqu'à la peine de mort inclusivement; et tel était le vague des expressions de cette ordonnance, que l'examen et la censure des actes du gouvernement, ce droit inaliénable des peuples libres, furent poursuivis comme des crimes. Pendant quinze années, quiconque écrivait avec un peu d'énergie de citoyen contre les abus qui allaient sans cesse croissant, quiconque signalait les nombreuses infractions à la constitution était poursuivi et condamné comme coupable d'avoir excité à la défiance contre le gouvernement. La prison, les amendes, le bannissement, tel était le sort des Belges qui osaient prendre la plume; tandis que le roi, fidèle aux traditions de sa famille, stipendiait des écrivains étrangers, qu'il payait des deniers du peuple, pour faire l'éloge de sa personne et de son gouvernement; et ces apologistes, il les cherchait parmi les hommes qui avaient été flétris en France sur l'échafaud.

Il établit des impôts sans consulter la nation.

Il paralysa l'effet des lois par les interprétations qu'il y donnait, et qu'il forçait à exécuter.

Il expulsa violemment du sol de la Belgique des étrangers qui venaient, à l'ombre protectrice d'une constitution, qu'ils croyaient *une vérité*, demander l'hospitalité à une nation qui met cette

vertu au rang de ses premiers titres à la sympathie des peuples.

Il s'empara des branches les plus importantes d'industrie ; et, entrant avec ses sujets dans une concurrence insoutenable, il se fit tour à tour négociant, fabricant, agioteur, imprimeur, etc., etc.

Il frappa d'impôts exorbitants toutes les productions naturelles de la Belgique ; et, dans un pays essentiellement agricole, les taxes sur le pain, la mouture, l'abatage, les distilleries, accablèrent les provinces méridionales, au profit de la Hollande qui en sentait peu le poids.

Il usurpa la nomination des magistratures urbaines, et introduisit dans les règlements municipaux des dispositions diamétralement contraires à la constitution.

Il dénatura l'institution des états provinciaux, dont il soumettait les décisions au *veto* d'un gouverneur nommé par lui.

Il destitua les fonctionnaires qui, dans le sein des états généraux, avaient voté d'après l'inspiration de leur conscience, et non suivant les suggestions de l'autorité ; et, pour mettre le comble à cette iniquité, il déclara que tout fonctionnaire public qu'il destituerait serait, par cela seul, privé de ses droits politiques.

Il s'empara de l'éducation de la jeunesse, et enleva aux familles le droit sacré d'élever leurs

enfants suivant les maximes et les principes de leurs pères. Il ne fut plus permis à personne d'enseigner publiquement sans avoir obtenu l'aveu du roi. Pour enseigner, même dans des familles particulières, à lire, à écrire ; pour devenir maître de langue française, anglaise, latine, grecque, il fallait une autorisation royale.

Il fit fermer les pensionnats particuliers et transporter aux frontières par la gendarmerie les professeurs et les maîtres d'école qui, pour instruire la jeunesse, croyaient qu'il ne fallait réunir que deux conditions : le savoir, et la confiance des parents.

Là ne s'arrêtèrent point ses usurpations sur l'autorité paternelle : non-seulement il imposa les professeurs aux parents, mais il leur imposa même les méthodes d'éducation et d'instruction, les livres et les lectures. Et tous ces livres, remarquez-le, composés en Hollande, imprimés en Hollande, rédigés dans un système d'idées tout à fait hollandais, établissaient tout à la fois un monopole moral, intellectuel et matériel, au profit des provinces septentrionales, et versaient goutte à goutte dans les jeunes intelligences des Belges des sentiments religieux, des pensées politiques incompatibles avec la croyance et les opinions de leurs pères. Depuis l'alphabet dans les écoles primaires, jusqu'aux hautes sciences dans les univer-

sités, tout était soumis aux règlements du pouvoir. Nul n'enseignait, nul n'acquérait de la science que de par le roi, et de la manière dont il l'entendait.

Maître de l'instruction séculière, il ne tarda point à s'emparer de l'instruction religieuse.

Il établit un collége où tout Belge catholique qui se vouait à la parole de Dieu était condamné à subir les leçons de professeurs du gouvernement, dont plusieurs suivaient une autre religion que la sienne. L'opposition fut grande, la résistance presque générale. Les avertissements patriotiques et désintéressés ne furent point épargnés au roi ; ses courtisans les plus intimes lui signalèrent les dangers de la voie dans laquelle d'autres avaient échoué avant lui ; ils lui rappelèrent Joseph II et ses tentatives infructueuses qui amenèrent une révolution en 1787 ; il ne tint aucun compte des conseils de l'expérience, ni des leçons du passé ; et, pendant plusieurs années, l'église fut privée de ministres, les séminaires furent sans élèves et sans autorité.

Il restait un dernier degré d'humiliation à subir, humiliation qu'aucune nation n'oublie, qu'elle ressent après des siècles d'oppression et de despotisme, et qui la blesse dans la propriété la plus sacrée de l'homme, l'usage de la langue de ses pères. Le roi la ravit aux Belges, et leur imposa un idiome étranger, inconnu de toute l'Europe.

Dans un pays où le français est la langue de la littérature, des journaux, des salons, du barreau, il se rencontra un roi à vues assez étroites et assez despotiques, un roi assez ennemi des lumières et de la civilisation, pour déclarer d'autorité, et par simple ordonnance, que cette langue ne serait plus nationale, que les Belges devaient la désapprendre, l'oublier, et plier leurs organes et ceux de leurs enfants à l'usage du hollandais.

Il ne fut plus permis aux Belges, dans plusieurs provinces, de défendre leurs intérêts devant les tribunaux qu'en hollandais, de traiter les affaires d'administration, de correspondre avec le gouvernement, de rédiger les actes publics qu'en hollandais. Un père de famille était réduit, à son lit de mort, à faire écrire son testament dans une langue dont il devait se faire traduire chaque mot. Nul n'était admis à aucun emploi, même dans les provinces où le français était la seule langue, qu'il n'eût fait son apprentissage de la langue du Nord. Les plus anciens fonctionnaires, ceux qui avaient blanchi avec honneur dans la carrière administrative, étaient privés de leurs emplois. Les anciens avocats, les notaires, formés par vingt années de pratique, les avoués, les huissiers étaient obligés de renoncer à leur clientèle, de chercher d'autres moyens d'existence, ou de tomber dans la misère; les juges de quitter leurs siéges, les administrateurs

leurs bureaux, les professeurs leurs chaires, les officiers leurs épaulettes. Des provinces entières firent entendre les plus vives et les plus énergiques réclamations : le roi Guillaume fut sourd à leurs prières.

Il fallait favoriser les habitants du Nord, frapper les Belges d'incapacité. On s'excusait, au dehors, en déclarant qu'il fallait séparer la Belgique de la France. Politique étroite et fausse. On ne voyait point que c'était, au contraire, nous y rattacher par nos vœux et nos espérances, et se créer plus d'ennemis au dedans qu'on n'en aurait jamais à combattre au dehors.

Cette première iniquité en amena une seconde, tout aussi révoltante. Les traités, et, à défaut de traités, la raison, la justice, l'équité, ordonnaient que la Belgique et la Hollande fussent toujours sur un pied d'égalité ; qu'il y eût, entre les deux grandes divisions du royaume, une juste répartition des emplois. Eh bien, toutes les places, depuis les fonctions de ministre jusqu'à celles de dernier commis, que dis-je? d'huissier de salle dans les bureaux, de portier, de commissionnaire, étaient envahies par des Hollandais. La qualité de Belge était un péché originel, qui excluait de tous les emplois. L'Intérieur, l'Extérieur, l'Instruction publique, les Finances, les Douanes, et jusqu'à l'armée, tout était exploité par les Benjamins du

Nord. Dans l'artillerie, sur cent officiers, quatre-vingt-dix étaient Hollandais ; dans le génie, on ne comptait que dix Belges. Les officiers supérieurs dans la ligne étaient dans la même proportion ; et ce système de préférence blessait d'autant plus l'armée, que les véritables capacités militaires se trouvaient parmi les Belges, déjà poussés au mécontentement par la nécessité de subir le commandement dans une langue étrangère, et par les peines infâmes et dégradantes auxquelles le code militaire hollandais les assujettissait.

Cette partialité du roi Guillaume en faveur des Hollandais s'étendit bientôt des personnes aux choses.

Tous les grands établissements du royaume, la haute cour militaire, le syndicat d'amortissement, l'administration du culte catholique, le conseil suprême de noblesse, les grandes écoles militaires, la société de commerce, étaient fixés en Hollande. Jusqu'à l'école des mines et l'administration des mines furent établies dans un pays où il n'y a pas un pouce de minerai. Restait la haute cour de justice, dont le siége n'était pas encore fixé. On prouva au roi, par des pièces officielles, qu'il y avait en Belgique quatre fois plus de procès qu'en Hollande ; que cette différence tenait tout à la fois au plus grand nombre d'habitants, à la nature de leurs transactions, à la grande division

de la propriété; qu'il était par conséquent de toute justice que la haute cour fût établie dans les provinces méridionales. Raison, justice, calculs, pièces officielles, tout ou rien, ce fut même chose; le roi décida que les Belges iraient plaider leurs procès en dernier ressort dans sa bonne ville de la Haye.

Voilà une énumération de griefs déjà bien longue; et cependant je suis loin d'être au bout. Je n'ai parlé :

Ni de l'esprit de fiscalité des administrations;

Ni des lois immorales imposées par une majorité hollandaise;

Ni d'un système de législation barbare dont la Belgique était menacée, et qui rappelait toutes les horreurs du XIVe siècle;

Ni des atteintes portées à la liberté individuelle, par un arrêté qui permettait l'emprisonnement d'un fils de famille sur la simple autorisation du président d'un tribunal;

Ni d'autres atteintes portées à la propriété, toujours par des arrêtés royaux, qui accordaient aux débiteurs des sursis arbitraires contre les demandes de leurs créanciers;

Ni des privilèges accordés aux Hollandais pour l'exploitation de certaines branches de commerce, telles que la pêche du hareng, exclusivement réservée à la Hollande;

Ni du système de douanes ruineux pour la Belgique;

Ni de l'augmentation annuelle des impôts, accrus, pendant la paix la plus profonde, dans une progression tellement effrayante, que la Belgique payait le quadruple de ce qu'elle versait dans les caisses de Napoléon, pendant ses vingt-cinq années de guerre;

Ni de l'augmentation annuelle d'une dette déjà énorme;

Ni des *déficits* sans cesse renaissants, et que des emprunts successifs ne parvenaient point à combler;

Ni de la partialité révoltante et ruineuse dans la liquidation de dettes antérieures, partialité qui fut telle que la dette hollandaise fut liquidée dès l'année 1815, tandis que celle de la Belgique, infiniment moins considérable, ne l'est pas encore à l'heure où je vous écris;

Ni de l'emploi scandaleux du million de florins voté par les états généraux pour favoriser l'industrie nationale, et que le roi employait, sans jamais en rendre compte à la nation, comme un moyen d'influence, de corruption et de salaire aux écrivains étrangers;

Ni des mesures arbitraires au moyen desquelles on enlevait aux provinces le produit du droit de barrières, en leur imposant toutefois les frais de la réparation des routes;

C.

Ni de la charge d'une armée permanente, d'une milice quinquennale, qui enlevait à l'agriculture ses meilleurs soutiens ; d'une garde, dite *schutterij*, soumise au régime le plus vexatoire.

Il faudrait, pour compléter la liste des abus sous lesquels on gémissait, écrire plus d'un volume ; et nous n'avons point, mon ami, moi le loisir de le rédiger, vous celui de le lire.

Pendant plusieurs années, la sévérité des poursuites judiciaires avait imposé un silence forcé à la nation ; quelques voix courageuses faisaient seules, au sein de la représentation nationale, entendre des accents improbateurs. Mais, en 1829 et 1830, de nouvelles rigueurs, de nouvelles condamnations, une persévérance, ou plutôt une obstination stupide dans la conservation des abus lassèrent la patience du peuple.

Alors, prit naissance en Belgique cette union entre les catholiques et les libéraux, union contre laquelle on s'est élevé avec une fureur qui montre assez combien elle est dangereuse aux gouvernements despotiques ; union si mal comprise, qu'on l'a qualifiée à l'étranger de *monstrueuse*, mais dont les principes finiront par faire le tour du monde.

Des hommes, séparés par leurs croyances religieuses et philosophiques, et parmi lesquels le gouvernement avait fomenté et entretenu avec

soin des dissensions qu'il exploitait à son profit, s'aperçurent enfin, dans le naufrage général de toutes les libertés, qu'il n'y avait plus qu'une planche de salut : une trève à leurs luttes particulières, et un rapprochement sur des points essentiels. Ils comprirent enfin qu'ils avaient des intérêts communs; qu'avant d'être catholiques ou philosophes, ils étaient citoyens, et que, comme tels, ils avaient un égal besoin d'institutions protectrices; que tous avaient un égal intérêt à réclamer la liberté de la presse, la liberté civile et religieuse, le jury, l'indépendance judiciaire, le libre usage de leur langue maternelle, etc.

Cette union, qui, pour la première fois en Europe, réalisait, dans la pratique, une tolérance qui n'existait jusqu'alors qu'en théorie, est un progrès immense pour la civilisation, dont la Belgique a eu l'heureuse initiative. Ce n'est pas vous, mon ami, vous l'ardent défenseur de l'émancipation des catholiques en Angleterre, qui en blâmerez le principe; car enfin, il n'y avait pas plus d'inconséquence à un libéral belge de s'unir à un catholique pour la conquête des libertés, qu'il n'y en aurait eu à un protestant de voter en faveur du bill.

Aussi, cette heureuse fusion d'hommes, qui, pour affranchir leur pays, oubliaient leurs longues querelles, mesquines d'ailleurs et surannées, porta bientôt ses fruits. Ce ne furent pas les écrivains

et les mandataires de la nation seuls qui réclamèrent l'établissement des institutions promises ; la nation tout entière fit entendre un long concert de plaintes et de doléances, et ôta au roi le prétexte d'ignorance dont il aimait à s'armer. De toutes parts, des pétitions lui furent adressées, ainsi qu'à la représentation nationale ; de toutes parts, on demanda l'exécution pleine et entière de cette même constitution que le gouvernement avait imposée, et dont il avait soigneusement éludé toutes les dispositions libérales. L'expression du mécontentement fut générale.

Ce fut alors que le peuple belge devint le témoin d'un phénomène nouveau dans les fastes des gouvernements représentatifs. Ces nombreuses pétitions furent comme autant de listes de proscription pour les citoyens qui les avaient signées. Le roi lui-même traita de séditieux et d'*infâmes* les Belges qui avaient usé d'un droit constitutionnel. Ceux d'entre eux qui occupaient des emplois furent destitués ; d'autres qui, par leur rang et leur fortune, échappaient à la colère royale, et qu'il ne pouvait frapper dans leurs intérêts matériels, furent bannis de la cour. Et bientôt après, parut, au milieu de la représentation nationale, un message royal, où le roi Guillaume intimait ses ordres et ses volontés, disant qu'il ne tenait son autorité que de Dieu et de ses ancêtres ; que la constitution

était un acte de son bon plaisir, et non la réalisation d'un droit du peuple; qu'ils n'entendait point assujettir ses décisions à une vaine responsabilité ministérielle, ni rétablir le jury, importation étrangère incompatible avec les mœurs nationales, ni laisser à la presse la haute main sur les affaires; que lui seul gouvernait, et qu'il savait apprécier à leur juste valeur les *prétendus* griefs de la nation, dont une poignée de brouillons, qu'il saurait mettre à la raison, usurpait insolemment le nom.

Ce symbole politique, lequel joint au symbole moral et intellectuel qu'il avait précédemment établi par arrêté complétait la *trilogie* de son despotisme, fut envoyé à tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient quelque emploi du gouvernement, avec injonction et ordre formel d'y adhérer purement et simplement, ou bien de quitter leurs places.

On chercha à comprimer par un régime de terreur l'explosion de l'indignation publique : les destitutions, la privation de pensions justement méritées, trente-deux nouveaux procès contre la presse, furent les moyens que l'on employa ; tandis qu'un écrivain du gouvernement, un galérien, un forçat libéré que le roi [1] recevait dans son intimité, et qu'il

[1] Libry-Bagnano, deux fois condamné à Lyon, pour faux en écriture de commerce, et marqué sur la place publique. Ce

gorgeait d'or, disait qu'il fallait museler les Belges et les traiter comme des bêtes féroces. Des enquêtes inquisitoriales, des visites domiciliaires furent pratiquées partout. Tous les citoyens soupçonnés d'être les auteurs des pétitions étaient soumis à la surveillance d'une police ombrageuse et dénonciatrice, et menacés dans leurs moyens d'existence et dans leur liberté.

Ces rigueurs exercées contre les personnes s'étendirent bientôt aux corps constitués; elles n'étaient que les avant-coureurs d'un grand coup d'État, dont les journaux, interprètes fidèles de la pensée royale, avaient menacé la nation et les états généraux, s'ils persistaient dans leurs patriotiques réclamations.

Alors, les insultes furent prodiguées à la représentation nationale. Ses droits les plus sacrés, ses plus précieuses prérogatives lui furent contestées. Un candidat du ministère [1] s'étant présenté aux chambres, à la suite d'une élection vicieuse, et les états ne l'ayant pas admis dans leur sein, le roi leur fit signifier qu'il ne leur reconnaissait point le droit de vérifier les pouvoirs; que ce candidat, à la suite des difficultés qu'on lui suscitait, ayant envoyé, à lui roi, sa démission de député, le roi

homme, que le roi Guillaume consultait journellement, a reçu, dans l'espace d'un an, plus d'un demi-million de francs.

[1] Brugmans, avocat à Amsterdam.

avait bien voulu, par considération, non pour la chambre, mais pour le député, l'accepter; mais qu'il aurait pu, s'il l'eût voulu, forcer la chambre à l'admission de l'élu : et la chambre, dominée par une majorité hollandaise, subit ainsi le dernier degré de l'humiliation.

Ce ne fut pas tout. Un budget énorme, que les Belges avaient pris la ferme résolution de rejeter s'il n'était accompagné du redressement des griefs, fut imposé de nouveau, à la majorité d'une seule voix, à la nation, dont les représentants se laissèrent intimider par la déclaration formelle qu'avait faite le roi, qu'il saurait bien forcer la chambre à l'adopter.

Remarquez, l'identité de situation avec la France, mais la disparité du résultat. En France, le ministère parle de coups d'État; la chambre résiste; le coup d'État a lieu; en Belgique, même menace; la chambre fléchit, et le roi triomphe. Mais ce triomphe jette la consternation dans le peuple, et lui fait sentir plus que jamais qu'il n'a plus rien à espérer du gouvernement qu'on lui a imposé; que la représentation nationale belge est sans force, et sous l'empire de la majorité hollandaise; qu'aucune amélioration n'aura lieu, et que le vice radical se trouve dans la constitution même, et dans la disposition inique qui l'avait fait rejeter en 1815, disposition qui établissait une iné

galité monstrueuse dans la représentation, en statuant que deux millions de Hollandais enverraient autant de députés aux états généraux que quatre millions de Belges.

Une indignation profonde régnait dans tous les cœurs. Le sentiment de cette injustice révoltante s'augmentait de tout le poids de plusieurs années d'oppression et d'humiliation. Une inquiétude sombre, un désespoir général agitait la nation, lorsqu'elle jetait un regard sur l'état des peuples voisins. En France, le ministère Polignac; en Angleterre, le ministère Wellington; le génie de la sainte alliance, en Allemagne, le prince de Metternich, ourdissant une nouvelle trame, prêchant une nouvelle croisade contre les libertés des peuples ; tout enfin annonçait qu'un vaste système de despotisme, dont le roi Guillaume était lui-même un des instruments les plus passionnés, allait partout s'organisant, et que l'heure des peuples ou bien celle des rois allait sonner.

Telle était, la situation morale et politique de la Belgique, lorsque éclata, en France, la glorieuse révolution de Juillet. Cette brillante étincelle mit le feu aux poudres en Belgique. Mais, après les faits que je viens d'énumérer; après la conviction que vous y aurez puisée, que, pendant quinze années, les Belges ont souffert, comme hommes, comme citoyens, comme pères de fa-

mille, comme catholiques, tout ce que l'arbitraire peut porter d'atteintes aux sentiments moraux, politiques, religieux et intellectuels d'une nation, vous ne direz plus, vous ne répéterez plus que l'insurrection belge est une imitation, ou plutôt, comme on l'a écrit tant de fois, une mauvaise parodie de la révolution de Juillet. Sans doute, la Belgique jouissait d'une aisance, d'une espèce de bonheur matériel qui, comparé à l'état de beaucoup d'autres pays, paraissait le comble de la prospérité ; cela faisait illusion aux étrangers qui se bornaient à traverser le territoire : ils s'imaginaient aisément qu'un pays où les terres sont bien cultivées, où le peuple est actif et industrieux, n'a plus rien à désirer. Mais cette prospérité matérielle même était-elle l'œuvre du gouvernement? Eh non sans doute! Le pays florissait en dépit des odieuses mesures du gouvernement, grâce à l'état de paix générale dont jouissait toute l'Europe, aux progrès que la libre communication des peuples faisait faire à l'industrie, grâce aussi à la persévérance de ses habitants. Et cependant, cette aisance matérielle est le seul titre qu'invoquaient à l'envi le gouvernement et ses louangeurs à gages.

Disons-le donc de bonne foi, et sans crainte d'être démenti par les faits; jamais roi ne viola plus ouvertement la foi jurée, les lois établies; ne

méconnut avec plus d'impudeur les droits de ses sujets; n'afficha un plus profond mépris pour tout ce qu'il y a d'honnête et de sacré, et ne montra, lorsque les plus humbles remontrances lui furent adressées, un plus brutal entêtement. Jamais peuple n'eut de plus justes motifs de recourir au droit sacré de l'insurrection. La révolution était prévue, était prédite, et aurait infailliblement éclaté lors même que Paris fût resté tranquille et eût subi le joug des ordonnances de Polignac. Le roi en avait été averti par tous les hommes clairvoyants. Ce qui venait de se passer en France, où, en trois jours, la plus ancienne dynastie de l'Europe, chère encore à tant de personnes par ses souvenirs, avait été renversée; où, en trois jours, la dernière raison des rois, le canon, fut vaincue par la dernière raison des peuples, les barricades; cette catastrophe inattendue était bien faite pour arrêter dans sa marche oppressive une dynastie toute nouvelle, que la force des baïonnettes étrangères, et non l'affection et le choix libre et spontané de la nation, avait placée sur le trône. Mais la leçon du présent fut stérile, comme l'avait été naguère la leçon du passé. Le despotisme, tant de fois cruellement instruit, a cela de particulier qu'il reste sourd aux avis, aveugle aux exemples, et stupidement confiant dans une force brutale, qui l'a toujours trahi.

Et cependant, quand elle éclata, cette révolution, produit du mécontentement qui germait dans tous les cœurs et que les dernières rigueurs avaient puissamment augmenté, comment se conduisit cette nation si profondément blessée dans tous ses droits, dans ses plus chers intérêts? Brisa-t-elle, en un jour, ainsi qu'elle l'eût pu faire, cette autorité qui n'avait aucune racine dans le pays, et qui s'était aliéné toutes les âmes droites et honnêtes? Se livra-t-elle d'abord aux mouvements passionnés d'une juste vengeance? Non. Après que la première effervescence populaire fut calmée, tous les bons citoyens, les notables de toutes les villes, les membres des états généraux, des états provinciaux, des administrations urbaines furent unanimement d'accord sur la nécessité de tenter un dernier effort auprès d'un roi resté jusqu'alors sourd à toutes leurs prières. De toutes parts, des adresses respectueuses lui furent adressées ; des députations composées des hommes les plus honorables lui furent envoyées; tous demandaient une seule et même chose : le renvoi d'un ministre et le redressement des griefs, tant de fois reproduits, et toujours méconnus. Eh bien, les adresses furent dédaigneusement rejetées, les députations orgueilleusement renvoyées, après avoir été exposées en Hollande aux insultes d'une multitude excitée contre les Belges.

Le prince d'Orange, reçu au sein de Bruxelles soulevé, et respecté dans sa personne et ses droits, avait pu se convaincre, par ses propres yeux, de la légitimité des plaintes de la nation : il fut invité par elle à devenir auprès de son père l'interprète des vœux et des espérances du peuple belge : le roi de Hollande persista dans son entêtement, et ferma l'oreille à toutes les représentations.

Mais, voici ce qui met le comble à la perfidie. Il convoque, à la Haye, la seconde chambre des états généraux. Les députés belges, soit par courage, — et il y en avait à aller affronter les insultes d'une populace sans frein, — soit par cette timidité ou cet effroi pour les mouvements révolutionnaires assez naturels aux hommes délibérants, les députés belges s'y rendirent. Démarche fatale, qui pensa tout compromettre, et plaça la Belgique dans la plus fausse des positions, mais qui prouve assez combien était grand le désir d'en finir par les voies légales ! Qu'ils connaissaient peu, malgré mille exemples qu'ils avaient devant les yeux, l'homme astucieux et hypocrite auquel ils avaient affaire ! Tandis que les provinces méridionales perdaient ainsi, et par la faute de leurs représentants, un long mois en inutiles négociations ; tandis que le roi amusait le peuple par cette convocation dérisoire des états généraux à la Haye,

et faisait mine de vouloir traiter sérieusement d'une séparation administrative des deux grandes divisions du royaume, il ordonnait à ses troupes de marcher sur Bruxelles; et son second fils, Frédéric, vint incendier les belles maisons de cette ville et mitrailler ses habitants.

Voilà, avec quelle bonne foi, quelle loyauté, quelle humanité, quelle bonté royale et paternelle les Belges furent traités en septembre 1830. Alors la nation entière, trahie et attaquée au moment où ses mandataires discutaient et négociaient sur ses intérêts, ne mit plus de bornes à son indignation, et puisa dans une sainte colère les forces nécessaires pour repousser une armée de plus de quinze mille hommes.

Déjoué, par l'énergie populaire, dans cette ruse et cette tactique infernale, que l'histoire flétrira en paroles brûlantes, le roi tenta un second essai, dont le prince d'Orange fut, ou l'instrument aveugle, ou le complice. Il l'envoya à Anvers; et là, le prince, qui s'annonçait comme revêtu de pleins pouvoirs, proclama lui-même le principe de la séparation du Nord et du Midi, disant qu'il se mettait à la tête du mouvement populaire en Belgique; qu'il engageait les citoyens, dans la province occupée par ses troupes, à procéder aux élections pour le congrès national, d'après le mode établi par le gouvernement provisoire. Et,

pour inspirer plus de confiance encore, il établit une commission consultative, une espèce de ministère *in partibus*, qui eut quatre jours au plus d'existence, et pendant la durée duquel le prince d'Orange proposa au gouvernement provisoire un échange en masse des prisonniers.

Or, lorsque, en réponse à la proclamation émanée du prince, le nouveau gouvernement belge eut déclaré que cette autorité populaire était désormais la seule en Belgique, et qu'il eut demandé quelle était l'étendue des pouvoirs du prince pour traiter de l'échange, et jusqu'à quel point il était vrai de dire que les troupes qui se trouvaient à Anvers étaient sous les ordres du fils du roi, on trouva qu'il n'avait aucune autorité, aucun pouvoir ; que cette parodie de gouvernement était ou un mauvais piége tendu à la bonne foi des Belges, ou un coup de tête, fruit de l'irréflexion et d'une profonde incapacité politique.

Aussi, quand arriva le moment du danger ; quand une des villes de commerce les plus florissantes de l'Europe aurait dû trouver chez ce prince appui et protection ; quand l'honneur, l'humanité, son intérêt personnel lui faisaient une obligation de mettre Anvers à l'abri des fureurs des barbares incendiaires de Bruxelles, il quitta furtivement la ville et laissa la soldatesque au commandement de Frédéric et du général Chassé qui, pendant

douze heures, fit pleuvoir sur Anvers, sur ses magasins, ses entrepôts, ses superbes monuments gothiques, une pluie de bombes, d'obus et de fusées à la congrève. Tout ce qui avait été sacré, même pour les Espagnols au XVe siècle, ne le fut plus pour les Hollandais du XIXe, et fut impitoyablement livré aux flammes.

Vous étonnerez-vous encore, après cela, qu'une famille royale, infidèle à ses serments, qui a violé le pacte fondamental, corrompu la justice, empoisonné les sources de l'éducation religieuse et politique, accablé la nation d'impôts et de publicains rapaces ; qui a porté atteinte à ce qu'un peuple a de plus cher, son culte, ses lois, ses mœurs, sa langue, son passé, son avenir ; qui a brûlé des maisons, incendié des villes, fait couler le sang des citoyens, toléré et encouragé des atrocités qui feraient horreur même à des sauvages, ait été exclue à perpétuité de tout pouvoir en Belgique? De quel front, je vous le demande, un membre de cette famille eût-il pu contempler les murs de Bruxelles et regarder en face un blessé de Septembre, ou les parents des nobles victimes qui ont succombé en combattant ?

Et cependant, que de sagesse, que de modération, que d'humanité dans le peuple, après la victoire! Des centaines de familles hollandaises, surprises par la rapidité des évènements, ou bien

frappées du même aveuglement que le chef de l'État, qui croyait dompter une nation par la force des armes, étaient restées dans l'enceinte des villes de la Belgique. Eh bien, pas un seul de ces Hollandais n'a été inquiété dans sa personne ni dans ses propriétés. Ils circulaient librement dans les rues sans être insultés, sans être molestés par qui que ce fût.

Cependant, parcourez presque tous les journaux : qu'y lisez-vous ? Des déclamations furibondes contre ce qu'ils appellent les horreurs commises en Belgique ; une indignation factice et d'emprunt, dont l'expression froide et lourde prouve assez qu'elle puise sa source dans des intérêts et non dans la réalité des faits. A les en croire, la Belgique s'est souillée de tous les crimes ; la terre y est arrosée du sang innocent des victimes de la rage populaire ; la terreur, la terreur avec toutes ses violences, y est organisée : les lois se taisent ; la force seule gouverne. Qu'y a-t-il de vrai dans ce lugubre tableau, dont chacun à l'envi rembrunit encore les couleurs ? Mon ami, l'histoire fera justice de toutes ces odieuses calomnies, lorsqu'elle constatera, sur ses tables impartiales, que le nombre de ces victimes *amoncelées* dans les rues de la Belgique se réduit à UNE SEULE personne tuée, et à UNE autre blessée. Et le crime unique fut commis dans ce premier mo-

ment d'effervescence, sur un officier qui, par un acte de froide barbarie ou par une inconcevable inadvertance, avait commandé le feu sur une population désarmée, à laquelle il avait juré que sa troupe était sans cartouches, quand on s'avançait avec toute confiance. Cinq hommes et plusieurs enfants tombèrent sur la place. Voilà ce qui occasionna la mort du commandant, nommé *Gaillard*.

A Dieu ne plaise que je cherche, en rapportant ces faits, à justifier un assassinat ! Elle est affreuse, cette vengeance populaire, et elle doit inspirer une juste horreur. Mais, heureusement pour l'humanité, heureusement pour l'honneur du nom belge, ce crime est resté isolé.

Parlerai-je des pillages dont on a fait tant de bruit? L'exagération n'est pas moins grande pour ces faits que pour les autres. Ces excès sont déplorables, sans doute ; mais je ne sache pas qu'aucune révolution en soit pure, et je doute qu'il y ait un second exemple dans l'histoire d'une insurrection où le nombre de ces excès soit aussi peu considérable. Non, les Belges ne perdront pas la juste réputation, qu'ils ont si bien méritée, du peuple le plus sage et le plus raisonnable de l'Europe. Je tiens pour certain que pas une nation ne sortirait avec autant de bonheur et de pureté d'une révolution de dix mois ; je dis pas une nation, pas même celle où s'organisent des chouans,

où le peuple dévaste des églises, démolit des palais épiscopaux ou jette les prêtres à la rivière; pas même celle où l'on brise en une seule nuit pour plus de vingt mille livres sterling de carreaux de vitres et où, pendant six mois, les incendies ont désolé tous les cultivateurs et promené la ruine et la destruction dans les plus belles provinces. Certes, pas la millième partie de ces excès n'a eu lieu en Belgique. Que d'injures, que d'épithètes méprisantes, que d'expressions d'horreur ont été pourtant prodiguées dans toutes les langues à ce pauvre peuple qui a tout sacrifié à son indépendance! Mais il était alors de l'intérêt d'une famille, de l'intérêt des puissances, d'inspirer l'effroi pour un peuple en révolution; et les injures n'ont pas été épargnées aux Belges, pas plus que quelque temps auparavant on ne leur avait épargné l'expression d'une hypocrite sympathie, d'un zèle plus qu'équivoque pour leur indépendance.

Je voudrais, mon ami, que l'étendue de cette lettre, qui s'allonge malgré moi sous ma plume, me permît de vous faire voir le revers de la médaille présentée comme le type exact et fidèle de notre révolution. Je vous montrerais un gouvernement provisoire, s'établissant, le 25 septembre, au milieu du bruit des bombes et de la mitraille, sans finances, sans archives, sans employés, ayant, pour gouverner un pays en insurrection, en pleine

guerre, des plumes, de l'encre, et quelques feuilles de papier, mais un courage que le dévouement à la patrie peut seul donner. Eh bien, cinq jours après son établissement, son autorité est reconnue dans la plupart des villes de la Belgique; le 1er. octobre, il forme une nouvelle magistrature, et la justice reprend son cours naturel et régulier; il rend la liberté à la presse, accorde le droit d'association, abolit les loteries, annule les arrêtés attentatoires à la liberté individuelle, imprime une direction uniforme à l'intérieur, organise une armée, se crée des ressources financières en rétablissant la perception régulière de tous les impôts ; et, plein de confiance dans la sagesse du peuple, il décrète la convocation d'un congrès national, établit le mode d'élection le plus populaire dont la Belgique ait jamais joui; et partout, les élections se font, avec une régularité, un ordre, un ensemble qui frappèrent d'admiration les ennemis mêmes des libertés nationales. Pendant six mois, cette sagesse populaire ne s'est point démentie; jamais il n'y eut moins de vols, moins d'infractions aux lois, que dans ces temps où la licence aurait pu être sans bornes; le peuple était armé, et l'on n'entendait parler d'aucun crime ; le peuple se gardait lui-même, sans surveillance de l'autorité, sans police, sans gendarmes : et, après avoir nommé ses représentants au congrès, il procédait, dans toutes

les villes, bourgs et villages, au renouvellement, par élection, de ses bourgmestres et des échevins. Il était admirable, ce spectacle d'une nation brûlant encore du feu de la victoire, neuve dans la pratique des libertés modernes, et les mettant en œuvre toutes à la fois dans leurs parties les plus délicates et qui semblaient les plus dangereuses, avec toute la maturité, toute la réflexion d'un peuple vieilli à l'ombre des institutions libérales.

Jamais il n'y eut plus de sécurité dans les villes et sur les grandes routes couvertes d'hommes armés. Jamais gouvernement révolutionnaire n'eut, pour les personnes et pour les propriétés, un plus profond respect. Pendant six mois que dura son autorité, pas une seule arrestation arbitraire, pas une seule poursuite devant les tribunaux, pas un seul acte de violence contre qui que ce fût. L'échafaud n'a été dressé pour personne; le sang humain n'a point coulé sur les places publiques : la révolution belge en est restée pure. C'est dans ces moments que les peuples sont beaux! Leurs déterminations sont vives et spontanées; leurs actions pures et désintéressées; le salut de la patrie anime seul tous les cœurs; rien de personnel, rien d'égoïste, rien de calculé dans leurs mouvements : ils ont l'allure naïve, franche et dévouée du jeune homme qui entre dans la vie, le cœur plein de bons sentiments, la tête remplie de

grandes et nobles pensées, et chez qui le souffle glacial de l'intérêt n'a point arrêté cette séve généreuse, productrice des bonnes actions et de tout noble dévouement.

Bientôt, au fracas des armes succédèrent les calmes discussions du congrès national, qui jeta les bases de la nouvelle constitution de la Belgique. Et remarquez ici combien il y a de conséquence et de suite dans l'esprit de la nation : le premier soin du congrès fut d'établir ces garanties, dont la privation avait fait l'objet des soixante mille pétitions adressées au gouvernement déchu, et d'établir cette liberté morale, politique, intellectuelle et religieuse, objet de tous les vœux, besoin de tous les esprits. Ces discussions solennelles, où chaque membre apporta le tribut de ses lumières, prouva aux hommes les plus prévenus que si les Belges avaient été, sous l'ancien gouvernement, éloignés des affaires publiques, ce ne fut point par défaut de capacité, car les plus beaux talents se révélèrent au congrès, et prouvèrent d'une manière éclatante que les Belges n'étaient pas frappés de cette nullité politique dont on les accusait, mais qu'ils n'étaient, au contraire, inférieurs en rien aux peuples qui les ont devancés dans la carrière de la liberté.

Un second préjugé, non moins accrédité (car il y a des erreurs tellement établies, qu'elles sont en

quelque sorte des lieux communs), et qui tomba devant le grand jour de la publicité, c'est l'intolérance du clergé belge. Le croirez-vous, mon ami, après les nombreuses déclamations que vous avez lues à ce sujet ? La liberté des cultes, les principes les plus généreux de la tolérance universelle furent posés, reconnus, adoptés, non-seulement par les membres catholiques, mais par les prêtres qui font partie de l'assemblée, par ces prêtres que l'on accuse d'ignorance et de bigoterie. Lisez cette constitution, à la rédaction et à l'adoption de laquelle le clergé catholique a puissamment contribué, et dites-moi s'il y a un seul pays protestant où une charte aussi impartiale, aussi sage, aussi tolérante ait été sanctionnée? Ainsi se réalisèrent, pour la deuxième fois, les principes de l'union des catholiques et des libéraux : il y eut accord parfait entre eux sur tous les points essentiels ; et l'esprit étroit et exclusif qu'on attribue à l'Église de Rome fut démenti par la sagesse des prêtres, dans un pays livré, disait-on, à leur fanatisme et à l'empire abrutissant des idées et des usages surannés. C'est là un grand progrès dans la marche de la civilisation, et dont la Belgique doit s'estimer heureuse d'avoir, la première, donné l'exemple.

Enfin, le peuple belge est entré dans une troisième carrière, où sa loyauté et sa bonne foi ont

brillé d'un éclat non moins vif, et où il a montré autant de droiture, qu'il avait déployé de courage sur le champ de bataille et de prudence dans ses travaux constitutionnels.

Les plénipotentiaires des cinq puissances réunies à Londres en conférence proposèrent à la Belgique une suspension d'armes, à l'effet d'arrêter une inutile effusion de sang et de faciliter un arrangement définitif avec la Hollande, sur les bases d'une séparation entre les deux pays. On fixait, pour l'exécution de cette suspension, le *statu quo* de 1814. La Belgique, quoique victorieuse, et maîtresse de porter ses armes au sein même de la Hollande frappée de terreur, accepta sans difficulté. De là, l'origine des négociations qui durent encore aujourd'hui, sur les limites des deux États. La Belgique, forte de la base même de 1814, posée par les puissance, et ne voulant consentir à aucun démembrement, résista avec persévérance aux conditions stipulées dans les protocoles. Comment, en effet, aurait-elle pu consentir à se séparer de la province de Luxembourg, laquelle, depuis des siècles, a fait partie de la Belgique, et à replacer sous l'autorité du roi Guillaume un grand nombre de Belges qui, comme le reste de la nation, avaient secoué son joug oppresseur et combattu pour l'indépendance commune ? Comment consentir à abandonner le Limbourg et les

droits qu'elle avait sur une partie de Maestricht, en 1790 et avant, alors même que les Hollandais y tenaient garnison ?

On a pu, je le conçois, craindre un instant que ce qu'elle réclamait ne devînt un jour la proie de la France, dont l'ambition aurait pu convoiter ces belles provinces ; mais aujourd'hui qu'elle a donné, par l'élection du prince de Saxe-Cobourg, des gages de son désir de conserver sa nationalité, sans doute on lui fera des conditions moins dures, et la Belgique, digne d'une indépendance qu'elle a achetée au prix de son sang, pourra s'asseoir au rang des nations, et continuer à payer, en son propre nom, son tribut dans la civilisation européenne. Certes, il n'y a ni entêtement stupide, ainsi qu'on l'a dit, ni usurpation ou désir de conquérir le bien d'autrui, à réclamer ce que l'histoire établit en votre faveur, ce que l'identité de mœurs, d'usages, de langue, de fortune politique lie encore plus étroitement à votre sort.

Je vous ai fidèlement rapporté les faits. Vous le savez, vous pouvez avoir foi en mes paroles ; je pourrais me présenter à la face du ciel et de la terre, ma lettre à la main, sans craindre de recevoir un démenti sur aucun des faits qu'elle renferme. Vous, que j'ai vu revenir plus d'une fois sur le jugement que vous aviez porté relativement à un seul individu, vous n'aurez pas

de peine, j'en suis sûr, à en appeler à votre propre tribunal des décisions d'une presse intéressée, et à juger d'après des données plus exactes une révolution et un peuple qui ne perdront jamais à être vus de près.

Il y a pour le cœur une satisfaction de l'ordre le plus élevé à répudier d'injustes préventions, à rendre justice aux hommes et aux nations : vous êtes fait, mon ami, pour la goûter tout entière ; et j'ai lieu d'espérer que vous me remercierez de vous en avoir fourni les moyens par cette lettre, écrite avec une précipitation qui me donne des droits à votre indulgence, mais avec une parfaite véracité, une conviction profonde, qui m'en donnent de non moins grands à votre confiance.

E.

ESSAI

SUR LE

LIVRE DE M. JACOTOT,

INTITULÉ

ENSEIGNEMENT UNIVERSEL, ETC.

. . . . . Ex fumo dare lucem.
HORAT.

1823

INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR.

Peu de personnes se rappellent encore, en Belgique, l'effet que produisit, en 1822, le livre de M. Jacotot sur l'*Enseignement universel.* A cette époque, il n'était bruit que de ce professeur et de sa nouvelle méthode.

Il n'y a, au fond, que deux méthodes, l'*Analyse* et la *Synthèse;* mais celles-ci peuvent se diviser comme suit, d'après les ouvrages sur cette matière : 1° la *Méthode individuelle,* par laquelle le maître instruit ses élèves l'un après l'autre ; 2° la *Méthode simultanée,* par laquelle il les instruit tous à la fois ; 3° la *Méthode mutuelle,* supérieure aux précédentes, par laquelle le maître instruit directement quelques élèves choisis, nommés *moni-*

teurs, qui à leur tour instruisent simultanément les autres élèves, classés par petits groupes, suivant les degrés d'avancement; 4° la *Méthode socratique*, qui consiste essentiellement en questions et en réponses; 5° la *Méthode Pestalozzi*, système dont l'auteur explique ainsi l'idée fondamentale : " La nature présente les objets sans ordre, au hasard; l'éducation doit tendre à régulariser l'influence de la nature, et à continuer les premières intuitions, dans un enseignement gradué et complet. "

Vient enfin la *Méthode Jacotot*, qui admet le maître seulement comme guide. L'élève analyse et résume de lui-même ce qu'il étudie; il se pénètre d'un sujet quelconque, puis il rapporte à ce sujet ou à ce livre toutes ses études subséquentes.

On avait répandu le bruit et même publié que M. Van de Weyer était le partisan de cette doctrine, peut-être parce qu'il avait publié à Louvain un " sommaire des leçons publiques de M. Jacotot sur les principes de l'enseignement universel, recueilli et publié par S. V. D. W. ", petit volume

de 100 pages, qui ne contenait rien d'agressif, et que lui attira néanmoins une violente attaque dans le journal l'*Oracle* du 4 octobre 1822.

L'auteur du *Sommaire* reproduisit cette lettre aigre-douce, et y répondit d'une façon vive et plaisante. M. Jacotot ayant, peu après, publié un livre sur l'enseignement universel, M. Van de Weyer crut devoir exposer franchement son opinion, dans l'*Essai* suivant, auquel le savant *Van Meenen*, qui partageait les mêmes idées, prêta son concours.

L'année suivante, parut à Gand, dans une brochure de 11 pages in-8°, *les Jacotins et leurs antagonistes*, satire de près de quatre cents vers, qui montre une verve remarquable.

Nous avons cru pouvoir réimprimer ici au moins la partie générale de l'*Essai* en question, c'est-à-dire le commencement et la fin. Les détails dans lesquels entre l'auteur n'intéresseraient plus guère aujourd'hui. Nous publions également, à la suite, la satire complète.

ESSAI SUR LE LIVRE DE M. JACOTOT.

DIALOGUE ENTRE M. LUI ET MOI.

LUI. Convenez que c'est une chose affreuse, abominable que de négliger, de calomnier, de persécuter un si digne homme!

MOI. Autant qu'il vous plaira : mais je ne crois votre maitre ni persécuté, ni calomnié, ni même négligé. Je sens tout ce qu'il y a de pénible à l'être, et à se trouver réduit à l'impuissance de faire le bien, quand on en a le désir et qu'on s'en croit capable : mais que telle soit la situation de M. Jacotot, j'ai peine à me le persuader.

LUI. Vous n'avez donc pas lu son livre?

MOI. J'ai subi avec résignation cette fatigue.

LUI. Cette fatigue!...

MOI. Ce mot vous choque?... mais je n'en trouve point de plus propre à rendre fidèlement ma pensée. Je me fatigue à vouloir suivre un auteur qui s'écarte sans cesse de son sujet, et par les choses, et par le ton.

LUI. Mais l'auteur n'a-t-il pas dit lui-même (p. 19) " qu'il faisait du fatras, qu'une vieille habitude l'entraînait malgré lui, et qu'il faisait des phrases sans y songer ? "

MOI. Il a fort bien dit, et en a d'autant plus mal fait. On peut être entraîné dans la conversation, c'est le propre des discoureurs de salon ; on peut l'être en écrivant, c'est le propre de ceux qui savent écrire et non point penser : mais est-on entraîné à *faire imprimer* du fatras, et du fatras de ce ton ?

LUI. Montaigne y met-il plus d'ordre ?...

MOI. Montaigne !!... mais soit, et sans préjudice à l'énorme distance des choses... lisez l'avis au lecteur de Montaigne, et comparez-le à la dédicace et à l'avant-propos de notre auteur. " Maîtres et élèves de l'enseignement universel, je me propose de vous exposer la marche qu'il faut suivre pour acquérir des connaissances à peu de frais et avec économie de temps (p. VII). Je ferai tous mes efforts pour être clair (p. IX). " Et c'était bien le cas, sans doute. Mais voilà que, pas plus loin que p. 19, on nous dit : " La méthode eût été mieux comprise débarrassée de tout ce fatras ; mais une vieille habitude m'entraîne, malgré moi ; et je fais des phrases sans y songer. " Il n'y avait rien de plus simple, au reste, avec du discernement, que de débarrasser la méthode du fatras, et

de donner celui-ci séparément : il le fallait même, si l'ouvrage devait être, comme on dit qu'il l'a été, distribué aux élèves des écoles d'enseignement universel. Car enfin, je ne suppose pas qu'il soit dans les principes de l'enseignement universel de familiariser les enfants à voir traiter par leurs maîtres les plus graves sujets de ce ton dogmatico-cynico-sceptique dont notre auteur paraît s'être fait son style et sa manière.

Je ne demande pas s'il y a une mère qui prescrivît la lecture du livre de M. Jacotot à sa fille, mais s'il y a un père qui la permît à son fils, avant que de bonnes et solides études et l'usage de la vie eussent formé sa tête et son cœur, et en quelque sorte décidé, pour le reste de sa vie, de son esprit et de sa conduite ? Montaigne, qui n'écrit que pour l'âge mûr (car je n'ose parler d'auteurs plus graves), semble lui-même dépouiller l'air cavalier, la cape et l'épée, lorsqu'il traite de l'institution des enfants : tant le sujet même inspire je ne sais quel respect religieux ! et voici qu'un chef, un fondateur d'institution adresse à ses disciples et à ses élèves, comme son évangile et le leur, une production qu'on aurait droit de nommer une débauche de rhéteur, si le fiel et l'amertume ne coulaient pas en aussi grande abondance de la plume de l'écrivain, que les bouffonneries.

Ç'a donc été une véritable fatigue pour moi que

la lecture du livre de M. Jacotot. Un homme m'annonce avoir découvert une route nouvelle, plus courte et meilleure qu'aucune autre vers un lieu où je dois faire plusieurs voyages ; il s'offre de m'apprendre cette route et de m'y servir de guide : je me livre à sa conduite ; engagé avec lui, je m'aperçois qu'il me dévoie à chaque pas, qu'il me fait errer par mille détours, qu'il prend à tâche de m'assourdir par d'assez mauvais propos, pour m'empêcher même de fixer quelques points de direction et de reconnaissance.

Vous voyez que j'ai lu le livre de M. Jacotot : mais j'y ai remarqué tout autre chose que ce que vous me dites que j'aurais dû y trouver.

Je ne prendrai point à tâche d'expliquer d'une manière plus satisfaisante que ne le fait M. Jacotot lui-même (p. 154, 169 et 225) comment négligé, calomnié, persécuté, il rit toujours et de tout ; ni comment, du milieu de ce rire inextinguible, coulent à flots l'humeur et la bile. Je n'adopterai pas non plus l'idée de ceux qui considèrent les dédains affectés de M. Jacotot pour des critiques, qu'on le retrouve sans cesse réfutant de son mieux et méprisant de son plus haut, la superbe de son ton, son arrogance dogmatique à côté de son cynisme et de ses bouffonneries sceptiques, ses attaques sous gaze transparente contre tels corps ou telles personnes, son dévergondage enfin, comme une *mé-*

thode pour rebuter à l'avance ceux qui, se respectant eux-mêmes et respectés de leurs concitoyens, pourraient être tentés de se livrer à l'examen de son livre et de sa méthode : mais, si M. Jacotot se croit *négligé* parce qu'il n'est point professeur ; *calomnié* parce qu'on n'est pas universellement aussi persuadé qu'il paraît l'être lui-même de la supériorité de ses lumières et de l'excellence de sa méthode; *persécuté* parce qu'on ne livre ni soi-même ni ses enfants aux expériences qu'il dit faire lui-même, et qu'il entend que l'on fasse, à peine d'être réputé animal purement et simplement; il est à plaindre, je n'en disconviens pas : mais son livre et sa méthode n'en ont pas plus de droits à l'indulgence.

LUI. Quoi ! vous oseriez entreprendre ?... Y songez-vous ?

MOI. Oui, j'y songe ; et même j'y travaille.

LUI. Vous ! le défenseur de la *vieille méthode de sept ans !*

MOI. Et pourquoi ne pourrais-je examiner et discuter le système de M. Jacotot, sans me constituer le défenseur de l'antagoniste idéal qu'il s'est donné ? Quelle est donc cette *vieille méthode de sept ans* contre laquelle M. Jacotot est si fort en colère? Toute méthode qui ne consiste point à *savoir un livre et à y rapporter tous les autres* de a manière dont l'entend M. Jacotot, est-elle *la*

vieille? Je la crois préférable à celle de M. Jacotot. Est-ce *la durée de sept ans* qui constitue la vieille méthode ? Je dis que le temps fait ici le moins à l'affaire; et que, de quatre ou cinq ans à vingt et plus d'années, il y a de la marge. Est-ce dans les deux conditions réunies que M. Jacotot fait consister la *vieille méthode?* Je dis qu'il y a mille manières, outre celles que je puis concevoir, de faire mieux que M. Jacotot, même en y employant sept ans et plus, et d'autres moyens que d'apprendre par cœur un livre et d'y rapporter tous les autres.

Où veut-on donc que nous prenions cette *vieille méthode?*

Quand M. Jacotot nous parle de colléges où l'on questionne d'abord les élèves sur les *verbes déponents* (p. 21), les *supins*, *Barbara* (p. 149), que prouve-t-il, si ce n'est son impuissance à trouver de solides raisons, autant pour attaquer les autres méthodes réelles quelconques, que pour persuader et soutenir la sienne ?

La plaisante chose d'entendre M. Jacotot, avec son rare discernement, appeler les autres méthodes, la méthode *un tel a dit*, et ranger, parmi ceux qui suivent la méthode *un tel a dit*, les lecteurs de Quintilien, l'un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, et de La Harpe, que la passion égare quelquefois, mais que le bon goût

ramène presque toujours au vrai, et qui, au reste, motive et discute ses opinions (p. 80) !

Et d'où savez-vous donc que les essais de M. Jacotot sont une méthode, si ce n'est parce qu'il vous l'a dit ? D'où savez-vous que cette méthode est la vraie méthode, la méthode universelle, si ce n'est de M. Jacotot, qui l'a dit ? Et la méthode : sachez un livre et rapportez-y tous les autres, à quoi mène-t-elle, si ce n'est à la science *un tel a dit ?*

Eh ! messieurs, on n'a pas de théorie, quoiqu'on sue sang et eau, qu'on se perde en divagations perpétuelles, et qu'on épuise son portefeuille pour se donner l'air d'en avoir une ; on se contente " d'un " résultat tellement extraordinaire qu'il est encore " incompréhensible pour beaucoup de savants dis- " tingués, " et que l'ouvrage de M. Jacotot ne rend ni plus constant ni plus compréhensible ; on vous demande de la foi (p. 142), quoique vous paraissiez n'en pas manquer, et " avoir besoin au surplus " que l'expérience réussisse, " comme on dit encore (p. 20) : et vous parlez de la méthode *un tel a dit !*

M. Jacotot paraît, tant sur la méthode qu'il avait à cœur de faire valoir, que sur celle qu'il prétend déprécier, s'être bien donné des aises : s'il brille par la méthode, ce n'est pas par celle de comparer les méthodes ; et c'est cependant de comparer qu'il s'agit.

Il y avait une méthode, ou du moins un petit nombre de méthodes assez généralement usitées avant Ramus et Bacon. Depuis eux jusqu'à M. Ordinaire, et, si vous voulez encore, jusqu'à M. Jacotot, on cherche des méthodes ; et chaque professeur se fait pour ainsi dire la sienne ; les précepteurs particuliers avec plus de liberté, les professeurs publics avec moins, assujettis qu'ils sont, et qu'ils doivent l'être, à des règles sur le temps, sur l'objet, sur les livres et les exercices. Pour trouver une méthode, il faut sortir de ce vague, et la chercher dans tel établissement ou dans tel auteur de méthode. Quant à l'établissement ou à l'auteur à choisir, il faut se déterminer pour celui qui est réputé ou qu'on juge soi-même le meilleur méthodiste. Par ce moyen, on a deux termes de comparaison fixes, et qui se réfléchissent mutuellement la lumière. Qu'on prenne Quintilien, qu'on prenne Rollin, Fleury, Condillac, ou tout autre, un seul ou tous, séparément ou conjointement, en les modifiant ou sans le modifier ; je le permets ; mais que je sache où est et quelle est la méthode à laquelle vous voulez que je préfère la vôtre : et nous verrons. Un livre ainsi fait eût éclairé les pères de famille, et servi de guide aux maîtres : je ne sais à qui peut servir le livre de M. Jacotot. En fait de méthode, comme en politique et en religion, on réforme partiellement,

graduellement; et par là on se reconnaît toujours, parce qu'on sait, par des résultats, constater la valeur de ce qu'on maintient; qu'on peut apprécier celle des innovations qu'on introduit, et qu'on peut ainsi n'abandonner point l'expérience du bien et l'espérance du mieux, pour réaliser d'aventureuses théories.

LUI. Vous voudriez des comparaisons de méthodes ? Mais M. Jacotot ne veut pas discuter : il en appelle à l'expérience et aux résultats.

MOI. En effet, M. Jacotot nous recommande de faire l'essai de sa méthode sur nous-mêmes, ou sur nos enfants, du ton dont on proposerait de traiter un bloc de minerai d'une manière plutôt que d'une autre.

Quant aux *résultats*, ce m'est assez, me disait un jour un homme qui s'est beaucoup exercé sur la théorie et dans la pratique de l'enseignement, sans en faire grand bruit; ce m'est assez de savoir que M. Jacotot dit ou croit en avoir obtenu, en aussi peu de temps, de propres à justifier l'introduction d'une méthode universelle et la proscription de toute autre, pour que je n'attende pas même une idée saine de lui en fait d'éducation et d'enseignement.

Quant à nous, admettons, si l'on veut, les faits qu'on raconte, tenons-les pour des résultats : est-ce donc qu'il y a une méthode qui ne puisse se vanter

des siens ? Sans sortir de nos temps ni nous éloigner de chez nous, sans compter les auteurs des livres qu'on admet du moins dans l'enseignement universel, sans compter M. Jacotot lui-même, ses savants et habiles admirateurs ne sont-ils pas des résultats de la *vieille méthode ?*

Ils ont refait leurs études selon la nouvelle méthode, — fort bien ; et il y paraît. Mais convenez du moins que la *vieille méthode* les avait rendus très-aptes à l'étude : or, c'est à peu près tout ce que la meilleure des méthodes peut faire.

LUI. Mais vous irez donc jusqu'à nier que... !

MOI. N'achevez point... ne nommez personne : trève de faits dont les sujets sont tels ou tels. J'aime mieux croire à la prodigieuse capacité passée, présente et future de tel et tel, et la mettre sur le compte de la méthode, que me livrer à une investigation que déjà, sans le compter lui-même, et tous les siens, et ses maîtres, et leurs alentours si actifs dans leur désœuvrement, et des corps, et des établissements, et je ne sais qui encore auraient droit de trouver d'autant plus désobligeante, qu'en réalité elle ne pourrait éclaircir en rien ce qui est en question. Quand on a réussi à hypothéquer certaines réputations, certains intérêts, certaines prétentions sur certains faits, on peut hardiment déclarer ces faits *inexceptionnables ;* ils sont *inabordables :* il faudrait d'ailleurs rechercher les *non-*

faits, sur lesquels on se tait, les *faits contraires*, sur lesquels on garde un silence plus profond encore. Je ne m'engagerai point dans ce détroît trop artistement parsemé d'écueils.

Je laisse donc ces faits tels qu'on veut qu'ils soient, et tels qu'on voudra les arranger ; et, en attendant les résultats, j'examinerai la méthode : et, sans *contester la possibilité d'une expérience* (p. 293), que certainement on est bien maître de tenter, soit en grand soit en petit, soit sur soi-même, sur ses enfants, ou sur d'autres, je discuterai si cela est expédient et si le succès de l'expérience est d'une probabilité qui en compense les inconvénients, les peines et les dangers.

LUI. Eh bien, vous évitez un écueil, pour vous engager dans un labyrinthe sans issue. Car enfin, *la méthode*, vous ne la comprenez pas. M. Jacotot l'a dit. De théorie, M. Jacotot n'en a point, il n'en fait point, il n'en veut point : il l'a dit également ; ses opinions ne sont pas sa méthode, et peu importe à sa méthode et à lui-même que celles-ci soient vraies ou fausses.

MOI. C'est ce qui m'enhardit. M. Jacotot et sa méthode restent donc étrangers à mon examen. Ils sont désintéressés, d'autres diraient, *hors de prise* dans l'affaire. Croyez-vous donc que j'aie l'ambition de vaincre ou de convaincre M. Jacotot ? Vous figurez-vous que j'en veuille à sa mé-

thode plus qu'à aucune autre ? Pourquoi ne pourrais-je pas parler de méthode et d'opinions à propos de son livre, comme lui a fait un livre et émis des opinions à propos de méthode ?

LUI. M. Jacotot l'avait bien dit : " Je préviens " les critiques qu'ils tomberont dans la même faute " que moi, s'ils écrivent (p. 19). "

Enfin, que vous proposez-vous ? quel est votre but ?

MOI. De montrer à ceux qui pourraient sembler l'ignorer ou l'oublier, qu'en fait de méthode, il est encore permis, même depuis la découverte de M. Jacotot, de douter, sans être ni un animal sans raison, ni un calomniateur, ni un furieux ; de justifier à leurs propres yeux et aux yeux des autres ceux qui croient pouvoir compter pour leurs enfants sur les *faits* des procédés usités, autant que sur les *bienfaits* de l'enseignement universel ; d'engager ceux qui ont à se décider en fait de méthode, à réfléchir, et de leur prouver que c'est un sujet de réflexion que le livre de M. Jacotot n'a pas achevé d'épuiser.

LUI. Faux-fuyant ! vous n'en êtes et n'en passerez pas moins pour un antagoniste, un ennemi de l'enseignement universel.

MOI. Vous êtes trop indulgent, mon cher. Moi, je me tiens d'avance pour un *critique* (p. VIII), un *traîneur* (p. 2), un homme de la vieille méthode,

de la méthode *un tel a dit* (p. 80), un rhétoricien du pays latin (p. 22), un donneur de leçons (p. 40), un homme qui croit à la métempsycose (p. 13) et à la billevesée philosophique de la perfectibilité (p. 53), un méchant, un connaisseur (p. 21), un monsieur du génie (p. 73), un poëte irrité (p. 74), un littérateur en courroux (*ibid.*), un orateur orgueilleux, divaguant sans cesse et de mauvaise foi (p. 85), un faiseur de *farrago* (p. 105), un *modéré* (p. 123), un criailleur (p. 127), un protubérant (p. 138), et même un furieux (p. 292), un pamphlétaire (*ibid.*), un calomniateur (*ibid.*), atteint de la jalousie, mère des meurtres (p. 99), comme tout le monde sait : je passe donc condamnation d'avance sur tous ces points, sans préjudice de toutes les qualifications que me méritera mon outrecuidance actuelle, si jamais le maître sort de ce rire inextinguible qui jusqu'ici ne le quitte point, et dans lequel Dieu veuille le garder pour son bien et celui de tous.

Peu savant, je me résigne aux dédains de ceux qui le sont tant et tant ; assez mal avisé pour écrire, je dois subir toutes les aménités littéraires possibles ; manquant de foi, je suis dévoué à tous les anathèmes du charitable zèle qui vous anime tous pour le bien du prochain. Parmi ces tribulations, une consolation me restera, c'est que, si on me nomme *Josse*, avec toutes les épithètes imagina-

bles, du moins ne me dira-t-on pas : *Vous êtes orfèvre.* Je n'ai point de chaire à ambitionner, point d'invention, point d'institution à faire valoir, pas même d'intérêt d'amour-propre à soutenir ni à sauver. Mon abnégation de moi-même est si complète, que si j'étais l'un des personnages avec lesquels l'auteur a établi ses dialogues ; si même il lui était arrivé de gasconner à son profit, par une imposture à mes dépens, je passerais sans me donner l'air de m'en apercevoir, et sans en tirer avantage.

Je suis donc hors du débat ; et vous avez déjà vu que votre auteur l'est également.

LUI. Comment ! l'auteur hors du débat sur son livre, sur sa méthode, sur sa théorie, sur ses opinions : Billevesées !

MOI. Vous oubliez donc que je ne comprends pas la méthode de M. Jacotot ; que M. Jacotot n'a pas de théorie et n'en veut point avoir ; que ses opinions ne font rien ni à sa méthode ni à lui-même : vérités importantes que vous venez de me rappeler. Il en résulte que si j'examine une méthode et une théorie, ce ne seront pas celles de M. Jacotot, mais une méthode et une théorie que je me serai forgées moi-même, à bon plaisir, et dont, par pure disette d'idées, j'aurai été puiser les éléments dans la riche mine que M. Jacotot vient de livrer à l'exploitation du monde savant.

Que si je discute les opinions émises par M. Jacotot dans ce même livre, c'est une curée qu'il a jetée à la tête et à la discrétion de nous autres argumentateurs.

LUI. Allez donc, puisque votre mauvaise étoile vous y pousse, allez vous briser les dents contre le pur acier de cette lime ; allez vous casser la tête contre le granit de ce monument plus durable que les pyramides d'Égypte. Il sera curieux de voir une méthode et une théorie de votre façon, formées de l'or que vous recueillerez dans *le livre*, et du sable de vos petites conceptions... Ah ! comme l'auteur va rire !

MOI. Rien ne me paraît moins risible ; rien, au contraire, ne me paraît plus grand qu'une petite créature de cinq pieds et quelques pouces, au pied des pyramides, en calculant les dimensions, et se rendant compte de la manière dont elles ont été élevées et dont elles pourraient se détruire. Je ne vois pas là le plus petit mot pour rire. Quand Platon, Xénophon, Quintilien, Plutarque, le judicieux Montaigne, le bon Rollin, le consciencieux Fleury, le vertueux Fénelon, le grave Locke, l'éloquent Jean-Jacques, le bon Bernardin, traitaient de la manière d'élever cette petite créature de cinq pieds et quelques pouces à la hauteur de ses devoirs et de ses destinées, ils n'y trouvaient pas non plus sujet de rire, de gambader, de bouffonner ni de

gasconner. Vraiment, ils ne se seraient pas avisés que des difficultés aussi sérieuses pour nous, hommes d'une science vulgaire, que celles-ci [1] (p. 2, 21, 59, 71, 101, 152, 186, etc., etc., etc.) ne méritassent que le rire du dédain et une gambade pour réponse : ils eussent pris le soin d'y répondre avec clarté et avec dignité, quoique cependant l'exposition de leurs vues ne manquât ni de méthode, ni de netteté, ni de simplicité, et que ces vues ne fussent ni mystérieuses, ni bien éloignées des notions et des pratiques communes. Mais ils possédaient leur sujet : ils savaient s'en rendre compte à eux-mêmes et aux autres ; les impertinences n'étaient pas plus des moyens obligés de masquer l'impuissance ou le dépit, que des traits de leur caractère ou des habitudes de leur intelligence. Mais revenons.

Vous trouvez curieux, comme vous dites, de savoir comment je construirai la méthode et comment je fonderai la théorie sur lesquelles je veux m'exercer : vous pouvez vous satisfaire tout

[1] Que faire des enfants s'ils s'instruisaient en si peu de temps ? Je hais, je déteste les thaumaturges qui font des essais aventureux sur l'espoir des familles. — Télémaque, toujours Télémaque et rien que Télémaque ; c'est un cercle bien étroit, etc., etc. — Ce n'est pas ainsi qu'on fait un Bossuet, un Massillon, etc., etc. — Si tout est dans mon livre et si mon livre est en moi, à quoi bon tout cet appareil, etc. ?— Vous ne me persuaderez pas qu'on puisse enseigner le hollandais sur l'Epitome latin, etc., etc.

d'abord ; et vous verrez que mon sable n'y entrera pour rien.

La méthode, la voici : "Faites apprendre un livre " à votre élève ; lisez-le vous-même souvent, et " vérifiez si l'élève comprend tout ce qu'il sait. " Assurez-vous qu'il ne peut l'oublier ; montrez-" lui enfin à rapporter à son livre tout ce qu'il ap-" prendra par la suite. " (*Avant-Propos*, p. 10 et 12, 291 et *passim*.)

Est-ce de mon sable, cela ? Est-ce une méthode, ou non ?

LUI. Mais ! c'est une théorie, monsieur le critique : oh ! vous nous ferez pouffer de rire.

MOI. Serait-il possible que, sans nous en douter, nous eussions une théorie ?... En effet ; vous avez raison. C'est une théorie : c'est pourtant une méthode aussi ; car, d'abord, l'auteur l'a dit et répété ; d'ailleurs, c'est bien un précepte pratique, une règle d'application, un procédé. Quel est le mot de cette énigme ?

LUI. Enigme pour vous autres gens de la méthode *un tel a dit.* Nous, nous regardons, et nous voyons cela tout de suite, en vertu de l'intelligence que nous avons égale à celle de tous les hommes, et de la volonté que nous avons en propre, et qui nous empêche d'être distraits.

MOI. Notre auteur a donc été distrait. S'il avait regardé, il aurait vu ; et, s'il avait vu, il est trop

véridique pour qu'il n'eût pas dit que sa méthode est elle-même une théorie. En effet, une méthode universelle, une méthode pour l'enseignement et pour l'apprentissage, non pas de la lecture, de l'écriture, ni même de la langue maternelle seulement, mais de toutes les langues et même de toutes les sciences et de tous les arts, musique, dessin, peinture, est certainement une théorie relativement à la pratique de l'enseignement et de l'apprentissage de chacun de ces arts et de ces sciences.

LUI. Voilà précisément en quoi vous vous trompez : la *théorie* est une *connaissance qui s'arrête à la simple spéculation, sans passer à la pratique*, dit l'Académie dans son recueil que vous nommez dictionnaire, et que nous nommons, nous : *assemblage de signes fait par convention et purement arbitraire.*

MOI. J'entends. Notre auteur ne s'arrête pas à la spéculation, il passe à la pratique de sa connaissance; donc sa connaissance n'est pas une théorie. Il vous arrive souvent, ce me semble, de regarder seulement, quand il faudrait écouter et surtout réfléchir. Si M. Jacotot ne pratiquait pas sa méthode, ce serait une théorie ; et parce qu'il la pratique; ce n'en est plus une, ni pour lui, puisqu'il la pratique, ni pour vous, qui la croyez et ne la pratiquez pas ; ni pour moi, qui ne la pratique *ni n'y*

crois. Réfléchissez-y ; et voyez si la méthode est une simple pratique pour tout autre que pour tel et tel qui en exerce la routine : car une pratique quelconque n'est qu'une routine pour ceux qui ne la possèdent pas comme théorie et qui ne la rattachent pas à un autre principe que celui-ci : *un tel a dit*, ou bien : *cela a réussi en tel cas*. Apercevez-vous combien M. Jacotot est *distrait* quand il dit : Ma méthode universelle n'est pas une théorie ; je n'ai pas de théorie. C'est à peu près comme s'il eût dit : Ma méthode est un mécanisme.

Ceux qui traitent les choses d'une certaine manière les multiplient, ne sachant en distinguer les divers rapports : pour eux, une théorie est un absolu, la pratique un autre absolu : pour nous, la pratique est la théorie appliquée et considérée dans son application ; et la théorie, la pratique même considérée indépendamment de son application particulière.

LUI. Et qu'est-ce que cela prouve?

MOI. Deux choses importantes entre nous : la première, que nous avons déjà une méthode et une théorie à examiner ; la seconde, qu'il convient d'être modeste, fût-on même inventeur et en possession d'une méthode universelle ; que la rhétorique qui n'a rien de commun avec la raison n'est pas même de la rhétorique de rhéteur, et que Boileau a sagement dit :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Si l'on veut, au reste, pour la théorie de notre auteur, un énoncé plus général que celui de la page X de l'*avant-propos*, le voici : " Sachez quel-" que chose, rapportez-y tout le reste par votre " réflexion, et vérifiez les réflexions d'autrui sur " ce que vous savez (p. 291, 292). "

Telles sont donc la théorie et la méthode qui feront le sujet de mon opuscule.

Quant aux opinions de notre disert auteur, je voudrais examiner surtout celles qui vous tiennent le plus à cœur à vous, à lui et aux vôtres. Puis-je espérer que vous m'éclairerez là-dessus ?

LUI. D'abord, dites-moi vous-même pourquoi vous en voulez aux opinions de M. Jacotot, tandis qu'elles ne font rien ni à la méthode, ni à M. Jacotot lui-même ?

MOI. Je croyais vous l'avoir dit. M. Jacotot nous atteste qu'il fait *des expériences*, et, pour nous engager à en faire de pareilles, il nous atteste que les siennes ont produit d'étonnants *résultats*. Il ne nous dit pas quels *résultats*, à la vérité ; et j'ai déjà remarqué que les vrais résultats en éducation se font un peu plus attendre. Mais enfin, M. Jacotot nous atteste des expériences qu'il a faites, qu'il fait encore, et des résultats qui l'étonnent lui-même. En tout cela, il est sincère ; je le crois. Mais est-il juge aussi compétent que narrateur de bonne foi ? Voilà ce que je désire savoir. Pour y parvenir, je

veux explorer sa judiciaire ; et, pour explorer sa judiciaire, je n'imagine pas d'autre moyen que de discuter ses opinions et de m'attacher de préférence à celles qui sont plus proprement siennes.

Maintenant que je vous ai répondu, vous allez, j'espère, me mettre sur la voie.

LUI. *Tout est dans tout.*

MOI. Je suppose que, par cet article de votre symbole, vous entendez m'insinuer que chacune des opinions de M. Jacotot renferme toutes les autres ; et qu'ainsi, il est à peu près indifférent quelle ou quelles de ses idées je soumette à l'examen.. cela entendu, voulez-vous me guider dans cet examen, ou m'y suivre ?

LUI. Je vous suis.

MOI. Je ne dois plus vous apprendre ce que je pense de la manière et du ton général dont M. Jacotot a traité son sujet ; de la confusion de ses idées en fait de théorie et de méthode ; de son manque d'ordre, etc., etc. Je vous fais grâce, pour le moment, des écrits de Gorgias, de la métempsycose et des écrits de Socrate ; du système de Newton et de Descartes sur l'égalité d'intelligence des hommes ; des idées d'Aristote sur la rhétorique, et de tous les autres traits d'érudition grecque et latine parsemés dans *le livre* par excellence. J'y reviendrai. Je n'examine pas s'il a eu tort ou raison de négliger sa diction au point qu'il l'a fait, ni com-

ment il manque si souvent l'expression de sa pensée...

LUI. Sa diction? son expression? Ah! pour celles-là, je crois bien que vous n'en parlez pas...

MOI. L'auteur dit cependant que des expressions familières lui échappent..

LUI. Quelquefois..... mais aussi voilà tout.

MOI. Vous n'y avez pas regardé.

. . . .

. . . .

Voilà ce que je me propose de publier sur le livre de M. Jacotot.

Je n'ai point épuisé la centième partie du sujet : mais j'ai assez fait pour provoquer à l'examen, au doute, non sur le livre, que je crois peu digne d'une sérieuse étude, mais sur le mérite de la méthode qu'il devait nous apprendre, et sur la confiance qu'on doit à la méthode, à ceux qui l'admirent, et aux lumières de son auteur.

LUI. Il y a de l'exactitude et de l'inexactitude dans tout ce que vous direz, comme dans ce que dit M. Jacotot : or, savez-vous ce qui arrivera ? Les inexactitudes, on vous les imputera; et ce qu'il y aura d'exact ne vous sera point attribué : on le cherchera ailleurs que chez le simple éditeur du *Sommaire*, et on se croira sûr d'en découvrir la source.

MOI. L'éditeur du *Sommaire des leçons de M. Ja-*

cotot ne fera pas plus mystère aujourd'hui, que lors de la publication du *Sommaire*, de ce qu'il doit à d'autres, et de ce qui est de lui. Ce n'est pas lui, il en conviendra volontiers, qui, dès les premiers débuts de M. Jacotot à Louvain, devina en quelque sorte le riche sujet d'observation des hommes et d'étúde des choses que ce professeur ne manquerait pas de fournir; ce n'est pas lui qui avait deviné qu'on pouvait faire jaillir de la lumière du clinquant des *Leçons publiques* et du *livre* de ce savant (*ex fumo dare lucem*); il doit ces heureuses inspirations à celui que tout le monde nommera ; il lui doit plus encore, car c'est dans ses notes, ses émargements et ses entretiens qu'il a recueilli presque tout ce que vous venez d'entendre; et il n'a fait pour ainsi dire qu'y glaner.

LUI. Voilà une étrange occupation pour un homme grave et qui ne manque point de moyens d'employer ses heures, que de les prodiguer à l'étude d'un personnage qu'on ne se propose pas pour modèle, et à celle d'écrits qu'on croit mauvais...

MOI. Qui sait si ce n'est pas là aussi une *méthode?* Convenez que, si elle ne produit pas des résultats incroyables et incompréhensibles, elle n'est pas du moins stérile.

Votre étonnement, du reste, ne me surprend point; et je le lui témoignai, dans le temps, à l'oc-

casion de l'empressement et du soin que je lui voyais à lire et à annoter les Leçons de 1821; voici sa réponse :

" Quel fruit puis-je me promettre, me demandez-vous, de ces leçons que je recherche et que j'annote si soigneusement, quoique je les estime si peu ? Je ne puis manquer d'en recueillir, ou de ces leçons en elles-mêmes, ou de la recherche, peut-être même de la découverte du genre de mérite qui leur attirait une si grande affluence et qui leur donnait un si haut prix aux yeux des personnes parmi lesquelles il en est dont j'estime les lumières.

" Mais pourquoi annoter un ouvrage que vous estimez si peu ? Parce que, comme vous savez, j'aime à penser la plume à la main; parce que la recherche et la découverte, la séparation du faux d'avec le vrai, dans un écrit bien paradoxal, bien décousu, et qui a bien le caractère d'une débauche d'esprit, me paraît un des plus utiles exercices auxquels on puisse se livrer. C'est une gymnastique analogue, pour l'esprit, à ce que serait, pour le corps, la poursuite d'un homme agile et exercé à s'échapper sans cesse par des sauts, des cabrioles, en se jetant à gauche, à droite, en vous passant sous le bras au moment où vous croyez le saisir, et par cent autres *apertises*, comme on disait autrefois : si vous n'aimez mieux le com-

parer à l'exercice de l'anatomiste-mécanicien qui se représenterait et calculerait le mouvement et le jeu des muscles de notre adroit bateleur. On est passif, plus qu'on ne le pense et qu'on ne le devrait, dans la lecture et l'étude d'un bon livre, qu'il faudrait s'exercer à faire bien plus qu'à l'apprendre : mais à en défaire un mauvais, écrit par un homme d'esprit, toutes les facultés, tous les ressorts de l'entendement, toutes les ressources de la science doivent être employés à la fois. Je vous indique ici, pour de jeunes avocats, un exercice un peu plus utile que celui d'apprendre un plaidoyer par cœur, et d'y rapporter tous les autres. Je n'en vois de préférable que la réplique, quand on est soi-même en scène, ou de s'en faire une étude pendant les plaidoiries, lorsqu'on n'est soi-même qu'auditeur. Au reste, je ne suis pas fâché d'être en mesure de dissiper, s'il était nécessaire, un vain prestige, et d'en arrêter la contagion.

" Je crois les doctrines professées dans ses leçons fausses *en littérature*, fausses et vicieuses *en méthode d'instruction*, fausses et dangereuses *en morale :* et je ne le cacherais pas.

" Mes lecteurs apprécieraient mon opinion sur les deux premiers rapports au vu des leçons et de mes observations : je n'ajouterais rien à cet égard.

" Je dirais un mot du jugement que je porte

sur les doctrines du professeur relativement à la morale.

" Je suis révolté, je l'avoue, à la seule idée qu'un professeur de rhétorique parle de la rhétorique comme d'un batelage; mais ces débauches du faux bel-esprit me paraissent n'avoir le danger que de l'ivresse des esclaves des Lacédémoniens.

" J'attache une tout autre importance à ces *conventions arbitraires* que l'auteur assigne pour origine à tous les arts et même à la parole : car j'y crois voir, du moins implicitement, que la morale et le droit ne dérivent aussi que de conventions purement arbitraires, conséquence que l'auteur désavouerait, je n'en doute pas, au-devant de laquelle il se serait levé lui-même s'il lui était venu dans l'esprit qu'elle découlait de sa méthode, je n'en doute pas non plus; mais conséquence, selon moi, si intimement liée à sa prétendue doctrine, si pleinement supposée même par ses principes, qu'elle en est inséparable.

" Je ne parlerais point de la *méthode pratique d'enseignement* attribuée au professeur : je ne la connais point, ni en elle-même, ni dans les *faits* qu'on proclame prématurément, selon moi, pour des *résultats*.

" On verrait assez, par mes observations, ce que je pense des méthodes en général, pour juger ce

que je penserais en particulier de toute méthode exclusive dans son objet, dans ses moyens, et bornée dans le temps et les résultats qu'elle envisagerait. Nos livres sont pleins d'excellentes choses sur l'éducation, l'instruction et l'enseignement : peu embrassent ces sujets dans l'ensemble; et c'est l'ensemble cependant qu'il faut embrasser : tandis qu'une pente naturelle à la présomptueuse médiocrité porte à se saisir d'une seule vue et à l'outrer pour l'approprier à tout.

“ Je ne m'inquiéterais guère de ce qu'on écrit dans les journaux qu'on veut engager M. Jacotot dans une guerre de plume, et que M. Jacotot ne s'y engagera pas. Cet éloignement ou ce dédain pour la guerre de plume, au centre même d'un mouvement de tant de plumes que bientôt nos journaux ne suffiront plus à en recueillir les productions, ce silence si fier au milieu de tant de trompettes si hautement retentissantes, pourrait donner lieu à plus d'une remarque que je ne ferais point [1].

“ M. Jacotot est assez protégé contre toute attaque polémique par la nature de son talent et par la manière dont il traite ses sujets, pour s'en croire à tout jamais hors de danger par la suite. Si mes notes n'avaient pas été rédigées et recueil-

[1] C'était au commencement de 1822.

lies successivement leçon par leçon, et que je n'eusse pas été soutenu dans ce travail par l'espoir qu'enfin nous finirions par découvrir quelque chose qui nous payerait de nos peines; s'il eût fallu enfin, à la vue du recueil de ses leçons, et sans l'attente du mieux, se proposer la tâche qui s'est trouvée remplie à peu près sans dessein, jamais je ne l'aurais entreprise.

" Ou je me trompe fort, ou ceux qui auront lu ces leçons publiques de M. Jacotot pour en recueillir quelque instruction auront trouvé qu'elle leur échappe sans cesse, et senti que ni eux ni l'auteur ne tenaient le fil de rien, à moins qu'ils ne veuillent bien prendre pour de l'instruction quelques phrases toutes faites en termes bizarrement assortis, et à la suite d'une longue phalange, en mots vagues et pompeux, enchâssées dans des formes argumentatives. La polémique est déjà assez difficile, lorsque le sujet est bien circonscrit, qu'il est traité directement et sans excursion qui n'y tienne, que le raisonnement ne se rattache point, comme par gambades, des plus hautes généralités aux particularités les plus minimes et les moins éclaircies : mais des écrits où toutes ces lois sont méconnues comme par plaisir et violées comme par jeu; des écrits traités *rhétoriciennement* à la manière dont l'auteur des *leçons* se complaît à caractériser sa rhétorique, ne peuvent être soumis à un examen

sérieux par qui n'y est pas condamné par état ou par devoir. Pour certains de ses travaux, Hercule lui-même dut détourner l'Alphée; nous ne sommes pas des Hercules, et je ne crois pas que l'écrit de M. Jacotot occupe longtemps une place qu'il faille lui disputer. Mais ses essais ou ses expériences, comme il les appelle, sa méthode, son enseignement même, si l'on veut, peuvent coûter cher à bien des enfants qui n'en peuvent mais, et à bien des parents dont l'amour pour l'instruction est plus ardent qu'éclairé; ils peuvent embarrasser la marche assez générale vers l'amélioration progressive des procédés de l'enseignement, et cela suffit pour leur mériter quelque attention. "

Quant au succès des leçons de M. Jacotot, dont je lui témoignais ma surprise, et que je lui opposais comme une raison de douter de la justesse de ses vues sur la valeur de ces leçons :

" Si vous appelez succès d'une leçon, me répondit-il, le bruit qu'elle fait, je conviens que les leçons de M. Jacotot ont du succès; et c'est le seul que je leur connaisse. Tâchons de nous l'expliquer.

" Il n'y a point d'opinion isolée dans le système de nos connaissances, non plus que d'êtres ou de phénomènes isolés dans le système de l'univers Mais, parmi les erreurs, il y en a de plus funestes les unes que les autres par leur fécondité propre

et par les ombres qu'elles répandent tout autour d'elles.

" Dans les hautes théories, une erreur admise conduit si directement à des absurdités, que l'on y est bientôt averti qu'on s'égare et qu'il faut rebrousser chemin. Dans les sciences pratiques et les théories d'une application immédiate, les faits viennent promptement redresser, et les erreurs n'étant que particulières dans l'objet et même dans les sujets, ne peuvent exercer qu'une faible influence sur le système entier des connaissances humaines en général, et même n'en ont qu'une limitée et circonscrite dans l'esprit de ceux qui en sont imbus.

" C'est donc dans les spéculations sur la littérature, sur la politique, sur la morale, sur l'entendement, sur la cosmologie et sur la théologie, que l'esprit humain (1), dès qu'une fois il s'égare, se fourvoie d'autant plus irrémédiablement, que tous les sujets y étant plus complexes, il est aussi diffi-

[1] C'est de préférence dans le commerce des idées abstraites et complexes, que les sophistes ont dans tous les temps cherché à tromper les hommes. Elles sont comme ces espèces usées dont on a peine à reconnaître l'effigie, ou bien comme ces billets de banque chargés de tant de désignations, qu'une longue recherche peut seule nous rassurer contre le danger de la contrefaction. Mais combien de gens ont la vue trop basse pour bien examiner la monnaie qu'on leur présente, ou trop d'affaires pour y donner un temps convenable! DE GÉRANDO, *Des signes*, vol. I, p. 258.

cile de ne laisser échapper aucun des points de vue qu'il faudrait considérer, qu'il est facile à la mauvaise foi, à l'esprit de secte et de système de les cacher; et que, de plus, les faux aperçus étant liés et ayant plus de points de contact avec tous les autres objets de nos connaissances, s'y multiplient et s'y reflètent de mille manières. Les erreurs, dans ces matières, ont l'effet de ces brumes épaisses qui, non-seulement interceptent la lumière du soleil, mais encore répandent sur tous les objets un jour faux et vague, qui trompe sur leur nature, leur grandeur et leur situation.

" Et cependant, comme ces sujets touchent à tout, sciences et arts, théorie et pratique de la vie, il n'est personne qui ne se les croie accessibles, qui ne s'y juge habile ou du moins à la portée de le devenir. Par la même raison, c'est là que la médiocrité se cherche une place, que le sophisme monte ses tréteaux, que l'esprit de secte se crée un empire : c'est là que les esprits superficiels, blasés sur tout ce qui n'est que vrai, juste et solide, incapables d'études sérieuses non moins que de repos, se précipitent à la recherche des moyens d'occuper le vide de l'âme, d'échapper à soi-même, et d'un rôle à jouer; se groupent, s'évertuent, s'excitent, s'échauffent sur les sujets les plus frivoles en réalité, mais auxquels l'esprit prête facilement toute l'importance que l'amour-propre une

fois engagé et la vanité compromise leur demandent.

“ On s'étonne des goûts et des engouements bizarres qu'on voit subitement éclore et faire explosion au sein de ces groupes; on s'obstine à croire ces goûts affectés, ces engouements factices, intéressés.

“ Mais quand on considère combien est impérieux notre besoin d'amusements, combien la vanité trouve d'excitations, combien le commun des esprits est superficiel, combien est puissante la contagion de l'exemple, on est moins surpris du succès de quelques hommes, que du petit nombre de ceux qui y aspirent. On n'est protégé contre certains faibles, que par la commune faiblesse; et la commune faiblesse est une conquête facile pour celui qui veut bien en prendre la peine, et ne pas se refuser à la gloire de lui donner un nom à exalter, un objet à pousser en commun, un argot particulier. On ne saurait croire quelle séduction exerce, sur certaines gens, l'avantage de se trouver associés de près ou de loin, à quelque chose qui n'est pas vulgaire, et d'avoir presque un personnage à remplir, une admiration à propager, une croyance à professer et un symbole à soutenir.

“ Le miracle de cette foi semble impossible; et rien n'est si simple : une fois que l'idole du lieu est en possession des hommages, et de rendre des

oracles, l'incrédulité devient une contradiction dans laquelle personne ne veut tomber, une faiblesse d'esprit ou de caractère dont le soupçon même alarme, et dont nul ne veut être atteint. L'examen d'ailleurs et la discussion sont-ils si faciles? On a bientôt monté une théorie pour démontrer les plus grandes absurdités, trouvé des faits pour lui servir d'appui : et il est plus aisé de s'en payer que de les combattre.

" Il y a d'ailleurs un artifice qui ne manque guère son effet : c'est que l'oracle se montre lui-même peu soucieux d'être cru, bien persuadé toutefois, dédaigneux des objections, mais condescendant quelquefois jusqu'à y répondre, et jusqu'à employer, pour le faire, les formes du raisonnement. S'il n'hésite point, s'il soutient hardiment ce ton de confiance et d'inspiration auquel il doit être fait ; si surtout il ne manque pas de se jeter dans le vague de ces sujets complexes, que chacun croit bien posséder, parce qu'il en saisit plus ou moins nettement quelques points de vue; son succès est immanquable : il n'y a pas jusqu'au plus esprit fort de ses lecteurs qui, parce que chacun des mots réveille en lui quelque idée, ne se persuade qu'il a suivi et compris toute la chaîne du raisonnement, et qui, quand ce vient à la conclusion, toujours (et c'est un point essentiel) tranchante, absolue et bizarrement énoncée, ne s'ap-

plaudisse d'avoir acquis une phrase toute faite, qui sera désormais pour lui une vérité démontrée, incontestable, et dont il ne serait pas sûr de douter.

" Ce n'est pas un récit que je fais : j'explique comment je conçois la possibilité de certains faits qui surprennent, sans prétendre faire l'histoire de ce que je n'ai pas été ni voulu être à portée de connaître et que je ne veux pas rechercher.

" Tout ce que j'ai recherché de connaître, ce sont ces leçons si solennelles, si courues, et auxquelles des raisons que vous connaissez ne me permettaient pas d'assister.

" Je crois à l'erreur beaucoup plus qu'à la fourberie, quoique la fourberie ait besoin de l'erreur pour se déguiser, et que, de trompé lui-même d'abord, l'homme qui s'est cru un oracle, ne finisse souvent par tromper les autres pour le rester. C'est là comme au jeu de Mme Deshoulières :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

" J'en vois assez pour comprendre parfaitement le succès de l'auteur des leçons ; mais pas assez pour m'expliquer l'auteur lui-même, ni le principe auquel il obéit. "

Depuis la publication du livre de M. Jacotot, notre observateur se croit plus avancé dans l'étude de l'auteur et des leçons et du livre.

Il lui paraît dupe tout à la fois de son imagination sur les faits et de ses habitudes algébriques, dans sa manière de raisonner.

“ Il n'y a, dit-il, qu'un homme maîtrisé par son imagination ou par l'impétuosité de son caractère, habitué et rompu aux mathématiques, qui puisse raisonner ainsi, sans jamais hésiter, sur un fait, sur une pensée, ou une définition prise pour principe, et toujours procédant par transformation, toujours surtout condamnant, avec la plus rigoureuse raideur, jusqu'au simple doute. Pas plus de doute possible en géométrie, puisque tout y est démontré vrai ou faux, ou sourd et incommensurable, qu'en théologie, puisque Dieu l'a dit ou ne l'a pas dit, et que les mystères sont incompréhensibles. Jamais mathématicien n'a déliré à demi hors des mathématiques. Est-il d'un caractère timide, froid, de peu d'imagination, il doute de tout; il ne voit que sujets d'incertitude et d'irrésolution : est-il d'un caractère vif, hardi, d'une imagination chaude, tout est démontré pour lui vrai, faux, ou bien sourd et incommensurable, ce que M. Jacotot traduit par *question de rhétorique;* et il faut être obstinément aheurté à ne vouloir pas voir, pour hésiter sur ce qui est aussi démontré, ou bien pour attacher quelque importance à opérer sur ces quantités définitivement jugées sourdes. ”

Quant à *la méthode*, il persiste à penser que M. Jacotot n'en a que quelques idées confuses et indigestes, et il n'espère point qu'elles se débrouillent jamais. Voici ce qu'il pense de ce que M. Jacotot appelle *sa méthode :*

" De ce que les enfants apprennent leur langue maternelle, *selon lui*, sans principes, il conclut qu'*ils doivent* apprendre toute autre langue également sans principes.

" En admettant pour vrai que les enfants apprennent leur langue maternelle sans principes, tout ce qu'il serait permis d'en conclure, c'est qu'*ils pourraient* apprendre aussi les autres langues de la même manière, s'ils se retrouvaient dans les mêmes circonstances ; chose assez difficile.

" Mais, en la supposant possible, il resterait à examiner si la routine serait utile, et plus utile que toute autre méthode. Et ici, il ne suffirait plus de considérer le seul apprentissage des langues ; mais il faudrait examiner sérieusement s'il convient aux enfants d'apprendre par routine tout ce qu'ils peuvent apprendre de cette manière, et de laisser la plus précieuse de leurs facultés dans l'inertie, tandis que l'on en exercerait d'autres outre mesure. Comprendre, savoir parler, savoir écrire une ou plusieurs langues, n'est qu'une faible partie d'un homme : il paraîtrait que M. Jacotot l'y voit

tout entier, et que même il le réduit encore à de plus petites proportions. Car, admît-on avec lui que l'enfant puisse apprendre à entendre, à parler et à lire sa langue maternelle sans principes, toujours restera-t-il difficile à concevoir qu'il acquière, sans principes, le talent, le simple talent de l'écrire correctement : et lors même qu'on le supposerait, il resterait à savoir quelle des deux voies, celle de la routine ou celle de l'usage avec les principes, y conduirait plus vite, plus sûrement et avec plus d'avantage pour le surplus des choses que l'enfant doit apprendre et pour le système d'habitudes qu'il lui convient de contracter.

" Mais est-il vrai que l'enfant apprenne à parler sa langue maternelle sans principes?

" Je crains bien que M. Jacotot, à l'exemple de tant d'hommes de l'école, ne voie des principes qu'au milieu de tout l'entourage des termes et des méthodes adoptées dans les colléges et dans les livres.

" Qu'il se détrompe. Il y a principe partout où il y a raisonnement : et les enfants raisonnent, et raisonnent beaucoup et avec une extrême justesse pour apprendre à parler. J'ajoute que ces petites créatures, que nous ne croyons occupées que de jouir et de jouer, se font, dans les sept ou huit premières années de leur vie, un fonds de raison plus riche et plus réel qu'ils ne le feront le reste de leur

vie, devinssent-ils docteurs *in omni re scibili.* Mais si M. Jacotot ne sait pas cela, ou n'apprend pas cela par lui-même, je désespère de le lui démontrer ; du moins y renoncé-je.

" Quoi qu'il en soit, l'enfant qui sait sa langue maternelle a beaucoup raisonné, a beaucoup de principes, tant de grammaire générale et raisonnée, que de grammaire particulière et usuelle : et si ces principes sont pour lui confus, enveloppés, informes, et, par cette raison, insusceptibles d'un emploi plus étendu, il n'y a qu'à les lui faire découvrir, développer, appliquer expressément, fixer enfin lui-même, pour lui ouvrir, dans sa seule connaissance de la langue maternelle, un fonds riche et intarissable de moyens assortis, non-seulement à l'étude et à la connaissance des langues, mais à celle de la logique et de l'entendement humain.

" Que nous commençassions tout apprentissage par routine et sans principes dans notre tendre enfance, comme on le suppose, ce serait faiblesse, et non pas force et vigueur. La nature n'aurait pas voulu que cet état d'inertie de la raison durât au delà des premières acquisitions : n'étouffons pas par art un heureux penchant, et ne justifions point par des sophismes la mutilation de l'homme.

" Il n'est pas vrai que l'on puisse apprendre sans principes, c'est-à-dire sans raisonner, ni à écrire, ni à parler, ni même à comprendre une langue quel-

conque : mais si cela était possible, et le fût-il, d'apprendre aussi sûrement, aussi vite, encore ne faudrait-il pas céder à cette décevante facilité. Ce n'est pas toujours apprendre bien, qu'apprendre facilement ; non plus que ce n'est pas un don très-heureux que cette facilité que l'ineptie admire tant.

“ Tout ce qu'il y a de vrai, dans ce prétendu apprentissage des enfants en toutes choses par routine, se réduit donc à ce seul point, qu'ils apprennent, heureusement pour eux, sans autres maîtres qu'eux-mêmes et un petit nombre de personnes affectionnées, qui ne songent pas à leur donner des leçons, à leur inculquer des systèmes, et à faire sur eux des essais de méthode ; c'est que, dis-je, ils apprennent ainsi tout ce qui doit servir de fondement à l'apprentissage et à la conduite de toute leur vie. Il est vraiment heureux que la première enfance soit inabordable à toute notre maîtrise.

“ Réduire l'éducation à l'institution, comme si l'homme était un pur esprit ; l'institution à l'instruction, comme si l'homme n'avait besoin que de science ; l'instruction à l'enseignement, comme si la science consistait à être écho fidèle de ses maîtres, et qu'on n'eût rien à apprendre de soi, des choses et de la société ; l'enseignement à un petit cercle d'objets de science les plus à la mode ; rétrécir encore ce petit cercle pour les élèves, selon la profes-

sion à laquelle on se permet de destiner ces tendres victimes de notre fausse civilisation ; et, dans ce petit cercle ainsi réduit, courir après tout artifice qui, sous le nom de *méthode*, donne, au moins de temps et au moins de frais possible, de petits résultats partiels dans une branche partielle elle-même ; c'est là tout le petit mécanisme par lequel des instituteurs nains façonnent une race naine, dont les petits succès masquent la profonde nullité, et cependant éblouissent les sots. De là tant d'hommes dont l'âme, l'esprit et le corps ne semblent faits que pour une situation toujours la même ; tant de scribes rien que scribes ; tant d'écrivains rien qu'écrivains ; de calculateurs rien que calculateurs ; enfin, de là tant d'hommes-machines, capables d'un seul mouvement, dans la dépendance et dans la sujétion de tout ce qui les entoure, prêts à servir d'instrument à quiconque veut les acheter, parce qu'ils sentent à tout événement avoir besoin d'acheteurs.

" Il semblerait, à juger des idées de M. Jacotot par les prétendus principes dont il fait étalage et par les résultats dont il se vante, que ce cercle si étroit lui a encore paru trop vaste ; que, pour lui, la science consiste dans le langage ; la pratique, dans l'imitation des écrivains ; l'apprentissage, dans un pur exercice de mémoire.

" Cependant, lors même que tout enseignement

pourrait se borner à celui des langues, encore faudrait-il varier les méthodes et les procédés.

“ Quant aux langues mortes, pour l'intelligence pure et simple des écrivains, il serait possible, je crois, d'y atteindre à force de les lire avec leurs traductions ; mais le serait-il aussi de parvenir à parler et à écrire correctement dans ces langues ? Et, s'il l'était, cette méthode serait-elle préférable à celle des préceptes, joints à l'usage, lors même qu'on n'aurait à se déterminer pour l'une ou l'autre que dans la seule vue de la seule langue en question ?

“ Et quel est l'homme un peu instruit et à qui il soit arrivé de jeter les yeux sur quelque livre latin, grec ou hébreu, ou sur quelque bonne méthode de l'une de ces langues, qui n'ait senti que l'étude même de l'antiquité doit se joindre à celle de la grammaire, pour donner de ces langues une véritable connaissance ?

“ Il en est de la simple intelligence des langues vivantes comme de celle des langues mortes.

“ Mais veut-on les parler et les écrire, soit pour l'usage familier, soit comme langue littéraire, l'étude de leurs principes est indispensable, pour l'orthographe, la construction et la prosodie ; et rien ne suppléera jamais, pour la connaissance des mots et leur prononciation, à la fréquentation

habituelle de ceux qui parlent purement et correctement.

" Je suis loin de penser qu'avec des langues vantes aussi et plus parfaites qu'aucune de ces anciennes, il y ait du bon sens à nous de faire, de l'apprentissage d'une ou de deux de ces langues, l'objet et l'objet capital du premier enseignement, et le passage nécessaire à tout autre : mais ce n'est point cet usage qui est ici en question : tout se réduit à savoir s'il convient d'apprendre les langues par le seul usage, ou par l'usage et les préceptes. Vainement nous parlerait-on de l'abus que l'on a fait pendant longtemps et que l'on fait encore de la voie des préceptes : je doute qu'il y ait encore quelque chose à dire là-dessus après Ramus, Sanchez, Scioppius, Port-Royal, Fleury, Rollin, Pluche, Dumarsais, l'auteur anonyme de *la manière d'apprendre des langues*, Beauzée, Sicard, Destutt-Tracy, et tant d'autres : et pour que l'on juge s'il faut aller bien loin pour trouver à cet égard et sur le sujet que nous traitons ici des idées justes sans clinquant, et de l'instruction sans éblouissement, je citerai Fleury, *du Choix et de la Conduite des études*, § XXII.

" Il faut donc, pour l'étude des langues, et il le faudrait, ne fût-ce que pour cette étude, joindre les préceptes à l'usage.

" Il le faut dans l'institution domestique ; à plus

forte raison le faut-il dans toute institution où l'on réunit des enfants en plus ou moins grand nombre.

" Heureuse nécessité, si des maîtres vraiment attachés à leur devoir et capables de les bien remplir savent en tirer parti !

" Dirigez les réflexions de l'enfant sur les analogies qui l'ont dirigé lui-même, sans qu'il s'en doutât, dans l'apprentissage de sa langue maternelle, pour lui en faire découvrir les principes, lui apprendre à les fixer et à les classer ; et bientôt vous lui ferez découvrir, dans ce premier travail, qui sera le sien plus que le vôtre, et qui lui sera par conséquent familier, tout ce qu'il y a d'utile dans la logique ; d'où, par le même procédé, vous remonterez à la connaissance de l'entendement humain, non point en vous jetant dans une psychologie systématique, ou une idéologie creuse et fausse, mais en reconnaissant l'acte mental du jugement dans la proposition qui en est l'expression et le tableau ; en remontant du jugement perçu à l'attention qui l'a fait percevoir ; de celle-ci à la volonté qui a déterminé l'attention, et de la volonté aux affections qui en ont été le mobile, et à la raison qui en a été la directrice ; de ces affections aux causes intellectuelles, morales, physiques, internes ou externes qui les ont occasionnées. — Ainsi, tout se liera, tout formera un ensemble dans l'esprit de votre élève ; et il n'y

****

aura pas plus de lacune ouverte aux erreurs dans le système de ses connaissances, qu'il n'y aura eu de sauts dans votre marche.

" Cette marche sera lente, j'en conviens ; elle ne vous donnera pas occasion de briller par les succès d'un bambin de dix ans : mais à vingt et un, vingt-deux ans, vous aurez formé un homme, qui, à quelque profession qu'il se destine ou que le sort l'appelle, y développera une véritable capacité.

" Ne vous proposez l'extraordinaire ni pour but, ni pour règle, ni pour moyen. Défiez-vous de cette virilité mentale et morale de dix ans, comme vous vous défieriez de la virilité physique à ce même âge.

" L'enfant qui a semé une graine ou repiqué une faible plantule croit la voir pousser à l'instant même, sous ses yeux, porter le lendemain des fleurs, et le surlendemain des fruits ; impatient, il multiplie les soins, et fait avorter la plante.

" Le riche, blasé sur ce qui est simple et naturel, et jaloux de l'ostentation, même dans la satisfaction des besoins communs à tous les hommes, fait produire à grands frais, en serre chaude, des fruits sans saveur sur des plants sans vigueur et sans consistance.

" N'imitez, croyez-moi, ni l'enfant, ni le riche. Cultivez avec intelligence et avec soin votre ter-

rain, selon sa qualité, selon le genre de production que vous en demandez, et pour la saison.

“ Je ne parle pas ici des autres études de l'élève, car elles ne sont pas de notre sujet; et les étroites vues de M. Jacotot me prescrivent de resserrer les miennes. Mais, dans ces études mêmes, il fera usage de cette faculté de réflexion, de cette rectitude de jugement, de cette fermeté de logique, de cette habitude de l'application, que vous lui aurez fait acquérir dès les premiers pas de sa carrière.

“ Voilà comme, en se contentant d'avoir des enfants aussi longtemps que la nature le veut et aussi longtemps que la faiblesse physique et morale montre qu'elle le veut, on a, en son temps, des hommes.

“ La marche vers l'amélioration des méthodes d'enseignement est générale; il n'est pas surprenant d'entendre bourdonner, autour du coche, des mouches au secret merveilleux. Les mnémoniques ont été de tout temps en possession de séduire et d'éblouir : mais ce qui a bien droit d'étonner, c'est que, tandis que le plus grand et le plus irremédiable des vices de l'enseignement consiste dans le manque d'ensemble, l'inventeur de la méthode nouvelle n'ait rien imaginé de mieux qu'un système où tout se place bout à bout ou côte à côte.

“ Mais il faut un grand fonds de connaissances joint à beaucoup de sagacité naturelle, pour aper-

cevoir et saisir ce développement et cet enveloppement réciproque des sciences et des arts les uns dans les autres; pour en découvrir le germe et les premiers rudiments dans les premières acquisitions que l'enfant a faites sans maître. Il faut une raison ferme, une constance inébranlable, à l'épreuve de toute fatigue et de tout dégoût, une espèce de résignation stoïque et même de dévouement religieux, pour se livrer à une continuité de soins dont le terme se perd dans un vague lointain, et dont les fruits ne seront peut-être recueillis que par ceux qui en sont les objets; tandis qu'il ne faut que des oreilles pour entendre bredouiller Télémaque ou l'*Epitome* par un enfant; des yeux pour lire quelques phrases qu'on lui aura fait écrire sur un thème donné; de l'inexpérience pour s'émerveiller de cette nouveauté; notre besoin de hochets pour y prendre goût; de la vanité pour y prendre feu; de l'imagination pour y découvrir une série de prodiges; de la routine, quelque besoin ou quelque envie de faire, pour produire de pareils résultats, toujours de plus de prix que de valeur, quelque peu qu'ils puissent coûter. "

Telles sont les vues générales de notre observateur, non pas peut-être sur *la méthode* de M. Jacotot, qu'il ne connaissait pas alors, et qu'il soutient encore n'être pas même connue de M. Jacotot, mais sur la méthode d'apprendre et d'enseigner

à l'occasion de quelques idées mises en avant par M. Jacotot.

C'est par là que je terminerai mon examen du livre de M. Jacotot.

LUI. Et la méthode?...

MOI. Vous êtes pressant..., mais souffrez que je prenne haleine... D'ailleurs, avant de venir à la théorie et à la pratique de la méthode, j'ai bien des doutes à éclaircir. M. Jacotot ne doute de rien ; son livre le prouve, et je crois vous en avoir dit la raison. Vous autres, vous ne doutez de rien non plus : *ipse dixit ;* quoi de plus tranchant, de plus décisif! Vous regardez d'ailleurs, et vous voyez infailliblement ; car vous avez tous des yeux égaux : et ce que vous ne voyez pas avec ces yeux-là, qui le verrait? Mais moi, je ne vois et n'entends pas toujours ce qu'écrit et que dit M. Jacotot, même quand j'y regarde et que j'écoute de mon mieux.

Vous pourriez m'aider infailliblement à entrer dans l'entente de ce que je ne comprends pas : un second entretien, par exemple...

LUI. Passe pour un second entretien, après lequel, si vous persistez, je vous tiendrai pour condamné à tout jamais à faire le *traîneur.*

LES JACOTINS

ET

LEUR ANTAGONISTE,

SATIRE,

Par ***, initié.

.... Voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître ;
J'aime à prôner ce que je fais ;
J'aime à grossir ce que je sais ;
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus grands secrets,
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.

CERUTTI.

LES

JACOTINS ET LEUR ANTAGONISTE.

— Foin des livres, amis ! foin de l'étude même !
En vain dans des bouquins vous cherchez le savoir :
Jacotot, à Louvain, résout le grand problème ;
C'est lui qu'il faut entendre, et lui seul qu'il faut voir !
Voulez-vous, avec lui, saisir l'omniscience,
Et marcher le premier des grands hommes de France ?
Un seul livre suffit ; le reste est superflu :
Celui qui lit toujours ne sera jamais lu.
Venez, loin des détours de la vieille routine,
Penser comme Rousseau, rimer comme Racine.
L'esprit ne s'apprend point ; on pense toujours bien,
Puisque *tout est dans tout*, et que *rien n'est dans rien.*
Vous savez tout, messieurs : que peut-on vous apprendre
Qui de vous, s'obstinant à ne me point comprendre,
Pourrait douter encor de mes inventions ?
— Messieurs les Jacotins, qui, sans cérémonie,
Vous couronnez le front des palmes du génie,
Et fatiguez Louvain de vos prétentions,
Souffrez qu'à vos talents je demeure incrédule :
Malgré tous vos prôneurs, il me reste un scrupule,
Et le dieu du bon sens, ou bien celui des vers,
Me dit qu'on vous a mis l'esprit tout à l'envers ;

Que le grossier encens qu'il vous jette à la tête
Est l'unique secret dont se sert le prophète.
Recevant et rendant cent quolibets flatteurs,
Il s'admire lui-même en vingt petits auteurs,
Qui, gonflés de sottise et riches d'ignorance,
Laissent, dit-il, loin d'eux tout ce qui brille en France.
Ainsi, du lourd Baldus l'amplification
De modèle achevé lui valut le renom.
Badauds ! accourez donc ; élevez sa bannière !
Des honneurs, de la plume il ouvre la carrière ;
Et le moindre grimaud, s'il l'admire à crédit,
Est, dans son Rambouillet, traité de bel esprit.
  Toutefois, je m'amende, et j'adore l'idole :
Quoique, depuis longtemps, le chemin de l'école
Ne me soit plus connu, j'y porterai mes pas,
J'y brûlerai l'encens pour lui si plein d'appas,
Et j'admirerai tout, si, par quelque magie,
Ou par son art profond, le docte Jacotot
Fait qu'être Jacotin, ou de sa coterie,
Ne soit plus à mes yeux synonyme de sot.
— O sublime inventeur ! Voilà donc mon salaire?
Pour prix de mes travaux, je subis la colère.
D'ennemis acharnés, jaloux de mes talents
Qu'ils voudraient m'enlever : mais, efforts impuissants !
Dans un noble dédain, poursuivant ma carrière,
Je me vengerai d'eux, en versant la lumière
Sur ces blasphémateurs, du génie envieux.
— Du mépris ! du dédain ! allons, de mieux en mieux !
Ce monsieur Jacotot est un fort adroit homme !
Tel autre charlatan, qu'en tous lieux on renomme,
Comme lui ne sait point exciter l'intérêt :
Vous doutez ! et déjà de maint estaminet
La cohue en fureur contre vous se mutine ;
Il faut, bon gré mal gré, que l'on se Jacotine.
Eh ! qu'il vous berne donc ; j'y souscris, j'y consens :
Pour moi, qui, loin de vous, veux rester du bon sens
En tous temps, en tous lieux, fidèle et franc sectaire,
Force m'est de siffler, et je ne puis m'en taire.

— Pourquoi vous refuser à la preuve des faits ?
De l'éducation répandant les bienfaits
(La bonté de son cœur égalant sa science),
Il guide l'homme fait, il abrége à l'enfance
Du temple du Savoir le pénible chemin ;
Et le grec, et l'hébreu, l'arabe et le latin,
Le russe, le chinois, le sanscrit et le perse,
Voire le chaldéen avec la langue herse
S'apprennent, et sitôt, qu'ils en sont stupéfaits !
— Eh ! pour l'amour du ciel, apprenez le français !
J'estime, autant qu'il faut, ces rares connaissances ;
Mais c'est chercher trop loin vos preuves, vos sciences :
Jusqu'à notre niveau rabaissez votre esprit.
Si mon fils est un sot, que me fait son sanscrit ?
Quel sottisier, grand Dieu ! que ces leçons, ce livre,
Bavardage insensé d'un rhéteur toujours ivre !
Molière avait raison, Baldus m'en est garant :
Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.
— Laissons sur nos talents s'assouvir cette rage ;
Croyons-en notre maître, et ce qu'il nous présage :
Nos noms arriveront à la postérité,
Et nous avons tous droit à l'immortalité.
Déjà, dans l'avenir, d'une noble auréole
Nos fronts sont couronnés ; et la sublime école,
De l'envie et du temps bravant les vains efforts,
Prendra racine enfin sur nos fortunés bords.
Oui, Louvain, transformée en Athènes nouvelle,
Brillera d'une gloire immense, *universelle.*
Que de talents divers, que de nobles vertus,
Formés sous Jacotot par ses soins assidus !
Nous prenons notre essor et sortons de l'enfance :
L'univers étonné nous contemple en silence......
— *L'univers, mes amis, ne songe point à vous.*
Qui ne sifflerait pas ce ramassis de fous,
Dont l'un, jeune étourneau bouffi de suffisance,
De Mirabeau prétend surpasser l'éloquence ;
Et l'autre, encor plus vain, luttant avec Rousseau,
Le tient pour un rhéteur qu'il efface au barreau.

Celui-ci vainc Thomas dans l'éloge historique,
Tandis que saint Bernard vise au poëme épique.
De leurs vers, de leur prose ils sont tous amoureux,
Et nul, dans le pays, n'a de l'esprit comme eux.
Le prophète lui-même, essayant sa doctrine,
Fait une tragédie en style de Racine,
Qu'il ne publîra point : Racine eut le malheur
D'être persécuté; et le modeste auteur,
Content d'offrir à *tous* de gratuits services,
Ne veut point du *public* affronter les caprices
Sa seule ambition est de vivre ignoré
Dans un réduit paisible aux Muses consacré.
   Ainsi, quand de son nom mille échos retentissent ;
De vingt journaux pour lui si les pages s'emplissent ;
Avec maint étranger, s'il subit la faveur
De supplanter le Belge ; ah ! c'est à contre-cœur :
Le pauvre homme en gémit. — Soit. Je veux bien encore,
Lui qui sait enseigner même ce qu'il ignore,
Qu'il ait l'heureux talent d'ignorer à propos
Le bruit, les mouvements qui troublent son repos.
— " Dans un obscur emploi, ce sublime génie
" Doit-il languir toujours ? Mais, c'est une infamie !
" Magistrats, corps savants ; secondez ses projets ;
" Attestez, proclamez ses merveilleux succès.
" Certifiez-les donc ; c'est le point nécessaire...
" Vous doutez ! Mais, pour nous, le doute est trop vulgaire.
" Quoi ! vous balanceriez, quand ses promptes leçons
" Doivent au hollandais façonner les Wallons?
" Pour la langue du roi c'est montrer peu de zèle.
" C'est au prince, messieurs, se montrer peu fidèle.
" Oui, c'est, envers l'État, prévarication ;
" Et, contre nous, injure et persécution. "
   Tout l'essaim zélateur hautement s'en désole,
Et frémit qu'avec lui l'admirant sur parole,
Le roi n'accorde point à ce profond penseur
Un poste où ses talents brillent dans leur splendeur.
   " Il est lecteur encor ! trop ingrate Belgique !
" Et qui donc t'apporta la saine rhétorique ?

“ Par lui Niger s'est fait grand mathématicien,
“ Et bien que lourd et sourd, deviendra musicien.
“ Bernard en son mortier broya des synonymes;
“ Clodius, dans Horace, a découvert des rimes;
“ A Gall, à Lavater, Armande renonçant,
“ Prouve qu'également tout homme pense et sent;
“ En pur français Thrason désormais vous harangue;
“ Et Carlot, savetier, devient maître de langue. ”
Carlot!... Mais pour chanter ou Boirude ou Sancho,
Il faut tout un *Lutrin*, mais surtout un Boileau...
Carlot mourra-t-il donc sans place dans l'histoire?
Jacotot, sans Carlot, ira-t-il à la gloire?
Non, non; faisons justice; au nom de Jacotot
Unissons à jamais le beau nom de Carlot.
Il manquait un *Simon* au Socrate moderne.
D'autres à le chercher perdirent leur lanterne:
Clodius, plus heureux, le découvrant d'abord,
Les doigts encor poissés, vous l'amène à bon port;
“ Voilà, dit-il, celui qui, jusques au village,
“ De nos plants vigoureux fera couler l'ombrage. ”
Il rit, de suffisance et d'aise transporté!
Le patron, dans sa barbe, en sourit *à parte*,
Et veut que le soir même, à la troupe fidèle,
Spectacle et spectateur, le rustaud s'entremêle.
“ A l'incrédulité, dit-il, montrons, pour dernier coup,
“ Que, dès qu'on s'est fait nôtre, alors même *on peut tout*.
“ Allez, cher Clodius, et que l'on se rassemble:
“ De mes zélés amis je veux revoir l'ensemble. ”
Jeannette et Séraphin se rendent à l'appel;
Jeannette, dont les mots ont toujours quelque sel,
Et qui, dit-on, prépare, en style académique,
Sur le sexe des fleurs un traité méthodique,
Où, fidèle au penchant du sexe féminin,
Elle donne la palme au sexe masculin,
Démontre que partout, et jusque dans la plante,
La nature a voulu, toujours sage et constante,
Que seul il eût l'empire. — Et, par un soin si doux,
Elle espère un amant, et peut-être un époux.

Félicité, craignant d'arriver la dernière,
Laisse là son traité des *Devoirs d'une mère.*
Bavius, Mævius, la prude Arsinoé,
Entrent, suivis de Jean, d'Adèle et de Chloé.
Thrason les suit de près, lui qui croit être un sage
Pour avoir censuré la loi sur l'abatage;
Et vingt autres badauds, dont les noms trop obscurs
Ne dépasseront point l'enceinte de nos murs.
N'oublions pas pourtant Le Saint, l'apothicaire,
Ni Julien, son ami, l'avantageux notaire.
Comme un élu, Carlot, choyé, baisé, fêté,
Jusqu'au centre du cercle en triomphe est porté.
C'est là que Jacotot avec éclat préside ;
Chacun à ses discours prête une oreille avide.
Il parle toujours seul, et parle toujours bien.
" Dites-moi votre avis ; moi, j'expose le mien,
" Messieurs. Je ne suis point discoureur incommode :
" J'entends tout de sang-froid ; discutez ma méthode.
" Voyons, qu'en pensez-vous, cher et zélé Damon,
" Dans qui je reconnais un ami d'Apollon ?
" Voulez-vous de Racine avoir l'intelligence ?
" Contre lui, sans scrupule, allez rompre une lance ;
" La victoire est à vous ; vous en viendrez à bout :
" *Sachez un livre seul et rapportez-y tout.*
" Voilà le grand secret ; voilà le seul mystère.
" *L'anglais s'apprend plus vite ici qu'en Angleterre.*
" Vous tous, vous le savez : j'en ai la preuve en main ;
" Et le journal du soir l'annoncera demain.
" Quelle est d'un grand talent la véritable marque ?
" *Savoir bien ce qu'il sait, remarquer qu'il remarque.*
" C'est ainsi que Soter deviendrait un Newton ;
" Ainsi Roch vaut lui seul Cochin et Cicéron.
" Qu'on sache un livre, dis-je, un seul ; qu'on s'en salpêtre :
" Sur le monde savant, on nous verra paraître !
" Le bel art d'Hippocrate a pour vous des attraits,
" Oronte ? Suivez-moi, vous êtes un Broussais.
" Ce salon, à mes yeux, en grands esprits abonde.
" Loin de moi le projet de convaincre le monde :

“ *Il va comme il allait, comme il ira toujours.*
“ *L'espèce n'entend point ; les corps même sont sourds.*
“ Persuadera-t-on aux gens d'Académie
“ Qu'on marche leur égal, et qu'on a leur génie ?
“ Les voit-on répéter nos essais vigoureux ?
“ J'annonce *un fait* nouveau ; les voilà furieux !
“ En dépit de leurs cris, je suis calme et tranquille,
“ Content d'avoir formé le bonheur d'une ville.
“ Chers élèves, amis, riez de leur fureur ;
“ Mais ne discutez point : qu'ils restent dans l'erreur ;
“ Ils sont assez punis. L'amour-propre les pique,
“ Et leur fait dépenser toute leur rhétorique.
“ *Rhétorique et raison qu'ont-elles de commun ?*
“ *L'instruction solide est de dire : Un fait un.*
“ Voilà des résultats ; voilà ce que l'envie
“ Ne détruira jamais ; et *messieurs du génie,*
“ Si tranchants, si hautains, d'un esprit si frondeur,
“ Devront se taire un jour, et calmer leur fureur.
“ On mettait autrefois, sans *marche universelle,*
“ Le pied dans l'étrier ; moi, je vous mets en selle.
“ J'aperçois votre erreur, et je vois qu'en tremblant,
“ Vous craignez, pour vos fils, un travail accablant.
“ Non : chez moi point d'ennui, point d'études amères.
“ Je veux leur conserver le beau teint de leurs mères.
“ Vous voulez de nos droits vous rendre le soutien,
“ Damis ? Ne lisez point Cicéron, Quintilien :
“ Volez à la tribune, à ce *champ de bataille ;*
“ Parlez, parlez toujours, parlez vaille que vaille ;
“ Dites bien, dites mal, quoiqu'on vous rie au né !
“ *Tout homme est, à mes yeux, improvisateur-né.*
“ Il n'est qu'un seul moyen d'arriver à la gloire ;
“ C'est d'apprendre par cœur : l'esprit, c'est la mémoire.
“ La calomnie en vain porte sur moi ses coups :
“ Mon unique réponse est de vous montrer tous. ”
Clodius, hors de lui, trépigne à cette emphase,
Bat des pieds, bat des mains, et se dit en extase.
Baldus, bel esprit creux, et sentant sa valeur,
Ne sachant que penser, se donne un air penseur.

Jacot, qui fait du grec et ne sait point sa langue,
Est chargé d'observer l'effet de la harangue;
Et d'un docile fils remplissant les devoirs,
Sur le cercle ébaubi roule ses grands yeux noirs.
Niger. le lourd Niger, n'oyant que d'une oreille,
Voudrait bien pérorer : mais le cri de *merveille!*
Que pousse à ses côtés Armande avec Bernard.
Rend vains ses lents efforts pour parler avec art.
François, qui n'ose point à tant d'honneur prétendre,
Opine du bonnet de peur de s'y méprendre.
D'aise Annette pâmée, et l'œil à demi clos,
Demande le flacon que respire Cathos.
Chloé, tendre toujours, crie : *Oh! qu'il est aimable!*
Mais Bélise, en fureur, veut qu'on dise : *admirable!*
Et, debout, l'œil en feu, Thrason, l'ardent Thrason,
La soutient de la voix, du geste et du bâton.
Jacot, jugeant dès lors que la chose est parfaite,
Va de la renommée emboucher la trompette;
Entraîne son voisin; ferme son cabinet,
Ordonne d'écarter tout témoin indiscret;
Et bientôt, sous ses yeux, un éloge s'aligne,
Qu'il fera publier à quatre sous la ligne.
Jacotot d'un manant a fait un maître ès arts,
Qui, dans Corbeek, déjà plante ses étendards :
La méthode est donc sûre, universelle, unique;
Elle sert au dessin, au chant, à la musique;
On peut, par elle, écrire et parler sans penser,
Improviser et peindre, avec grâce danser;
Loger tous les talents en parfaite harmonie,
Et, dans un an au plus, devenir un génie.
Cependant, immobile, attentif et muet,
Carlot semble surpris, et non pas satisfait.
L'hiérophante enfin, en ces mots l'apostrophe :
" Mon fils, je veux de toi faire un vrai philosophe.
" Quitte tes vils outils, laisse ton vil métier;
" Apprends-moi Télémaque et l'épitome entier;
" Et va-t'en enseigner, sans trop te faire attendre. "
— " Maître, pour enseigner, qu'ai-je besoin d'apprendre?

" Montrez-moi seulement comment vous vous prenez
" Pour ce hollandais-là que point vous n'apprenez.
" Je ferai tout de même... Adieu ! si de ma vie,
" Je vous entends encore, et qu'il m'en prenne envie ;
" Puissé-je, chez les morts, avoir, pour mes péchés,
" Deux bavards comme vous sans cesse à mes côtés.
" Adieu, dis-je. " — Et Carlot prend le parti fort sage
D'aller continuer ses souliers au village.
Grand fut, on juge bien, le désappointement;
Et même Jacotot fit silence un moment.
Mais un échec n'est rien pour l'homme de génie.
" L'article est toujours fait : allez, qu'on le publie !...
" De la vieille méthode, amis, voilà l'effet...
" Peu sauront, comme vous, apprécier *un fait.*
" Vraiment, mes chers amis, je vous trouve admirables !
" Comment avez-vous pu me devenir semblables ? "
A ces mots, nos badauds, dont l'orgueil est flatté,
De moi, se disent-ils, comme il est enchanté !
Ah ! que j'ai donc d'esprit ! Bannissons qui discute ;
Il le faut admirer : que pour lui l'on recrute.
Damon, ne tardez plus, et partez pour Verviers :
Dieu vous garde, en chemin, des fâcheux savetiers.
Ainsi, la flatterie à nos benêts crédules
Courant après l'esprit, lègue des ridicules.
— Qu'ils sont à mépriser, ces écrivains méchants
Qui, sans aucun égard, vous déchirent les gens,
Dont l'aigreur et le fiel, leur servant de Minerve,
Immolent les vertus à leur mordante verve !
Ta douceur, Jacotot, excitant les mépris...
— J'honore les vertus, et je connais leur prix.
Vous espérez en vain que je prendrai le change :
Jacotot en impose, et moi seul je nous venge.
Il vous croit des oisons ; moi, je vous rends l'esprit.
Si Cotin s'était tu, Boileau n'eût point écrit :
Mais quand le ridicule est à son apogée,
Qu'en petites-maisons notre ville est changée ;
Que Racine, Rousseau, tous nos divins auteurs
Sont, pour les Jacotins, des phrasiers, des rhéteurs ;

Quand j'entends appeler *méthode universelle*
D'un mécanisme vain la lourde ritournelle,
C'est alors qu'indigné je prends la plume en main,
Et livre Jacotot aux ris du genre humain.
Le bon sens outragé me prend pour interprète;
C'est lui, pour le venger, qui m'a créé poëte.
En mandataire exact, remplis ta mission,
Dit-il : berne les sots sans leur permission.
Je vous laisse accuser ma fureur de médire :
Si le goût se maintient, c'est grâce à la satire.
Peignez à larges traits la noirceur de mon fiel;
Je n'en rirai pas moins de l'*homme universel*.
J'ordonne qu'oubliant système, prose, rime,
Il prenne du bouillon et se mette au régime.
Nous le verrons peut-être, à la belle saison,
Revenir aux autels de la droite raison.

IL FAUT SAVOIR DIRE

NON.

PETIT TRAITÉ DE MORALE ET DE POLITIQUE.

1826

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

M. Van de Weyer avait vingt-quatre ans lorsqu'il composa cet opuscule, mais il y montre déjà, sous une forme légère, ce sens du bien et cet amour de la justice qu'il manifesta plus tard dans ses œuvres philosophiques.

Poëtes et prosateurs ont fréquemment traité de cet " art de dire non, „ mais ils n'en ont considéré que le côté plaisant. L'appendice, écrit également de la main de M. Van de Weyer, cite Marot, Desportes et beaucoup d'autres ; le morceau le plus développé est celui que Frédéric Soulié publia dans le *Journal général de France* et qui fut reproduit en feuilleton, ainsi que dans *les Modes parisiennes* du 15 mars 1846. La littérature anglaise s'est aussi emparée de ce sujet, d'abord

dans *Knight's Penny Magazine*, 1er vol., p. 241, où l'on a mis en regard *the art of saying no* et *the art of saying yes;* puis dans deux pièces de théâtre, *Yes and No*, en deux actes, par L. Pocock, et *No*, une farce en un acte, par F. Reynolds ; enfin dans un conte en treize chapitres, *Yes and No*.

M. Van de Weyer, à ce qu'il me disait, avait l'intention de développer et de compléter ce sujet; il n'en avait considéré d'abord que le côté moral, comme le prouvent ses citations et ses notes.

L'opuscule a été imprimé à Louvain, in-32, à très-petite justification, chez F. Michel, en 1826 ; il n'y en eut qu'un nombre extrêmement restreint d'exemplaires et ils ne furent donnés qu'à quelques amis intimes. D'après les informations que j'ai prises, il est aujourd'hui introuvable.

IL FAUT SAVOIR DIRE NON.

Il y a beaucoup de gros traités de morale, une foule de livres sur l'art de diriger, de gouverner, de dompter ses passions, sur l'art de bien vivre, plus ambitieusement appelé la science de la vie. Eh bien, cette grande science se réduit à peu de chose, à cinq mots, dont la connaissance aurait épargné aux laborieux écrivains bien du travail, et aux lecteurs quelque peu d'ennui, si rien de ce qui regarde l'homme et ses devoirs pouvait ennuyer. On a transformé la morale en science exacte, et les sciences en formules. Ma formule, qui comprend tout, la voici : *Il faut savoir dire non.*

On a dit : *Sentir est tout l'homme ;* cela est aussi faux de pensée que tranchant d'expression ; mais ces tournures sont consacrées : on ne sait plus parler simplement. Je dis, moi, avec plus de vérité, mais d'un ton peut-être également tranchant : *Il faut savoir dire* NON : voilà la morale, toute la morale.

Et, en effet, soit que nous jetions un regard sur la scène mouvante du monde, soit que nous déroulions le vaste tableau des siècles passés, soit (ce qui est plus difficile, et qui vous arrive peut-être aussi rarement à vous qu'à moi, mon cher lecteur) que nous descendions en nous-mêmes pour y sonder le côté faible, nous reconnaîtrons que la plupart des grands crimes, que les vices, les fautes, les faiblesses, les ridicules, les inconséquences proviennent de ce que *l'homme ne sait pas dire non.*

Que de preuves j'en pourrais trouver dans l'histoire de toutes les nations! Plutarque ne dit-il pas expressément, dans son traité *De la Mauvaise Honte,* que" tous les habitants de l'Asie servaient à un seul homme pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est *non* [1]*?* „

Mais bornons-nous à ce qui nous touche de près; et, pour ne pas sortir des temps modernes et des faits qui nous sont contemporains, se seraient-ils couverts d'une honte que vingt siècles ne parviendront point à effacer, ces malheureux Napolitains, s'ils avaient su dire *non?*

Pourquoi, au contraire, la Grèce, du sein du plus abrutissant despotisme, renaît-elle, coura-

[1] PLUTARQUE, *Œuvres morales*, t. 1er, § XIII, p. 508, trad. d'Amyot, édit. de l'ab. Brotier, 1784, in-8o.

geuse et forte, à la liberté ? C'est qu'elle a dit *non* à l'oppression, *non* énergique, cimenté de sang, *non* qui a retenti dans toute l'Europe, et qui fait tressaillir les cœurs généreux.

Qu'est-ce donc qui vaut aux gouvernements représentatifs le respect, l'admiration et les vœux des nations qui en sont privées, et le vif attachement de celles qui en jouissent ? C'est que là, et là seulement, le peuple peut, par la voix de ses représentants, dire librement *non*. Belle et noble prérogative ! droit sacré ! palladium de toutes les libertés !

Nations, vous ne serez libres, et partant heureuses, qu'autant que vous saurez dire *non*.

Hommes de tout rang, de toute condition, qui tenez à quelque chose, ou qui ne tenez à rien ; rois, ministres, juges, administrateurs, négociants, vieillards, femmes, jeunes gens, vous ne serez vertueux et respectés qu'autant que vous pratiquerez cette maxime féconde : *Il faut savoir dire non, et à ses propres passions, et aux passions des autres.*

Si l'envie vous tourmente, si l'ambition vous aiguillonne, si l'amour trop vif des plaisirs vous ôte l'activité de l'esprit et de l'âme, ou que les manœuvres de l'intrigue, les insinuations de la mauvaise foi, les suggestions de l'injustice et de la cupidité, les maximes relâchées et les sophismes ingénieux du vice qui s'excuse, fassent fléchir la

rectitude de votre jugement, dites, et dites à temps surtout, *non.*

Ils n'ont pas su dire non, ces deux disciples d'Esculape, hommes de grande science, de belle et bonne réputation jusqu'alors, qui, naguère, dans une cérémonie fameuse, se sont prêtés... à ce qu'ils auraient dû laisser faire par quelque courtisan [1]; et ils se sont déshonorés aux yeux de l'Europe! car c'est à des hommes comme eux qu'on pardonne le moins de ne pas savoir dire *non.*

Vous donc, écrivains, littérateurs, historiens, observateurs de l'homme et de la société, vous tous enfin qui exercez les nobles arts de la pensée, que votre plume, hardie à dire la vérité, à démasquer le vice et l'hypocrisie, à flétrir l'injustice et l'arbitraire, reste pure de crainte, de faiblesse, de haine et d'adulation. A vous, plus qu'aux autres, il importe de persuader qu'*il faut savoir dire non*, et cela dans l'intérêt de votre propre gloire : car, ne vous abusez point, le vernis brillant dont vous aurez recouvert et plâtré votre édifice de mensonge s'use et tombe par la main du temps ; et la postérité, habile à découvrir la fraude, lira la vérité que vous aurez voulu cacher, en même temps que votre propre dégradation. Et votre nom restera flétri, car qui sème du mensonge

[1] Présentation des écrouelleux, au sacre de Charles X.

recueille du mépris. Si donc vous tenez à l'estime des hommes et à la vôtre, sachez aux ordres de la puissance, à l'appât séducteur des richesses, à la glu des honneurs et des distinctions, à l'influence de l'esprit de parti, des salons et des coteries, aux exigences de l'amour-propre, sachez dire courageusement *non.*

Et toi, jeune et faible mère, qui suis avec inquiétude tous les mouvements de ton enfant, et qui cours au-devant de ses caprices, ah! que de peines tu te prépares, que tu te repentiras un jour de ne pas avoir su lui dire *non !* Et combien lui-même t'en saura mauvais gré !

L'indignation doit nous rappeler ce misérable sénat de France, qui osa s'appeler *conservateur*, et qui conservera dans l'histoire les flétrissures que lui ont imprimées les contemporains, et surtout la nation qu'il a trahie ; pourquoi ce mépris déversé sur un seul corps ? C'est qu'il n'osa jamais dire *non*, dès qu'une fois un seul homme avait dit *oui.*

Or, c'est à l'inhabitude et à la difficulté de dire *non*, que cette France [1], où il y a abondance, exubérance même d'esprit et de talent, mais disette de caractère et de courage civil, est redevable de tous les malheurs qui l'ont accablée. Et la loi

[1] Il y a deux France : celle de l'empire, vénale et servile, et celle des institutions nouvelles, brillante de courage, de force, d'élévation, et dont l'avenir serait plein d'espérance, si...

impie du sacrilége, et les jésuites, et tant d'autres maux, graves et incurables, dont nous sommes à l'abri chez nous, mais que nous voudrions bien ne pas voir chez eux, en sentiraient-ils le poids, ces Français formés à l'école de l'empire et du jésuitisme, vains, légers, amateurs de places, friands de cordons, courageux au feu, valets partout ailleurs, s'ils savaient dire *non?* C'est là, c'est dans cette belle et riche contrée, que l'on voit, triste et affligeant spectacle! la soif des honneurs, le besoin de briller, l'impatience de sortir de la foule, ôter aux hommes le pouvoir de dire *non;* et cela d'autant plus irrémédiablement, que les femmes, conspirant contre ce pouvoir, ajoutent, à la commune faiblesse, la puissance si active et si formidable de leur vanité. Il leur faut toilette élégante, salons brillants, table renommée; et le moyen, avec tous ces besoins, de dire *non* à l'intrigue, aux bassesses, à l'obéissance passive? Que cela nous soit, à nous, gens simples et qui voulons rester tels, une utile leçon; mais, pour en tirer profit et avantage, restons convaincus qu'*il faut savoir dire non.*

Quelle est cette jeune paysanne, qui allaite, derrière cet orme, et comme en se cachant, un enfant sur qui elle laisse tomber de tristes regards? Pourquoi la joie si douce de la maternité ne rayonne t-elle pas sur sa figure? Une grosse larme roule dans ses yeux éteints... Hélas! c'est la bonne

Louise, la fille du fermier Jean ! Elle revient de la ville voisine, et elle n'a pas su dire *non.*

Simples villageoises, modestes boutiquières, grandes dames de la ville et de la cour, vous toutes qui portez jupons sur votre gente personne et sentiments droits au fond du cœur, apprenez bien à connaître le moment, moment dangereux, glissant, scabreux, fertile en chutes, où *il faut savoir dire non.* Et bien en adviendra, et à vous, et à vos maris, et à vos filles : à vous, par la tranquillité du cœur et le calme de la conscience ; à vos filles, par le bon exemple, meilleur que des préceptes ; à vos maris, par le bonheur et le repos de la vie. Ah ! qu'un mari s'endort tranquillement sur l'oreiller de la sécurité lorsqu'il est convaincu que sa femme sait dire *non !*

Voilà, direz-vous peut-être, mon cher lecteur, bien du décousu dans l'exposé d'un système de morale qu'on donnait comme si simple ; et l'auteur, semblable à tous les écrivains du genre, a délayé en plusieurs pages ce qu'il aurait pu dire en peu de mots. — Un instant : ayant à montrer que mon *principe universel* était applicable à *tout,* je vous ai présenté des tableaux, des exemples, des faits, comme ils s'offraient à mon esprit ou à ma mémoire. Souffrez maintenant que, pour étayer ou pour couronner ma doctrine, je rappelle quelques *non* fameux dont l'histoire conservera le souvenir.

Alexandre le Grand avait épuisé tous les honneurs qu'on peut rendre à un homme ; il voulut, dans un accès de fol orgueil, passion commune aux grands comme aux petits hommes, qu'on lui rendît ceux qu'on devait aux dieux ; il voulut qu'on l'adorât comme fils de Jupiter. Les Asiatiques et beaucoup de Grecs se prosternèrent. Le philosophe Callisthène, âme droite et ferme, conserva la stature qui sied à l'homme, et dit : *Non*, je ne m'humilierai point ; *non*, je ne fléchirai point le genou. Alexandre, grandement irrité, fit saisir Callisthène, ordonna qu'il eût les oreilles et le nez coupés, et qu'il fût ensuite enfermé dans une cage de fer [1]. Callisthène perdit le nez, les oreilles, sa liberté, mais non son courage : il protesta tout haut contre cet attentat à la dignité de l'homme. Voilà un *non* courageux, inflexible, comme il convient d'en opposer aux despotes orgueilleux, et qui finit par ébranler Alexandre lui-même. — Nous autres, hommes modernes, gens de sciences et de lettres, polis, courtois, douillets, nous conserverions, en pareille circonstance, nos nez et nos oreilles ! car nous tenons à nos libertés, et nous les défendons, non pas même *jusqu'au feu exclusivement*, comme disait Montaigne de nos

[1] Voy. Quinte-Curce, et l'admirable tableau de Montesquieu, intitulé *Lysimaque*.

opinions, mais jusqu'aux biens, richesses et aisances de la vie exclusivement.

Ce n'est pas qu'il n'y ait, dans les temps modernes, des exemples d'une généreuse opposition; et le *non* courageux de Carnot et de Lambrechts, lors de l'avénement de Napoléon au trône de France, est trop présent à la mémoire de tout le monde pour le rappeler ici.

Un *non* moins connu, et qui mérite pourtant de l'être, est celui du comte de Lima, adressé à un homme qu'on habitua trop peu, pour son malheur, au son de ce puissant monosyllabe.

" Le comte de Lima était à la tête de la députation portugaise que Napoléon avait mandée à Bayonne. Après plusieurs interrogations faites à ce président, il lui adressa la question suivante: Que voulez-vous, vous autres Portugais? Voulez-vous être Espagnols? A ces mots, je vis le comte de Lima, grandissant de dix pieds, s'affermissant dans sa position, portant la main sur la garde de son épée, et d'une voix qui ébranla les voûtes de l'appartement, répondant : *Non.* Les anciens héros portugais n'auraient pas mieux dit : aussi cet héroïque monosyllabe frappa-t-il beaucoup Napoléon, et il rendit le lendemain à un de ses premiers officiers l'impression qu'il avait reçue par ces paroles, en lui disant : Le comte de Lima m'a dit hier un superbe *non.* "

Le conquérant moderne se montra moins irritable que l'ancien ; et, loin de faire un mauvais parti au courageux député, « il ne cessa de le traiter avec distinction. Le reste de la conversation se ressentit de la bienveillance à laquelle la noble repartie du comte l'avait disposé ; il accorda tout ce qui lui fut demandé pour les intérêts du Portugal, et n'a plus reparlé de réunion avec l'Espagne [1]. »

Je pourrais augmenter encore cette notice historique ; vous parler du *sinon, non* des cortès de l'Aragon [2], du *non* de Guillaume Tell, etc., etc.; mais j'aime mieux vous faire remarquer (et le dernier trait en fournit une preuve éclatante) la force et l'empire du juste emploi de ce mot. Or, la nécessité de cet emploi est de tous les jours, de tous les moments. Je voudrais que vous en fissiez la règle de votre conduite ; que vous vous dissiez tous les matins, en vous levant : *Il faut savoir dire non, et à ses propres passions, et aux passions des autres.* Quelle forte trempe vous donneriez ainsi à votre caractère ! Et, en même temps, quelle élévation, quelle noblesse vous imprimeriez à toutes

[1] De Pradt, *Mém. hist. sur la révol. d'Espagne*, p. 59-60. Paris, Rosa, 1816, in-8°.

[2] Le fier *sinon, non*, des Aragonais, dit M. le comte de Ségur (*Galerie morale et politique*, t. 1er, p. 2), vaut à lui seul toute une constitution.

vos déterminations ! Dépouillé que serait votre cœur des passions qui en arrêtaient les purs élans, il ne serait plus accessible qu'aux sentiments du juste et du vrai ; vous écouteriez sa voix simple et éloquente qui n'égare jamais, et vous vous laisseriez aller à ses douces impulsions. Mais soyez inébranlable dans un *non* une fois prononcé. Cela choquera d'abord dans ce qu'on appelle *le monde*, où l'opposition est inconvenante, et où l'on excuse les mauvaises mœurs, et non le mauvais ton. Élevez-vous ; dédaignez les jugements de ces hommes gâtés par les belles manières ; et vous conserverez sur eux l'inappréciable avantage d'une volonté forte dirigée par une maxime féconde et riche en applications ; car, osons le dire, ce n'est point d'adopter de faux principes que l'on doit accuser les hommes d'aujourd'hui, mais de vivre sans principes arrêtés, et de se laisser emporter par le train des affaires ou par les vaines distractions du monde. De là cette absence de dignité, de caractère ; de là un vide, une lacune dans leur âme, que rien ne saurait remplir, et à laquelle rien ne saurait suppléer, et qui les livre, faibles et lâches, à l'adoration ou à la crainte de la puissance, à l'empire de la force ou de l'or, qui est aussi une force.

APPENDIX.

II

I

Oui et *Non* sont bien courts à dire ; mais, avant de les prononcer, il faut y réfléchir longtemps.

GRACIAN.

*

Les deux mots les plus courts à prononcer, *Oui* et *Non*, sont ceux qui demandent le plus d'examen : préférez *Peut-être.*

PYTHAGORE.

*

Our courteous Antony
Whom ne' er the word of *No* woman heard speak.

SHAKESPEARE.

*

Taffata phrases, silken terms precise
I do forswear them ; and I here protest
Henceforth my woving mind shall be exprest
In russet *Yeas* and honest kersy *Noes.*

SHAKESPEARE.

*

Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *Non* bien fermes, que j'ai prononcés dans ma vie.

DUCIS, *Lettres*.

*

Thaïs ne sait rien refuser. Rougis, Thaïs, qui n'as jamais dit : *Non*.

MARTIAL.

*

No is a surly, honest fellow, speaks his mind rough and round at once.

WALTER SCOTT, *The Antiquary*, ch. XI.

*

Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *Non*. Savoir prononcer ce mot, et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

CHAMFORT.

*

Un doux Nenni, avec un doux sourire,
Est tant honneste ! il le vous faut apprendre.
Quant est d'Ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrais vous reprendre ;
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict dont le désir me poinct ;
Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez : " Non, vous ne l'aurez point. "

MAROT.

*

Voilez un temps le secret de vos âmes,
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquants que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons.
Cédez toujours, mais jamais sans défense ;
En vous hâtant, faites qu'on vous devance.
Retenez bien surtout cet heureux mot,
Ce doux *Nenni* qui plaît tant à Marot.

BERNARD.

*

Il ne faut qu'un *Ouy* mêlé d'un doux sourire
Plein d'amour et d'appas.
Mon Dieu, que de longueurs ! le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas.

DESPORTES.

*

No pearly teeth rejoice my view,
Unless a "Yes" displays their hue —
The prudish lip that *Noes* me back
Convinces me the teeth are black.

Anacreontic verses, by SHERIDAN. *Sheridaniana*, p. 62.

Ce ne sont point des poëtes de ce genre qu'Agamemnon aurait laissés auprès de sa femme Clytemnestre, pour lui inspirer l'amour de la vertu et l'empêcher de commettre des fautes (1). — La poésie a perdu son sacré caractère. Il n'y a de divins que les poëtes moraux.

*

Le fier *Sinon*, *Non*, des Aragonais, vaut à lui seul toute une constitution.

Comte DE SÉGUR, *Galerie morale et politique*, t. I, p. 2.

(1) ODYSS., liv. III. — PLATON, *sur les poëtes*.

L'homme qui ne céda pas à cette prodigieuse puissance, ou qui du moins ne lui céda que dans des bornes convenues, et pour lui résister ensuite avec une inflexible douceur; le vieillard, qui, sans soldats, sans défense, sans océan et sans déserts entre la France et lui, osa dire *Non* à l'Empereur, et opposa les Bulles de l'Église au conquérant qui avait brisé les constitutions des peuples, est un des plus beaux caractères qu'on puisse présenter en exemple à l'humanité, pour nourrir en elle le sentiment de sa propre grandeur et de sa liberté morale.

(*Discours de M. Villemain sur la vie de Pie VII, couronné par l'Académie française.*)

*

La voix de la conscience n'est si importune que parce qu'elle se fait toujours entendre au moment opportun.

S. V.

*

Marmontel reproche à Marivaux son affectation, qui consiste souvent, dit-il, dans une continuité de métaphores familières et recherchées, où tout est personnifié, jusqu'à un *Oui* qui a la *physionomie* d'un *Non.*

(*Éléments de littérature*, au mot *Affectation.* Ed. de Belin, p. 81.)

*

Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables; qu'aucune importunité ne vous ébranle; que le *Non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

ROUSSEAU, *Émile*, liv. II.

*

La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance, et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne.

Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent misérables; et de là viennent toutes nos calamités. *Les plus sublimes vertus sont négatives;* elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont sans ostentation et au-dessus même de ce plaisir, si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. Oh! quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal! De quelle intrépidité d'âme, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir! "

Émile, liv. II, p. 153. Lire la note.

*

In den mond eener vrouw, is *Neen* slechts de oudste broeder van *Ja*.

Naar VICTOR HUGO.

*

Le *Oui* n'émeut si profondément une jeune fille au pied de l'autel, que parce qu'en le prononçant, elle sent instinctivement qu'elle perd le droit de dire *Non* à un seul homme, et qu'elle s'impose le devoir de dire *Non* à tous les autres.

S. V.

*

Che *Sì* e *No* nel capo mi tenzona.

DANTE.

*

I cannot but repeat that the unhappy facility of you temper which renders it an impossibility to you to say " *No* ", will open your purse to every sharper, and surrender your heart to the first flirt you meet.

Lord MULGRAVE, " *Yes and No,* " t. I, p. 112.

*

It is to be desired that those who are to pass their lives together, should somhow concur in the suitable and timely alternate application of those two most important monosyllables : " *Yes and No.* "

Idem, ibid., t. II, p. 270.

*

Aucun jockey d'Epsom n'entendait mieux son art que M[me] de Vaudaunaye n'avait compris cette science de coquetterie qui, comme toutes les autres, peut se formuler en deux mots : la femme vertueuse dit : Non ; la passionnée, Oui ; la capricieuse, Oui et Non ; la coquette, ni Oui ni Non. C'est par les mille perplexités de ces deux mots, également refusés ou prononcés avec une expression contraire à leur sens, de ce *Oui* moqueur, cruel comme une trop longue résistance, de ce *Non* languissant, tendre comme un aveu, que Valérie promenait bride en main sa nouvelle conquête.

Le Persécuteur, par CHARLES DE BERNARD.

*

Le bouffon de Philippe II, roi d'Espagne, lui dit un jour : *Que ferais-tu, Philippe, si tous tes sujets s'avisaient de dire* NON *toutes les fois que tu dis* OUI ? Réflexion pleine de sagesse et digne d'une origine plus grave. Ainsi, le grand dépend du petit et le petit du grand, etc.

OXENSTIERN.

*

Il y a une si grande différence entre l'intelligence et la volonté, et souvent si peu de communication entre elles, que ceux qui, dans la théorie, disent *Non* à tout, et sont de véritables Pyrrhoniens, ne savent dire *Non* à rien dans la vie commune, dans la pratique, et sont des êtres faciles, faibles et sans caractère.

ANCILLON, *Mélanges de philosophie.*

*

Garrick was very ready in promising, but he intended at that time to fulfil his promise; he intended no deceit : his politeness or his good nature, call it which you will, made him unwilling to deny ; he wanted the courage to say *No*, even to unreasonable demands. This was the great error of his life : by raising expectations which he did not, perhaps could not, gratify, he made many enemies; at the same time it must be remembered, that this error proceeded from the same cause which produced many of his virtues.

Two Dialogues in imitation of Johnson's style of conversation. By sir Joshua Reynolds. Privately printed. in 1816, by Lady Thorńond.

*

From the Tatler, nº 83.

There is nothing more common than the weaknesses mentioned in the follwing epistle : and I believe there is hardly a man living who has not been more on less injured by it.

(*Voy. toute la lettre, t. II, p. 280.*)

This Epistle has given an occasion to a Prentice on this subject, wherein I shall lay down rules when a young stripling is to say No; and a young virgin Yes.

N. B. For the publication of this discourse, I wait only for subscriptions from the under-graduates of each University, and the young ladies in the boarding schools of Hackney and Chelsea.

*

Répondre simplement Non ! " Comme les Lacédæmoniens firent quelquefois à Philippus qui leur avoit escrit, s'ils le vouloyent recevoir en leur ville : Ils lui rescrivirent en grosse lettre sur un papier, Non. "

PLUTARQUE, *Du trop parler.*

*

" La vertu en ce bas monde, à cause du rebours trop habituel, consiste presque entièrement à s'abstenir, à sacrifier, à assister, sans y participer, aux choses, et à leur dire *Non* en face bien souvent. Les anciens Perses, dans leur mythologie, appellent l'esprit du mal *celui qui dit toujours Non.* Eh bien, dans la réalité pratique de la vie, ce rôle est en grande partie dévolu à l'homme de bien. Or, l'homme habile, à expédients, le génie à métamorphoses, le mercure politique, financier ou galant, l'aventurier, en un mot, ne dit jamais *Non* aux choses ; il s'y accommode ; il les prend de biais ; il a parfois l'air de les dominer, etc. etc. "

SAINTE-BEUVE, *Crit. et Port.*, t. II, p. 487.

*

Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, accusé de favoriser tantôt les jésuites et tantôt les jansénistes, fut surnommé *Cahin-Caha,* comme on le voit dans cette épitaphe épigrammatique qu'on lui fit le jour de sa mort :

Ci-gît Louis Cahin-Caha,
Qui dévotement appela.
De Oui, de Non s'entortilla,
Puis dit ceci, puis dit cela,
Perdit la tête et s'en alla.

*

Il y a beaucoup de gens qui sont tellement nés à dire *Non,* que le *Non* va toujours au-devant de tout ce qu'on leur dit. Il les rend si désagréables, encore bien qu'ils accordent enfin ce qu'on leur demande, ou qu'ils consentent à ce qu'on leur dit, qu'ils perdent toujours l'agrément qu'ils pourraient recevoir, s'ils n'avaient point si mal commencé.

Maximes de Mme la marquise DE SABLÉ.

*

On ne doit pas toujours accorder toutes choses, ni à tous. Il est aussi louable de refuser avec raison, que de donner à propos.

C'est en ceci que le *Non* de quelques-uns plaît davantage que le *Oui* des autres. Le refus accompagné de douceur et de civilité satisfait davantage un bon cœur, qu'une grâce qu'on accorde sèchement.

Maximes de Mme la marquise DE SABLÉ.

*

Though all conversation is artificial, and the *expression* often at variance with the *sentiment*, yet is it ineffectual to disguise the tenderest affections of the heart. This is elegantly described by our female Rochefoucauld, Mrs Greville, whose unconscious superiority gives additional lustre to her wit.

" As there is a *No* which the man of gallantry perfectly understands to mean *Yes*, so there is a *Yes* which the man of delicacy perfectly undestands to mean *No*. In the first instance, if you have any discernment, you will discover, that while the lipse refuse, the heart concedes, and you will therefore be little mortified by the refusal. In the last instance, if you have any feeling, you will discern, that while the lipse grant, the heart denies, and you will be aslittle flattered by the concession. "

Maxims and reflexions. Lond., J. Egerton, 1785, in-12, p. 150.

L'ouvrage de Mme Greville a été publié à Londres, en 1756, sous le titre de *Maxims, characters and reflections, critical, satyrical and moral*, in-8°. Lond.

*

PORTRAIT DE LA CRAINTE :

Son advis ne dit rien qu'un triste Oui qui tremble,
Elle a sous son tetin la plaie où le malheur
Ficha ses doigts crochus pour lui oster le cœur.

Les Tragiques, par THÉOD. AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

*

Discourse may want an animated No,
To brush the surface, and to make it flow;
But still remember, if you mean to please,
To press your point with modesty and ease.

COWPER, *Conversation.*

*

Like sir Francis Wronghead in the play: "He cries AY when he ought to have cried NO."

*

Aujodeu, de jeune pimprenelle
Me direin Voueï, que je reprondroo Non.
Aujourd'hui, de jeunes pimprenelles
Me diraient Oui, que je répondrais Non.

DE LA MONNOYE, *Noëls bourguignons.*

*

"L'empereur Charles-Quint, dit Cayet dans son *Histoire de la guerre sous le règne d'Henri IV*, demandant à François Ier combien valait le revenu de quelques villes de France par où il avait passé : *Ce que je veux*, dit le Roi. Laquelle parole étant depuis rapportée à l'empereur Maximilien, ce prince lâcha ce trait comme en passant : *Le Roi de France est donc le Roi des Bêtes !*" Aux yeux des Rois eux-mêmes, les peuples qui ne savent pas dire Non, et qui se laissent tailler à merci, tombent au rang des bêtes.

*

Mercure chargé de par Vénus d'avertir les jeunes filles "qu'elles soient gracieuses, courtoises et amiables aux amants; qu'elles aient plusieurs *Oui* aux yeux et force *Nenni* en la bouche."

BONAVENTURE DES PÉRIERS, *Cymbalum mundi*, dial. III. Éd. de Prosper Marchand.

*

YES OR NO.

When of a man I ask a question,
I wish he'd answer Yes or No,
Nor stop to make some smooth evasion,
And only tell me—may be so.

I always doubt the friendly meaning
Of well-perhaps-I do not know-
When for a favour I and sueing;
I'd rather hear the answer, No.

When of a friend I wish to borrow
A little cash, to hear him say :
I've none to-day, but call to-morrow-
Is worse than if he told me, Nay.

Why all this need of plaistering over
What he in fact intend to show?
Why not at once with much less labour
Say frankly, Yes, my friend, or No?

I from my soul despise all quibbling,
I'll use it not with friend or foe;
But, when they ask, without dissembling
I'll plainly answer, Yes or No.

Extract from " The Crypt or Receptacle for things Past, an Antiquairian Literary and Miscellaneous Journal. " Ringwood, 1828, vol. II, p. 273.

*

Casanova rencontre, en allant à Paris, le gouverneur d'un jeune garçon de douze ans. " Je l'employai, dit-il, pendant tout le voyage, à me donner des leçons de politesse française, et lorsque nous dûmes nous séparer, il me prit amicalement à part, et me dit qu'il voulait me faire un petit cadeau. — Quoi? — Il faut abandonner et oublier pour ainsi dire la particule *Non.* — ... *Non*

n'est pas un mot français ; au lieu de cette syllabe désobligeante, dites : *Pardon. Non* est un démenti ; laissez-le, ou préparez-vous à donner et à recevoir des coups d'épée à tout bout de champ. — Je vous remercie ; votre cadeau est précieux, et je vous promets de ne plus dire *Non* de ma vie. "

Mém. de J. Casanova, chap. XXVIII.

*

" No somos tan ignorantes, que no se nos alcance que lo que dice la lengua paga la gorja ; y harta merced le hace el cielo al nombre atrevido (por no darle otro titulo) que le dije en su lengua su vida ó su muerte, como si tuviese mas letras un *No* que un *Sí*.

" Nous ne sommes pas encore assez ignorants que nous ne sachions que le col paye les sottises de la langue. Le ciel fait bien de la grâce à l'homme résolu, pour ne pas me servir d'autré terme, que de lui laisser sa langue maîtresse de sa mort ou de sa vie, comme s'il y avait plus de lettres dans un *Non* que dans un *Oui*.

Traduction de l'abbé S. MARTIN DE CHASSONVILLE.

*

Dorante, dans le *Menteur*, de Corneille,... ce qui le rend tout à fait blâmable, c'est qu'il se joue de la crédulité de son père et de celle de ses amis. Dorante devient réellement menteur ; si on le laisse faire, il dira bientôt *Oui* pour *Non*, ou *Non* pour *Oui*, sous prétexte qu'il n'y a pas plus de lettres dans un mot que dans l'autre.

LUCAS, *Hist. du Th. Fr.*

*

... Como si tu viese mas letras un *No* que un *Sì*.

Novela de Rinconete y Cortadillo, de Miguel De Cervantes Saavedra. Madrid, 1821, t. I, p. 212.

*

No often means *Yes*, but Yes never means *No*.

*

Since maids, in modesty, say No, to that
Which they would have the profferer construc, *Ay*.

SHAKESPEARE, *Two Gentlemen of Verona*.

*

Les femmes ressemblent assez au père Lodoli, que, selon le journal de Lambert, rien ne fatiguait plus que le monosyllabe *Oui;* dans tous les cas, elles ont soin de ne le dire jamais qu'après *Non*.

JEAN-PAUL RICHTER, *Titan*, t. Ier.

II

DE L'ART DE DIRE NON,

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ.

1838.

(*Journal général de France.*)

On a fait d'énormes traités sur une foule de graves questions, sur l'immortalité de l'âme et sur la dentition des poules, sur la perfectibilité humaine et sur l'amélioration des coquelicots; il n'est point de science, d'art ou de métier qui n'ait sa bibliothèque de traités spéciaux, depuis l'astronomie qui mesure presque l'infini, jusqu'aux comptes d'intérêts, autre espèce d'infini tout à fait incommensurable; depuis l'art de prendre les villes jusqu'à l'art de pêcher les goujons; depuis le métier du diplomate jusqu'à celui du taupier; il y a des traités sur la meilleure manière de gouverner les peuples et de tondre les moutons; des traités qui enseignent à faire de grands hommes avec de petits enfants, et des anguilles avec de la farine; des traités qui démontrent jusqu'à l'évidence la nécessité du numéraire dans un État, et des traités qui prouvent invinciblement son inutilité; nous avons des traités sur la poésie épique et sur les chansons, sur l'histoire et sur les contes de revenants, sur le style et sur l'écriture, sur la joie que procure le travail, et sur le bonheur que donne la paresse; il existe enfin des traités sur toutes choses au monde, excepté sur

la chose du monde la plus usuelle et, par conséquent, la plus importante.

Cette chose si usuelle et, par conséquent, si importante ne tient pourtant pas essentiellement aux règles générales par lesquelles les moralistes prétendent régenter la vie humaine. Ainsi, l'on peut faire un sage emploi de sa fortune et de son temps, cette seconde fortune; on peut être bon citoyen, ce qui est si facile; bon mari, ce qui est si malaisé; bon fils, ce qui est si rare; bon père, ce qui est si commun; on peut avoir toutes les vertus que la mort fait pousser sur la tombe, dont les héritiers font inscrire sur la pierre tumulaire une nomenclature en proportion assez exacte avec les rôles de l'inventaire estimatif de l'héritage; on peut, dis-je, être doué par le Ciel de toutes les qualités estimables, et cependant éprouver tous les insuccès et toutes les infortunes possibles.

Je vais plus loin, et je dis qu'on peut être encore mieux partagé par le sort pour réussir, c'est-à-dire qu'on peut avoir toutes les mauvaises passions et tous les vices aimables, et cependant n'arriver à rien. Que manque-t-il donc à ces existences pour être complètes? Il leur manque : 1° l'art de dire Non ; 2° l'art de dire Oui ; l'art de ne dire ni oui ni non, ce qui est bien différent de dire oui et non, car ne dire ni oui ni non, c'est de l'adresse, de la prudence, de la fermeté ; dire oui et non, c'est de la gaucherie, de l'imprévoyance, de la faiblesse. Richelieu ne disait ni oui ni non à personne; Louis XIII disait oui et non à tout le monde.

Cette distinction entre le *ni oui ni non* et le *oui et non* étant bien établie, je reprends, et je pose en principe absolu que savoir dire non, savoir dire oui, et savoir ne dire ni oui ni non, est la science la plus nécessaire à l'homme, et la seule cependant sur laquelle on n'ait point fait encore de traité complet.

En effet, qu'est-ce que la vie? Pour quelques êtres privilégiés, pour les hommes de génie et les voleurs, c'est prendre ; pour la masse, c'est accepter, refuser et temporiser. Comme je n'ai aucun droit à écrire pour le génie, ni aucune prétention à écrire pour les voleurs, j'adresse donc à la masse seulement ces observations succinctes, en attendant qu'un plus habile en fasse un véritable code.

Si l'art de dire non est utile au petit, il est à peu près indispen-

sable au puissant, car c'est celui-ci qui a le plus d'occasions de refuser. J'appelle puissant tout homme qui tient dans ses mains l'objet des désirs d'un autre homme. A ce compte, les ministres et les usuriers sont les gens les plus puissants du monde. Assurément rien n'est plus facile que de refuser à un homme une place ou de l'argent en se faisant un ennemi de cet homme; mais le refuser en le laissant persuadé de sa bonne volonté, voilà où l'art commence, où l'homme habile se montre.

Cependant, cet art, comme tout autre, a ses vulgarités et ses adresses du premier ordre.

Ainsi, un ministre étant donné (remarquez que je ne spécifie aucun temps ni aucun pays, et que je ne restreins point l'application de ma théorie à une situation particulière), ainsi donc, un ministre étant donné, et une place dépendante de lui se trouvant vacante, il résulte immédiatement de ce fait cinquante, cent ou deux cents prétendants à ladite place. Admettons une moyenne de cent, pour ne pas épouvanter les hommes d'État à qui prendrait la fantaisie de suivre nos leçons. Cette liste de candidats se divise naturellement en trois catégories : la première et la plus nombreuse est celle des mendiants d'un ministère; la seconde est celle des gens recommandés par des hommes influents; la troisième, celle des gens qui se recommandent par eux-mêmes. La première est une race d'hommes pour qui toute place vacante est une occasion de tendre la main. On peut fort bien ne pas répondre à la pétition inamovible qu'ils envoient au ministre; mais il nous semble convenable qu'un expéditionnaire leur distribue l'aumône suivante, qui consiste en une lettre sous enveloppe, portant le timbre ministériel, et dans laquelle il est dit :

« Monsieur,

« J'ai fait prendre note de la demande que vous m'avez adressée ; je me la ferai représenter, s'il y a lieu. »

Cette lettre et son enveloppe deviennent, dans les mains du solliciteur, un titre qu'il montre avec orgueil, et auquel il croit. Lorsque à force d'importunités il en a réuni deux douzaines, cet homme les enferme dans un portefeuille crasseux qu'il porte toujours dans la poche de côté de son habit; il arrive qu'au bout d'un certain temps, le solliciteur se fait victime, et dit solennellement à

sa portière, en montrant la liasse de lettres et d'enveloppes dont il a été gratifié :

— C'est avec de pareils titres qu'on me refuse une place ! Hélas ! hélas ! il n'y a que l'intrigue qui réussisse.

Le plus souvent on mène ainsi le malheureux d'espérances en espérances, et d'enveloppe en enveloppe, jusqu'à la tombe où il descend en murmurant sur la couche fatale :

— Je crois que le ministère aurait fini par me rendre justice.

Cette manière de procéder est pauvre ; elle ravale à un usage infime le grand art de ne dire ni oui ni non ; elle joue sans pitié avec les existences misérables qui doivent nécessairement périr à la peine. Et dans ce cas, je conseillerais le *non* dans toute sa crudité et dans toute son étendue, si je n'avais découvert, dans mes nombreuses recherches, une manière de procéder qui, en raison de la qualité des solliciteurs, ne manque point d'une certaine adresse, et qui, du moins, a le mérite d'être polie. C'est encore une lettre qui en fait les frais. Voici comment elle est conçue :

" Monsieur,

" Par une décision à laquelle je dois me conformer, il a été arrêté qu'à l'avenir il ne serait accordé d'emploi salarié qu'aux personnes qui font déjà partie de l'administration. C'est donc avec regret que je me vois forcé de vous renvoyer votre demande, etc. "

Tout l'esprit de ce refus est dans le mot *il*, qui ne désigne personne, et dans les mots *emploi salarié*, qui vous débarrassent de cinquante solliciteurs, sur soixante qui composent la catégorie du mendiant ministériel.

La seconde catégorie renferme, comme nous l'avons dit, celle des gens puissamment recommandés. Nous ne parlons pas ici des recommandations par apostille, espèce de fausse lettre de change signée de noms honorables qui savent cependant qu'elle ne sera point acquittée, et au moyen de laquelle on paye quelquefois un service rendu ; nous voulons parler de la recommandation chaude, pressante, personnelle ; dans ce cas, et s'il peut y avoir danger à refuser les protecteurs, il n'y a pas à hésiter, il est nécessaire que le protégé soit sacrifié. Il faut alors mettre en avant les questions mystérieuses et les réticences obstinées.

— Connaissez-vous votre protégé depuis longtemps ?

— Depuis très-longtemps.

— Mais vous l'avez perdu de vue quelquefois ?

— Rarement.

— J'en étais sûr.

— Qu'est-ce à dire ? Sauriez-vous... ?

— Écoutez, je n'ai rien à vous refuser ; mais vous me permettrez de dire que c'est à votre sollicitation expresse que j'ai nommé cet homme.

— J'oserais en répondre.

— C'est tout ce que je vous demande, quoique légalement parlant je sois seul responsable de mes actes... Mais, enfin, pour vous, et si vous en acceptez la garantie morale...

— Expliquez-vous plus clairement...

— Je n'en ai pas le droit, et je ne voudrais pas...

Ici, une suspension embarrassée, et si le protecteur insiste, alors une offre bien directe et bien impossible.

— Voulez-vous cette place pour votre fils, votre gendre, votre neveu ?

— Non, certes ; ce n'est pas là ce qu'ils ambitionnent.

— Je sais bien ; mais je voudrais vous montrer ma bonne volonté ; je voudrais que vous eussiez à me demander autre chose... quelque chose de sérieux... de digne de vous.

— Cela pourra venir.

— J'y compte, et alors nous nous entendrons tout à fait.

— Ainsi, vous ne pouvez rien pour mon protégé d'aujourd'hui ?

— Non, vraiment, non ; vous en seriez fâché vous-même plus tard : tenez, je crois que j'ai déjà commencé à vous rendre un bon office en vous refusant.

— Adieu.

— Adieu.

Mettez à cette conversation un peu de bonhomie, d'air souriant, et le protecteur se retire ravi ; et vous proclame l'homme le plus serviable de France.

La troisième catégorie est celle des gens qui se recommandent par eux-mêmes : c'est ici que l'art de dire *Non* a besoin de toute sa finesse et de toute sa présence d'esprit, car il y a des droits si

incontestables, qu'il est impossible de les nier. Je conseille, en cette occasion, les étonnements et les regrets profonds.

— Que me dites-vous là? Vous auriez désiré cette position, vous? Je vous l'avoue, je n'en avais aucune espèce d'idée; sans cela, c'était une affaire faite.

— N'est-il plus temps?

— Est-ce que je serais désolé comme je le suis, si la chose était encore possible? Mais j'ai pris des engagements... Vous me voyez dans un chagrin que je ne saurais vous dire... avoir eu sous la main l'occasion de récompenser un homme de talent, chose bien rare, je vous jure, et l'avoir manquée : c'est du malheur. Aussi, que voulez-vous? vous venez si tard!

— La place est vacante de ce matin.

— Elle est donnée depuis hier; vous ne savez pas comme nous sommes obsédés, tout ce qu'on nous fait faire par surprise; mais c'est une maladresse que je ne recommencerai pas, et, à l'avenir, je veillerai pour vous, car je vous connais, et ce qui se passe aujourd'hui en est la preuve; vous n'êtes pas solliciteur : les gens de talent ne le sont pas. — Non, je suis juste, voilà tout.

— Allons, j'espère qu'une autre fois...

— N'espérez pas, soyez certain que votre tour viendra.

Le ministre marche vers la porte, qu'un huissier, sonné à propos, vient d'entr'ouvrir; il pousse doucement le solliciteur dehors en le saluant, et celui-ci passe, radieux et fier de l'accueil qu'il a reçu, à côté de celui qui vient de recevoir le brevet de la place qui lui était due.

On comprend aisément que je ne puis indiquer au hasard que quelques applications usuelles de l'art de dire *Non;* il me faudrait des milliers de volumes pour épuiser un pareil sujet. Ainsi, après la manière de refuser les places, viendrait la manière de refuser de l'argent. Nous recommandons, comme assez heureux, le moyen suivant : au premier soupçon de la demande, prendre un air sinistre, et puis répondre, en haussant les épaules :

— De l'argent! en avez-vous à me prêter?

— A vous?

— A moi... Je suis ruiné, mon cher, je suis ruiné! Je ne sais pas comment vont les affaires : les fermiers ne payent pas, et je suis obligé de faire poursuivre sept de mes locataires. J'avais pris

des engagements, comptant sur des rentrées; et moi-même, me voilà forcé d'emprunter pour tenir ma parole.

— C'est fâcheux.

— D'autant que je ne connais personne; qu'il faut que je laisse prendre des hypothèques; et que sais-je?... Tenez, mon cher, il n'y a rien au monde de plus pauvre que ce qu'on appelle un riche propriétaire.

Sur la fin de cet aphorisme, l'emprunteur, qui plaint le propriétaire, va chez le banquier. Le banquier, comme le propriétaire, n'a aucune envie de prêter son argent à l'homme qui le lui demande, et cependant mille raisons peuvent le forcer de ménager cet homme. Le métier d'un banquier est d'avoir de l'argent. Il ne peut pas décemment répondre que sa caisse est vide, et il n'a pas toujours sous la main une crise commerciale qui ne lui permet pas de se dégarnir d'un sou. Il lui faut donc une excuse tout au moins présentable. En ce cas, il n'a guère qu'une voie pour sortir convenablement de ce mauvais pas. C'est l'improvisation soudaine d'un système d'affaires. Cela se pratique de la manière suivante. Le banquier écoute d'un air bienveillant, et répond :

— Vous avez besoin de vingt mille francs; mais tout le monde vous prêtera cela : c'est la moindre des choses.

— J'avais compté sur vous.

— Sur moi (avec un étonnement de bonhomme)! Ce n'est pas possible; vous savez bien que je ne le puis pas.

— Vous ne pouvez pas?

— Mais non (il faut presque chanter ces deux syllabes, puis prendre un air de confiance); vous n'ignorez pas que tous mes capitaux sont employés dans ma maison de commerce, et que je n'y suis pas seul. Le cercle de mes opérations est tracé d'avance. Je ne puis pas faire sortir un sou de la caisse sans y mettre une contre-valeur. Si vous aviez des rentes ou des effets négociables, je pourrais vous donner de l'argent sur dépôt ou escompter vos billets. Mais que dirais-je à mes associés, si je disposais, en dehors de nos affaires habituelles, d'une somme, si minime qu'elle fût? Ce que je ferais aujourd'hui, un autre voudrait le faire demain, et, alors, mon cher, où en seraient les choses? C'est un lien que nous nous sommes imposé entre nous, et que nul de nous ne peut

rompre. Ce n'est pas pour la somme, qui est très-peu de chose en elle-même, mais pour l'exemple; d'ailleurs, cela m'est expressément défendu par notre acte de société. Du reste, si vous voulez venir dîner avec moi, je crois que vous trouverez un homme qui fait de ces affaires-là, un original, mais un brave homme.

L'emprunteur vient dîner; le monsieur ne paraît pas, et, le lendemain, on apprend qu'il est parti tout à coup pour l'Italie, tant il est original. On ne peut pas en vouloir au banquier.

Tout cela demande une grande variété d'inflexions, un jeu de physionomie plein de sourires avenants, et ce n'est pas dans ces circonstances que le grand art de dire Non est le plus nécessaire.

Rien n'est plus aisé que de tromper des intérêts; mais ce qui est d'une difficulté contre laquelle se brisent les plus grands talents, c'est de tromper les vanités. J'ose penser que si un homme pouvait trouver une formule satisfaisante pour refuser une pièce de théâtre, un livre ou un article de journal sans blesser l'auteur, cet homme rendrait aux directeurs des théâtres, aux libraires et aux directeurs de journaux un service qu'ils payeraient d'un prix inestimable. Mais le refus obligeant en littérature nous semble devoir être mis au rang de la quadrature du cercle en mathématiques : on peut approcher infiniment près de la solution, mais il est impossible de l'atteindre. Un des hommes de Paris qui a été le plus exposé au danger d'un refus maladroit, me disait avec un air de satisfaction inouïe : " J'ai refusé cinq cents pièces dans ma vie, et je me porte encore bien. "

Il était directeur d'un petit théâtre, et c'est à lui qu'on doit l'invention du procédé suivant :

Après la lecture, il s'approchait de l'auteur d'un air de triomphe. Celui-ci, ravi, lui disait :

— Eh bien, vous jouez ma pièce ?

Le directeur, l'œil petillant de joie, le sourire sur les lèvres, lui répondait : Non ! non ! non !

— Comment, non ?

— Ce n'est pas que je ne vous remercie de me l'avoir lue, c'est un plaisir que vous nous avez donné par anticipation. Mais vous vous êtes trompé de porte, mon bon ami; nous ne sommes pas ici rue de Richelieu : c'est au Théâtre-Français qu'appartient votre œuvre.

ARTICLES

DE

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

‡ I

INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR.

Après avoir terminé ses études de droit à l'université de Louvain, M. Van de Weyer commença sa carrière publique comme avocat ; mais, malgré les succès que lui procuraient sa facilité naturelle d'élocution et son style aussi pur qu'élégant, la littérature eut pour lui, dès le commencement, une attraction toute particulière. Nommé bibliothécaire de la ville de Bruxelles et conservateur de la célèbre collection de manuscrits de Bourgogne, il se consacra exclusivement, pendant quelque temps, aux études scientifiques et littéraires. Le *Journal de Bruxelles* et la *Gazette des Pays-Bas* reçurent, à partir de 1825, un assez

grand nombre de ses articles critiques sur les ouvrages les plus importants qui se publiaient à cette époque. D'autre part, son étude sur la philosophie d'Hemsterhuis, en 1825, l'avait préparé au professorat, auquel il fut appelé par un arrêté royal de 1827. J'ai dit ailleurs que son discours d'ouverture, sur l'histoire de la philosophie, mérita les éloges de Victor Cousin.

Ses critiques littéraires sont encore pleines d'attrait aujourd'hui par la justesse des vues, la finesse de l'observation, la sûreté du jugement ; et quelques-uns de ces articles, tels que le *Jésuitisme ancien et moderne*, la *Dénonciation aux cours royales au sujet du mémoire du comte de Montlosier*, ont presque un intérêt actuel.

Mon affection pour M. Van de Weyer m'eût fait regretter de laisser enfouies, dans des collections de journaux complétement oubliées maintenant, ces premières passes d'armes dans le champ de la littérature. En faisant un choix de ces pièces, je crois que les amis des bonnes lettres me sauront gré de cette sorte de résurrection.

DU JÉSUITISME ANCIEN ET MODERNE,

par M. DE PRADT, *ancien archevêque de Malines, avec cette épigraphe :*

> Le genre humain est en marche, et le jésuitisme ne le fera pas rétrograder.

1 vol. in-8°. Bruxelles, P. J. De Mat.

Premier article.

A la première lecture de l'ouvrage de M. de Pradt, nous avions été surpris de parcourir environ un quart de volume sans qu'il y fût dit un mot des jésuites, et, parvenu à la page 119, c'est-à-dire au deuxième chapitre, nous y vîmes ce mot *avertissement.* Nous nous proposions bien, et déjà nous avions tenu note de l'observation, de faire remarquer cette manière libre et neuve de faire des digressions avant même que d'entrer dans son sujet; mais, les questions graves et importantes traitées dans ces douze premiers chapitres nous en ayant fait reprendre lecture avec cette attention scrupuleuse que leur importance exige, nous ne tardâmes pas à apercevoir ce que notre premier juge-

ment avait de léger et de précipité, et que ce qui, au premier abord, nous avait paru prêter à une juste critique et devenir le sujet d'un reproche à l'auteur, méritait, au contraire, les plus grands éloges; tant il est vrai que ce n'est point une obligation sans danger que de juger en quelques jours un ouvrage, fruit d'une longue expérience et de réflexions de beaucoup d'années. En effet, que se proposait M. de Pradt? De tracer un aperçu de l'histoire du jésuitisme. Or, qu'est-ce que le jésuitisme? Un ordre *monacal:* le sujet amenait donc à traiter du monachisme en général, de son origine, de ses diverses phases, de la balance du bien et du mal qu'il a fait; enfin, de l'action de la civilisation sur lui (ch. X et XI), et ces chapitres renferment des vues justes et saines, qui ne nous paraissent pas avoir encore été exposées d'une manière aussi vraie et aussi frappante.—Mais le jésuitisme est aussi une question religieuse; de là M. de Pradt prend occasion de traiter de religion dans l'ordre de la civilisation (ch. III), du christianisme, de sa nature, de ses attributs (ch. IV), de son action sur l'homme (ch. V), de la modification de cette action (ch. VI), de l'effet comparatif de la religion et de la civilisation sur la société (ch. VII), de la tolérance et du mélange du spirituel avec le temporel (ch. VIII), du mariage des prêtres catholiques (ch. IX), et, quoique ce chapitre paraisse

une digression, il n'est cependant pas un hors-d'œuvre. M. de Pradt a lui-même rendu compte du plan et de la distribution de son ouvrage (p. 5); il est remonté fort haut, comme on voit : mais il remplit l'espace et ne laisse pas de lacune : c'est une manière d'entrer dans son sujet qui n'appartient qu'aux maîtres, et l'on ne doit pas craindre que la médiocrité se l'approprie. Avant de suivre M. de Pradt sur ce vaste champ qu'il parcourt d'une marche si libre et si aisée comme étant là sur son terrain, semant à pleines mains les pensées profondes, les aperçus brillants, les tours originaux, le tout dans un style pittoresque et animé, disons qu'il nous paraît se méprendre sur la tendance qu'il croit reconnaître à notre époque : nous pensons que la préoccupation ou la position de M. de Pradt lui ont fait illusion, quand il dit y voir une " tendance vers *les occupations religieuses* " (voy. la table des matières), vers l'*idéologie religieuse* (ch. II). La tendance que nous croyons reconnaître à notre époque, c'est de rendre à la morale une base et une sanction, et nullement de se faire une occupation du culte, ou une idéologie théologique.

Voyons si nous serons un peu plus d'accord avec lui sur les idées qu'il se forme du christianisme et sur sa manière d'envisager sa doctrine et son influence.

Le chrétien, selon M. de Pradt, n'a qu'à croire et obéir : la première exigence du christianisme est celle du sacrifice de la raison. Qui se dit chrétien doit se résigner à l'incompréhensibilité. L'homme est placé par le christianisme sous une discipline complète qui ne lui laisse la disposition d'aucune partie de lui-même. C'est une religion sévère et colossale : un verre d'eau froide peut ouvrir le ciel, et un coup d'œil les abîmes. A ses yeux, la terre n'est rien, le ciel est tout, la vie un combat, la mort une délivrance, la pauvreté richesse ; les richesses fragilités ; pleurer, un bonheur. Il n'y a qu'un royaume véritable, le ciel ; qu'un père véritable, Dieu, pour qui il faut abandonner le père et la mère terrestres. L'ennemi veille autour du chrétien ; qu'il veille donc à chaque instant sur lui-même ; qu'il se précipite dans les déserts. Le chrétien est l'homme parfait, et le parfait chrétien ne se forme que dans la solitude, dans la séquestration de la société des hommes. Le christianisme pèse sur l'homme d'un poids immense ; mais cette action est atténuée par le progrès de la civilisation. Le christianisme n'a pas détruit l'esclavage ; il a été lui-même un principe de l'esclavage ; c'est à la civilisation qu'on doit ces miracles.

Reconnaît-on là, nous le demandons, cette doctrine de l'évangile, où tout se réduit aux œuvres,

et consiste dans la pratique des vertus? Est-ce bien là cette religion qui proclame qu'on ne peut être religieux qu'autant qu'on est moralement bon, que la piété est la vertu, que le royaume des cieux consiste dans les œuvres de l'homme bienfaisant? (Actes des apôtres, ch. X.) Ne semble-t-il pas que M. de Pradt cherche à imprimer au christianisme une teinte d'ascétisme, qui est ce qu'il y a de plus étranger au christianisme, d'insociabilité, tandis qu'il s'allie à toute espèce de gouvernement, et d'incivilisation, lorsque, partout où il s'est montré, il y a eu lumières et progrès, liberté et civilisation, et, partout où il n'est pas, ténèbres et barbarie, esclavage et stagnation? Ou tout cela ne serait-il chez M. de Pradt qu'un artifice de rhéteur pour soutenir certaines idées, ou un élan de l'imagination frappée de ces idées, et des idées partielles, plutôt qu'une manière de voir bien déterminée et bien arrêtée. Il semble que ce soit à travers ces idées et dominé par elles que M. de Pradt a vu le christianisme: son esprit a été frappé de son caractère de sévérité et d'austérité, des sacrifices qu'il impose, de la perfection qu'il exige, des menaces dont il effraye les âmes; et, cherchant à s'expliquer comment, avec cela, le monde chrétien n'est pas devenu une vaste Thébaïde, il dit : C'est que la civilisation a exercé son inévitable influence sur le christianisme, au lieu

de se demander si c'était bien là le christianisme, cette religion toute pratique, où il est dit : *cherchez premièrement*, et non pas, *cherchez uniquement* le royaume de Dieu (S. Mathieu, ch. VI, v. 33) ; où l'on recommande au chrétien de faire *tout ce qui est juste, tout ce qui est estimable ou aimable, tout ce qui mérite la louange* (saint Paul aux Philip., ch. IV, v. 8) ; d'accomplir *tous les devoirs, d'obéir aux magistrats*, et même *de donner sa vie pour ses frères* (saint Paul aux Romains, ch. XIII, v. 7 et 8 ; saint Jean Év., ch. XIII, v. 34 ; ch. II, v. 16). Prétendre que le chrétien ne doit s'occuper que des choses du ciel, c'est donc, comme l'a dit l'honorable Lanjuinais, travestir l'Évangile.

Cette dernière manière d'expliquer les vues de M. de Pradt est peut-être la vraie. Mais, s'il en était autrement, voici ce que nous dirions à M. de Pradt, en lui demandant la permission de mettre l'ancien archevêque de Malines, chrétien dans son dernier ouvrage à la manière des Antoine, des Paul, des Pacôme, des Siméon, en parallèle avec l'archevêque auteur des *Quatre Concordats* : ce sera la meilleure manière de réfuter le premier.

“ Pour faire apprécier justement le christianisme, qu'on se borne à comparer les peuples chrétiens avec ceux qui ne l'ont jamais été, ou qui ont cessé de l'être, à confronter l'homme païen avec l'homme chrétien, les sociétés païennes avec

les sociétés chrétiennes. C'est dans l'évaluation des masses que réside une règle sûre de jugement et d'appréciation. Cette confrontation en dira plus que tous les éloges faits de main d'homme.

" En voyant tout ce que la religion, le gouvernement et le climat, ensemble ou séparément, ont fait de l'homme, on ne trouvera jamais assez d'expressions pour remercier le ciel d'avoir fait naître dans une religion douce, sous des gouvernements tempérés et dans des climats à l'abri de la stérilité et de l'engourdissement, dont l'excès ou le refus des feux du soleil frappent la terre, également malheureuse de la prolongation de son voisinage ou de son éloignement.

" Quiconque serait tenté d'élever des doutes sur l'excellence et les bienfaits du christianisme, relativement à la société, n'a, pour s'en bien convaincre, qu'à consulter le chapitre VI du livre XXIV de l'*Esprit des lois ;* tout s'y trouve. Le christianisme s'accommode de toutes les formes de gouvernement, en tout pays, en tout climat et en tout temps. Il s'associe à l'honneur des monarchies, aux vertus des républiques; il souffre le despotisme, mais il fait trembler le despote ; il ne s'inquiète pas de la nature de son pouvoir qu'il n'a pas créé et dont il n'est pas juge; mais il lui demande compte de son usage. Par là il se trouve que le christianisme est la plus sociale des religions ; que,

bien entendu, il est dirigé entièrement vers l'ordre des sociétés ; que ce n'est que par un renversement complet de son institution, par l'interversion de ses principes qu'il a eu à participer aux démêlés de l'ordre politique, aux intérêts des États, et que dans son cours éclairé et bienfaisant, il convient d'autant mieux à l'homme, que, se bornant à le diriger par un enseignement céleste, par la montre des récompenses et la menace des supplices qui ne se rapportent à rien de terrestre, il habite ainsi la terre sans y tenir de place, et ne défendant point à l'homme les routes fleuries, ne le poussant pas davantage dans les sentiers âpres et raboteux, il ne lui présente que ce qui est juste, il lui conseille ce qui est parfait, et ne lui parle jamais de ce qui est possible.

« Rapportons chaque chose à son principe : le mal qui s'est montré et maintenu sous le christianisme n'est pas du christianisme ou de son institution même, il est du chrétien et de l'homme. Le christianisme est vraiment le champ de l'Évangile dans lequel c'est le père de famille qui a semé le bon grain, et l'homme ennemi qui, à sa suite et à son insu, a semé la zizanie »

Deuxième article.

M. de Pradt a cité, comme on l'a vu, le chapitre VI du livre XXIV de l'*Esprit des lois ;* ce cha-

pitre, ainsi qu'il le dit, contient tout. Quoi de plus rigoureusement vrai, par exemple, que ceci : " La religion chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures lois politiques et les meilleures lois civiles, parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner et recevoir. "

Disons-le donc : le *dogme* de l'unité de Dieu et de la providence, le précepte de l'amour du prochain ; celui-là à peine entrevu, à travers d'épais nuages, par les sages mêmes de l'antiquité ; celui-ci, tout à fait étranger à leur doctrine morale, qui substitue presque toujours à l'homme l'abstraction de la *patrie* ou le fantôme de la *gloire*, ou l'espèce de fatalité que les stoïciens nommaient *vertu* : ce dogme et ce précepte, qui sont le résumé du christianisme, répandent à la fois, en lumière pour l'esprit, et en mobile pour le cœur, dans leur simplicité pourtant, un genre de vie sociale, le plus approprié à la civilisation.

Cette civilisation plus ou moins avancée des peuples chrétiens, et des seuls peuples chrétiens, parle plus haut que tout ce qu'on peut dire, et sur l'excellence intrinsèque du christianisme et son utile influence sociale, et sur son accord avec les développements de la civilisation.

Mais, dit-on, avant le christianisme, il y avait déjà une civilisation fort avancée ; il a été reçu dans les grands foyers où les lumières brillaient du plus vif éclat, Rome, Athènes, Constantinople, Alexandrie. Dépouillons-nous de nos préventions de l'école ; soulevons, d'une main indépendante, ce magique rideau sur lequel sont inscrits les grands noms de l'antiquité, et qui, en nous faisant illusion, masque et dérobe à nos yeux la véritable connaissance des anciens temps, pour lesquels le jour est arrivé de rejeter cette admiration de tradition, et voyons ce qu'a été la civilisation avant le christianisme, ou hors du christianisme.

Que dire de la civilisation égyptienne, aussi raide, aussi immobile que les monuments que nous en voyons ; de la civilisation chinoise, que Voltaire a beaucoup vantée sans la connaître, et qui se trouve enfin n'être qu'une civilisation à l'égyptienne, plus la famine et l'exposition des enfants? On parle des Grecs, comme s'il ne suffisait pas de la brièveté du temps de leur vraie grandeur (depuis les guerres des Perses jusqu'à la fin de celle du Peloponèse), et de l'état des femmes et du nombre des esclaves, pour juger leur civilisation. On parle des Romains, également sans considérer leurs guerres perpétuelles au dehors, devenues nécessaires pour le maintien d'un état supportable au dedans. Qu'on nous dise un peu si

l'on doit reconnaître la civilisation dans l'état des *citoyens romains*, depuis bien avant Sylla jusques après les proscriptions du second triumvirat, et depuis la mort d'Auguste jusqu'à Nerva ? Et si tel était le sort des *citoyens romains*, des *cives romani*, que dire des prolétaires, des esclaves ? que dire d'un peuple pour les amusements duquel il fallait des hommes livrés aux bêtes, des combats de gladiateurs ? Au reste, pour juger des Romains, et s'affranchir de cette admiration excessive que n'ont que trop contribué à augmenter la plupart des historiens modernes des choses anciennes, en cela crédules imitateurs et copistes des historiens romains, qu'on lise les *Nuits romaines*, *Levesque*, etc. Disons-le donc avec M. Lanjuinais : " La vraie liberté, celle qui produit et accompagne la civilisation et les lumières, celle qui se fonde sur la raison, sur la religion, sur des lois égales pour tous, celle qui réprouve l'esclavage domestique et l'esclavage de la glèbe, celle qui respecte les droits de l'homme dans tout le genre humain, sans distinction de couleur ni de pays, cette liberté est née dans le christianisme, et ne se rencontre ni en fait, ni en droit, ni même en simulacre que chez des peuples chrétiens. "

Mais, et c'est ici que s'ouvre le champ des plus vives attaques faites au christianisme, nous alléguons contre lui l'intolérance, l'inquisition, les

guerres religieuses ; les atrocités des Espagnols en Amérique, des Portugais dans les Indes orientales. C'est là opposer au christianisme ce qui n'est pas de lui, ce qui lui est entièrement opposé, ce que le véritable chrétien a en abomination.

L'intolérance, source de tous ces maux, n'est point dans l'esprit du christianisme ; elle y est diamétralement opposée. M. de Pradt distingue (ch. VIII) la tolérance de chose à chose (par où il entend celle de culte à culte, de dogme à dogme) et celle d'homme à homme, il exclut la première, et admet la seconde. C'est, selon nous, une erreur, mais une erreur qu'un évêque ne peut reconnaître, et que tout ce qui nous entoure est bien fait pour nous empêcher de découvrir.

Quand on voit les vastes développements qu'ont pris les formes du culte dans l'Église romaine, qu'elles ont conservées dans le luthéranisme, le calvinisme, etc., on a peine à se figurer que le christianisme, auquel on rapporte tout cela, ne soit pas une *institution* qui ait *ses lois, son organisation, son symbole*, etc. [1]. Mais, trouve-t-on rien de tout cela dans l'Évangile ? Le trouve-t-on dans la

[1] Notez que le symbole même qu'on nous donne, non comme de J.-C., mais comme des apôtres, n'est pas d'eux. Les premiers chrétiens se réunissaient entre eux en assemblées ; il fallait bien des conditions d'admission, une organisation de ces assemblées, des règles, etc.

primitive Église ? Non : tout cela est donc hors du christianisme, et non pas *lui*, ni même *en lui*, quoiqu'il ne soit pas impossible de le concilier *avec lui :* car l'excellence du christianisme consiste principalement en ce qu'il s'accommode de toute forme sociale.

Mais les gens qui ne savent pas concevoir l'adoration de Dieu *en esprit et en vérité*, sans *sacrifices* sanglants ou non sanglants, et par conséquent sans *sacrificateurs* et sans *temple*, nous demanderont ce que c'est que le christianisme, et ce que nous en faisons ?

Un socinien répondrait que le christianisme est *un fait :* c'est la doctrine de l'unité de Dieu, de la providence, de la charité, de la récompense des bons et de la punition des méchants, etc., prêchée en Judée vers la fin du règne d'Auguste, et qui s'est répandue dans tout le monde connu et civilisé. Le christianisme, c'est l'influence de ce fait sur le sort de l'homme en général, et la lumière de cette doctrine sur la conscience de chaque homme en particulier. Voilà le christianisme tel que nous le concevons. Hors de là, nous pouvons voir l'œuvre de chrétiens dans ce qui ne répugne point au christianisme ; mais non plus le christianisme. Et c'est pour cela qu'il est *catholique*, c'est-à-dire *universel*, et qu'il est *éternel ;* c'est pour cela qu'il est vrai de dire que *les portes de*

l'enfer ne prévaudront pas contre lui, parce qu'il est impossible qu'une doctrine aussi pure, aussi appropriée à l'esprit de l'homme, au cœur de l'homme, à la société entre les hommes, s'éteigne jamais, car l'âme, comme l'a dit Tertullien, est naturellement chrétienne.

Voilà ce que M. de Pradt ne pouvait peut-être pas dire, le vît-il aussi clairement que nous croyons le voir; mais nous sommes persuadé que si on lit sans préoccupation les Évangiles, les Actes des apôtres, et les Épîtres, etc., on l'y verra comme nous.

Dans un troisième article, nous examinerons la seconde partie de l'ouvrage de M. de Pradt.

Troisième article.

Nous avons, dans nos précédents articles, analysé la première partie de l'ouvrage de M. de Pradt, et examiné quelques-unes des opinions contenues dans ces dix premiers chapitres, si féconds en hautes pensées, et dont les aperçus rapides et brillants sont, pour quiconque ne dédaigne pas ces grands intérêts de la vie présente et de l'avenir, un vaste sujet des plus profondes méditations. Abordons maintenant l'examen du *jésuitisme*, cet objet d'espoir pour les uns, de haine et d'indignation pour les autres, d'étonnement pour tous, et demandons-nous d'abord, avec M. de

Pradt, que sont les jésuites, moines ou séculiers? A cette question, l'on voit naître le langage évasif et ambigu propre au jésuitisme : il ne prend point de qualification, point de dénomination : moines, séculiers, les jésuites sont l'un ou l'autre, suivant leurs intérêts ; et, pour savoir quelque chose de positif à cet égard, il faut s'en tenir à ce qu'a dit formellement Clément XIV, dans sa bulle de suppression, où il les qualifie de moines, et qui pis est, de moines mendiants.

Qu'est-ce que le jésuitime? C'est l'empire par la religion. Né dans un temps où le catholicisme était menacé par la réformation, et où l'esprit humain s'ouvrait aux lumières, il s'offrit à Rome comme un nouvel et indispensable défenseur de la religion, et aux rois comme un ardent ennemi de ces lumières qu'il leur montra comme dangereuses pour leur puissance. Il fut accepté par les rois et par Rome; et, dès lors, sentant qu'une des conditions de son existence était d'occuper sans cesse de lui, il remplit la scène du monde, se glissa partout, se mêla à tout, exploita toutes les branches des connaissances humaines, sciences, lettres, arts, comme des moyens de puissance, s'enveloppa de mystères, et parvint à pénétrer les plus profonds secrets. Astucieux et adroit, il domina les uns par la confession, et séduisit les autres par une morale flexible et accommodante;

juste appréciateur des temps, il en connut les besoins et sacrifia à ses exigences; doué d'une profonde connaissance des hommes, il parla à chacun son langage, et prit sur eux cet empire immense qu'il exerçait sur tous les membres de *la société* qui, dans une abnégation totale d'eux-mêmes, ne voyaient que l'ordre et ses succès. Oublieux des services passés, il ne récompensait que les services à venir. Habile artisan de bruit et de scandale, il éleva des controverses, suscita des querelles, dont il ne sortit pas toujours vainqueur, mais qui du moins faisaient parler de lui. Et lorsque enfin, maître de l'Europe par son influence sur la conscience des rois, sur l'esprit des femmes, et par l'éducation de la jeunesse, il eut épuisé les moyens de frapper d'étonnement, de crainte ou d'admiration, il alla conquérir les Indes et l'Amérique. Telle est la marche de cette imposante institution, la plus forte, la plus prodigieuse peut-être que le génie de l'homme ait enfantée; de cette institution qui souleva enfin contre elle les rois, les corps savants, les parlements, le clergé, lequel *déclara cette société dangereuse pour ce qui regarde la foi, capable de troubler la paix de l'Église, et plus propre à détruire qu'à édifier;* de cette institution qui, malgré les clameurs, les censures, les condamnations, triompha de tous ses adversaires; qui donna au monde le spectacle unique de trente-sept

expulsions subies par un seul corps, et de trente-sept restaurations qu'il eut le pouvoir de se procurer, de cette institution enfin qui se rendit coupable envers les peuples de tous les genres de despotisme, envers les rois d'attentats sur leur personne et leur pouvoir, et dont la suppression fit balancer pendant cinq ans entiers le génie de Clément XIV, suppression qui fut pour lui un arrêt de mort.

Cependant, il faut être juste, même envers les jésuites, et dire, puisque la chose est vraie, qu'ils n'ont pas été tout à fait inutiles et nuisibles au monde. " Dans la carrière des missions étrangères, les jésuites se sont montrés supérieurs; ils l'ont parcourue en triomphateurs, et l'on peut dire que le génie des missions est né avec eux. C'est aux jésuites aussi qu'il appartient d'avoir débarrassé la chaire du fatras des citations profanes, et d'y avoir substitué le raisonnement et la langue française à l'érudition grecque et latine. " Mais les sciences et les lettres ne leur doivent aucune reconnaissance; s'ils les ont cultivées avec soin, ils ne leur ont point fait faire un pas; et si la science n'eût pas été un moyen de domination de plus, ils ne l'auraient pas cultivée. On peut en dire autant de l'éducation; c'est une erreur de croire qu'ils aient amélioré les méthodes d'enseignement, ou qu'ils en aient créé de nouvelles : ils ont laissé les choses comme ils

les avaient trouvées : tout leur mérite consistait à manier plus habilement que les autres un instrument existant, pour le perfectionnement duquel ils n'ont rien fait, et auquel ils donnaient une direction analogue à leurs vues et à leurs intérêts.

L'Europe entière demandait la suppression des jésuites; en les abolissant, Clément XIV ne fit qu'obéir aux vœux et aux besoins du siècle. Cependant une bulle de Pie VII, de 1814, les rétablit et annula ce qu'avait fait la bulle de 1773. " Voilà, dit M. de Pradt, deux pontifes également éminents par leur caractère sacré, qui en vertu de la même autorité, par une semblable inspiration céleste, détruisent et réédifient la même chose. " Qu'y avait-il de changé dans l'état de la religion depuis trente-neuf ans? quels nouveaux dangers, quels nouveaux besoins rappelaient les jésuites? qui donc les demandait? Le monde chrétien tout entier, répond Pie VII, réclame, d'une voix unanime, le rétablissement des jésuites. Le monde entier, dites-vous! Examinons : Est-ce l'Allemagne? elle leur ferme ses portes. L'Angleterre? elle ne les reçoit point. Les Pays-Bas? ils les chassent. La Russie? elle les a expulsés récemment après les avoir accueillis. La Pologne? l'Italie? elles en sont encore pures. La France? elle est envahie par eux, mais ne se prononce pas comme État. Où donc est cette unanimité du monde chrétien? Oui,

il y a unanimité dans les nations, mais c'est pour la suppression des jésuites, dont personne n'a plus que faire, et dont le rétablissement, loin de répondre à aucun des besoins de la société, serait au contraire une déclaration de guerre contre les plus chères libertés. Plusieurs nations jouissent enfin de gouvernements réguliers, de gouvernements constitutionnels, et le jésuitisme veut la monarchie absolue ; la liberté de la presse existe, et le jésuitisme proscrit l'examen et condamne au silence; la liberté religieuse est proclamée, et le jésuitisme prêche l'intolérance. Qu'est-il en réalité? *La gendarmerie d'élite du despotisme.* Et ceux qui l'emploient comme instrument décèlent leurs vues et leurs intentions.

Tout le repousse, tout le rejette de cette Europe qu'il cherche à envahir; la marche de l'esprit humain que rien ne peut faire rétrograder, les progrès de la civilisation, le bon sens des peuples, la fermeté des rois, et surtout le souvenir du passé. Il n'y a plus de Calvin, plus de Luther à combattre, plus d'Asie, plus d'Amérique à conquérir, à convertir, plus d'autel et de trône à confondre dans leurs intérêts, plus de monopole d'instruction publique à exploiter. Que venez-vous donc faire, demanderons-nous au jésuitisme, et que prétendez-vous? Ne voyez-vous pas que vous êtes un anachronisme véritable avec le temps actuel?

Elle est bien légère et bien incomplète, sans doute, cette esquisse du beau tableau tracé par la main habile de l'ancien archevêque de Malines. Son livre est une facile et brillante improvisation, d'une dialectique vive et serrée, d'une éloquence entraînante, et que ne déparent point quelques répétitions inévitables dans un volume de 500 pages écrit avec une inconcevable rapidité.

LA PHILOSOPHIE.

Considérations générales.

Que nos lecteurs ne s'effrayent pas : ce n'est point un nouveau système que nous cherchons à exposer, ni une doctrine nouvelle que nous voulons établir ; si nous avions cette prétention, ce ne seraient pas les colonnes d'un journal quotidien que nous choisirions pour cela. Notre intention est uniquement d'observer ce qui s'est fait ailleurs et chez nous. Un grand mouvement, un mouvement immense s'est opéré en France : les études philosophiques y ont pris une direction grave et sérieuse, et les doctrines y sont devenues fortes et élevées. Or, quelles sont les causes de ce changement qu'on peut appeler subit ? Comment les es-

prits, qui s'étaient accommodés jusque-là d'une philosophie faible et frivole, s'en sont-ils dégagés tout à coup, et ont-ils pris un si grand essor? Voilà des questions qui seraient dignes d'occuper une plume exercée, et sur lesquelles nous ne pouvons jeter qu'un coup d'œil rapide et incomplet.

Depuis trente ans et plus la France était livrée à la philosophie mesquine et étroite de Condillac; le système de la *sensation transformée* régnait souverainement et exclusivement. Et, chose étonnante! les Français y tenaient aussi fortement et le défendaient aussi chaudement que s'il eût été de leur invention. Ils semblaient avoir oublié que Condillac n'était lui-même qu'un disciple de Locke, dont les écrits sont surtout redevables à Voltaire de leur vogue et de leur fortune en France. Les philosophes de cette école professaient pour tout ce qui n'était pas eux le mépris le plus complet, et enveloppaient dans un même regard de pitié la belle antiquité et la docte et profonde Allemagne. Tous ces systèmes d'outre-Rhin, disaient, du haut de leurs chaires, les professeurs condillacciens, sont obscurs et nébuleux; *nébuleux*, répétaient les élèves; *nébuleux!* s'écria tout le monde; et ce mot seul fut un arrêt de proscription contre toute philosophie qui tenterait de s'affranchir des grossières entraves dans lesquelles on travaillait à tenir l'esprit humain emprisonné.

La philosophie à sensations et la morale de l'intérêt, qui en est la conséquence, convenaient merveilleusement à l'homme dont les efforts tendaient à comprimer tout élan qui n'avait pas sa gloire pour mobile, ou l'obtention de ses faveurs pour but, ou qui se promettait pour récompense autre chose qu'un titre ou une place dans son antichambre. Or, d'un autre côté, la haine bien prononcée de Napoléon pour la noble science de l'homme ne contribua pas peu à augmenter et répandre le dédain de ce qu'on appelait *de la métaphysique*, contre laquelle les gens de lettres, j'entends les littérateurs, et les gens du monde n'avaient pas assez d'épigrammes. C'était à qui flétrirait par la plaisanterie ou profanerait par le persiflage l'étude des facultés de l'homme. On paraissait se disputer l'honneur de la ravaler et de l'avilir; et le reproche, fait surtout aux philosophes étrangers, d'être des rêveurs, des songe-creux, reproduit à satiété sous mille formes diverses, donnait encore, à celui qui l'employait pour la mille et unième fois, un air de supériorité dont il laissait complaisamment échapper l'expression. Et nous ne fûmes pas les derniers à imiter ce triste et déplorable persiflage; et si, chez nous, la saillie fut moins vive, la plaisanterie moins amère et plus lourde, le mépris fut à peu près égal, l'indifférence tout aussi grande.

Cependant, une révolution étonnante a lieu :

le gigantesque empire de Napoléon s'écroule ; et la première aurore de l'indépendance des nations vient éclairer les premiers pas d'une nouvelle école philosophique ; la bonne, la vraie philosophie paraît renaître de ses cendres ; une nouvelle vie l'anime, et cette vie, c'est la liberté. Brillante de toute la vigueur et de l'audace de la jeunesse, tout à la fois douée de la science de l'âge mûr et d'une éloquence élevée qui parle au cœur parce qu'elle part du cœur, et qui contraste singulièrement avec le langage habituellement froid et terne de ses adversaires; enthousiaste, généreuse, elle s'élève avec force et dignité contre ces doctrines fausses et incomplètes qui s'arrêtaient à l'écorce des choses, et de sa bouche courageuse sort l'accusation foudroyante contre Condillac et ses disciples d'avoir dégradé l'homme en le mutilant, et de n'avoir pas porté les yeux au delà de son enveloppe. Un cri d'approbation et d'admiration répond à ce premier acte d'indépendance ; on court en foule entendre la nouvelle doctrine; des hommes de tout âge, de toute condition se pressent autour des nouvelles chaires, avides d'entendre ces voix éloquentes qui venaient relever l'homme de son abaissement volontaire, et proclamer de nouveau qu'il y a autre chose en lui que des organes et des sens. Et ce concours général, et ces applaudissements universels don-

nèrent une nouvelle et forte preuve combien elle est en harmonie avec notre nature, toute doctrine qui nous élève l'âme et nous agrandit à nos propres yeux.

Alors, l'étude de l'antiquité redevint en honneur, et l'on se convainquit que les anciens étaient une source abondante d'idées nouvelles; alors les philosophes français cessèrent d'être exclusifs, se dépouillèrent de leurs dédains superbes, et sentirent la nécessité de connaître et d'étudier ce qui se faisait ailleurs. Alors aussi l'on vit réussir des entreprises qui auparavant auraient non-seulement subi le plus froid accueil, mais dont les auteurs mêmes auraient eu beaucoup de peine à échapper au ridicule qu'on s'efforçait d'attacher à certains noms : Platon, qu'on appelait le sublime rêveur, Descartes, dont on ne parlait que pour rappeler ses tourbillons, furent enfin lus et médités dans les nouvelles éditions qu'en donna M. Victor Cousin; et la France cessa d'être injuste envers le plus beau génie de la Grèce, et la France cessa d'être ingrate envers un de ses plus grands hommes. Alors, enfin, les études philosophiques se firent avec sévérité et conscience : les erreurs et les aberrations de l'esprit furent elles-mêmes soumises à l'examen avant de l'être au ridicule; et la philosophie, reprenant son antique et belle destination, redevint profonde et religieuse, de frivole

et moqueuse qu'elle avait été. Tel est le mouvement qui s'est opéré en France, et que n'a pas ralenti la suppression de quelques chaires, ni le silence volontaire que se sont imposé quelques voix éloquentes.

Mais ce qui excite notre étonnement en même temps que nos regrets, ce que nous cherchons vainement à nous expliquer, c'est l'indifférence froide avec laquelle nous autres Belges avons assisté au spectacle de cette remarquable révolution. Nous paraissons y être restés totalement étrangers; nous semblons ignorer complétement la direction qu'elle vient d'imprimer aux études philosophiques. Et quand je dis *nous*, j'entends parler surtout de nos académies, de nos universités, de tous nos corps savants; rien ne montre qu'ils en aient suivi les progrès et apprécié les résultats. Le passé, nous en convenons, était fait pour nous rendre prudents et circonspects; mais nous pensons qu'il ne nous est plus permis, à moins de mériter le reproche si justement encouru auparavant par les Français, de rester plus longtemps étrangers aux doctrines philosophiques et morales qui s'établissent chez nos voisins. C'est pourquoi, et pour faire cesser autant qu'il est en nous cette indifférence des choses les plus importantes, nous donnerons successivement à nos lecteurs l'analyse des derniers ouvrages de MM. Droz,

de Gérando, Dunoyer; nous suivrons M. Victor Cousin dans ses importants travaux; et nous croirons ainsi rendre un service à la jeunesse, qui a besoin de se munir d'une doctrine élevée et généreuse, et même à l'âge mûr qui peut encore modifier ou changer la sienne.

TABLETTES BELGES.

Avec cette épigraphe :

> Le Belge né prudent, dans l'Inde respecté,
> Puissant par son travail et par sa liberté.
>
> VOLTAIRE.

Bruxelles, Tarlier, 1 vol. in-18. Prix, 1 fl. 41 c. (3 fr.)

Le voilà donc enfin, ce petit volume, si longtemps annoncé d'avance, si vanté des uns, si décrié des autres, si impatiemment attendu de tous, et dont trois ou quatre exemplaires, jetés comme une amorce, ont failli perdre l'œuvre, en faisant crier au scandale. Et pourquoi? On serait tenté de croire, après avoir parcouru les trois cent quatorze pages qui le composent, avec cette avide curiosité qu'excite l'attente et quelquefois l'espoir de la méchanceté et de la causticité, et après avoir rencontré, pour toute aubaine, autant de désap-

pointements qu'il y a de pages, on serait, dis-je, tenté de croire que tout cela n'est que ruse de libraire, d'éditeur, voire même d'auteur, pour faire à un ouvrage la réputation d'être *bon*, dans le sens de ces messieurs, c'est-à-dire bon à vendre. J'ignore ce que l'auteur de ce livre s'est promis : s'il a cru bonnement et de bonne foi donner ce que son titre annonce, c'est-à-dire des faits, des anecdotes et des observations sur les mœurs, les usages et les coutumes de Bruxelles, il faut le plaindre, mais le détromper ; s'il a voulu transporter chez nous un genre d'industrie si commun et si productif ailleurs, et faire de son livre un *article* de commerce, dont l'étiquette et les premiers échantillons promettaient un *placement* et un débit *avantageux*, il faut le blâmer, et lui dire que si nous voyons renaître avec joie l'activité de nos fabriques, ce ne sera jamais la manufacture des livres qui recevra nos encouragements.

Il faut avoir une forte dose de présomption, ou une confiance bien grande dans l'indulgence du public, ou dans le zèle et la chaleur des prôneurs particuliers, pour oser s'établir le peintre des mœurs et des usages d'une nation que l'on connaît aussi peu, dont on ignore aussi complétement les antécédents que l'auteur de l'ouvrage que nous avons sous les yeux! En effet, retranchez de cet ouvrage quelques généralités bien vagues et bien

incomplètes qui lui servent d'introduction, quelques anecdotes, tronquées ou inexactes, et connues d'ailleurs de tout le monde, sur les monuments et les rues de Bruxelles, quelques noms propres qui servent à rappeler que c'est des Belges qu'il est question, et les *Tablettes* pourront tout aussi bien s'appeler russes, allemandes, anglaises ou parisiennes, sans rien y perdre, comme sans y rien gagner. Du reste, rien qui nous caractérise, rien qui montre, ou même qui indique ce que nous sommes; pas un trait, pas un seul, qui peigne le côté saillant des choses, et qui fasse dire aux lecteurs du pays : *C'est bien cela!* Et qu'on n'en accuse point la stérilité du sujet; quelle mine plus riche et quelle plus neuve à exploiter pour l'observateur exercé? Qu'on nous dise comment, au milieu des vicissitudes auxquelles ils ont toujours été en butte, les Belges se sont constamment montrés nobles et généreux; comment ils ont conservé des mœurs pures, avec tout ce qui devait les leur faire perdre; comment il leur est resté un sens juste et droit, au milieu de la déraison et des aberrations presque universelles; et l'on aura fait un livre bien autrement utile, bien autrement important que ces frivoles esquisses de mœurs, qui ne peignent pas plus les hommes que la plupart des romans ne font connaître le monde et la société.

Il y a un fond de mœurs, d'usages, de ridicules

commun à presque toutes les nations, et qui fait la pâture ordinaire de ces écrivains gravement frivoles ou doctement ennuyeux, qui ont tout juste autant de perspicacité qu'il en faut pour observer ce que tout le monde voit et pour écrire ce qui n'est plus guère toléré que dans les conversations des salons, seul endroit où les lieux communs sont et resteront encore longtemps *de mise*. Les *Tablettes* sont un composé d'idées usées, dans un cadre qui lui-même n'est déjà plus neuf, et que ne relève ni le mérite du style, plus prétentieux que spirituel, plus lâche que facile, ni la précaution d'accoler des initiales, aliment de méchanceté, à des anecdotes du plus mauvais goût. L'auteur tombe souvent dans l'ignoble et le bas ; je ne puis alors le mieux comparer qu'à un homme qui, pour étudier l'histoire des grands événements de l'Europe, s'en irait la voir dans une de ces optiques ambulantes, et prendrait pour forme de ses récits le langage trivial du *cicerone*, et pour texte les tableaux grossièrement enluminés qui lui ont rapidement passé devant les yeux. C'est de cette manière que l'auteur paraît avoir étudié la Belgique.

Disons-le : nous sommes las des lieux communs, tant nous en avons été accablés de toute part. Nous demandons à l'observateur de la société autre chose que de l'esprit, autre chose que de

petits rapprochements, autre chose que de légères esquisses. L'historien des mœurs est comme l'historien des choses passées : il faut que, dans ses tableaux, il nous montre à nous-mêmes, nous fasse vivre avec nous-mêmes, comme le véritable historien nous fait vivre au milieu des siècles qu'il décrit. Que celui qui n'a pas cette profondeur d'attention qui scrute et qui pénètre, cette promptitude et cette étendue de coup d'œil qui aperçoit les détails et embrasse l'ensemble, cet esprit de discernement et ce sentiment des convenances qui sait choisir les sujets dignes d'observation, cette vigueur de pinceau qui anime et vivifie, que celui qui n'a pas tout cela ne se constitue donc point le juge des hommes et des peuples.

LITTÉRATURE.

En faisant insérer dans le *Journal de Bruxelles* quelques articles de littérature, nous nous sommes promis d'éviter toute polémique qui n'aurait point pour but la défense des saines doctrines, la propagation ou l'explication de quelque importante vérité. Fort de nos principes, nous avions gardé le silence sur quelques attaques maladroites, renonçant à repousser des traits qui ne pouvaient nous

atteindre. Mais il est des occasions où le silence n'est plus permis, et où il prêterait des armes à des adversaires qui paraissent peu embarrassés du choix des moyens. Un journal de nos provinces, qui semble avoir étudié l'art des interprétations, et qui sait tout le parti qu'on peut tirer de la transposition des mots ainsi que de la mutilation des pensées, a voulu, dans sa réponse à nos deux articles sur le dernier ouvrage de M. de Pradt : *du Jésuitisme ancien et moderne*, nous enlacer dans des raisonnements captieux, et nous entraîner dans les voies obliques et tortueuses des discussions théologiques, dont il croit avoir seul le fil. Or, comme nous ne redoutons point d'entrer dans les explications qu'il nous demande, nous allons les lui donner en le suivant pas à pas dans son attaque.

Ce vous paraît donc chose comique de nous voir " accuser l'ancien archevêque d'être trop catholique et trop chrétien. " Mais c'est une bien grande témérité que de nous prêter un langage qui n'est pas le nôtre, et de nous faire dire tout juste le contraire de ce que nous avons dit. Quoi! nous accusons M. de Pradt d'être trop chrétien, nous qui reprochons à son dernier ouvrage de ne pas l'être assez, ou de l'être autrement que l'Évangile veut qu'on le soit; nous qui lui disons : " Cette religion que vous représentez comme sévère, aus-

tère, exigeante, impraticable ailleurs que dans les déserts, est, au contraire, une religion de douceur, de bonté, de charité; c'est la religion la plus appropriée au cœur de l'homme, à l'esprit de l'homme et à la société entre les hommes. Dans votre livre, elle glace, elle épouvante; dans l'Évangile, elle échauffe, elle attire, elle charme le cœur, elle élève l'esprit, et j'y reconnais cette empreinte toute divine, qui s'efface et disparaît entièrement dans votre livre. " Des écrivains qui, dès la première phrase, dénaturent ainsi les pensées de leurs adversaires donnent au public la mesure de ce qu'il faut croire de leurs assertions.

Suivons-les cependant, et dévoilons tous les petits artifices de leur astucieuse dialectique.

" Le *Journal de Bruxelles* trouve que M. de Pradt n'est pas assez tolérant... Il paraît vouloir une tolérance universelle. " Oui, une tolérance, non-seulement de culte à culte, mais de secte à secte, de système à système, d'homme à homme. Nous la voulons ainsi parce que toute espèce d'intolérance est contraire aux préceptes de Jésus-Christ, parce que tout commande une semblable tolérance, la raison et les lois. Est-ce à dire que la tolérance soit l'admission de deux propositions contradictoires, par exemple, deux et deux font quatre, deux et deux font cinq? Non, la tolérance n'est point une question de logique, mais une

question de charité. Est-ce à dire encore pour cela que la tolérance universelle soit l'indifférence pour la vérité? Non, pas plus que l'indulgence pour les faiblesses et les défauts des hommes n'est l'indifférence pour la vertu. Les hommes, les religions, les sectes, les partis doivent nécessairement, dans l'intérêt même de ce que chacun d'eux croit la vérité, être tolérants s'ils veulent être tolérés ; et il se trouvera, en définitive, que tolérance est charité.

De ce que nous avons dit que le christianisme s'accommode de toute forme sociale, le journal que nous réfutons voudrait nous faire conclure que le christianisme regarde toutes les religions comme vraies. Or, outre que nous ne voyons pas bien comment semblable conséquence peut être tirée du principe que nous avons établi et dont on reconnaît la justesse, c'est là une absurdité qu'on nous prête bien gratuitement, et qu'on voudrait bien que nous eussions dite.

Mais, reprennent nos adversaires, vous qui prêchez la tolérance, êtes-vous tolérant quant à vos principes ? Si vous l'êtes, pourquoi donc disputer contre nous. Ah! pourquoi ? Parce que, encore une fois, la tolérance n'est pas l'indifférence, parce qu'il importe à la nation de savoir que les intérêts que vous soutenez ne sont pas ses intérêts, parce qu'il est urgent de montrer où tendent vos efforts, où

s'adressent vos vœux, et quel but vous vous proposez. Défiez-vous, dirons-nous aux Belges, de ces hommes tour à tour mielleux et emportés, qui ont toujours les mots de religion, de charité sur les lèvres et l'anathème à la bouche, mais dont le cœur est plein de malice et d'aigreur; apôtres zélés des passions haineuses, leur main dénature tout ce qu'elle touche, leur esprit envenime les intentions les plus pures, leur plume ne se refuse pas au mensonge, et les accusations les plus odieuses ne leur coûtent rien, dès qu'il s'agit de noircir leurs adversaires. Et en tenant un semblable langage, nous ne cessons pas d'être tolérants; car ce n'est pas à vous qu'il s'adresse, mais à nos concitoyens; nous ne vous *imposons* point nos opinions, nos principes, mais nous combattons les vôtres parce que nous les croyons dangereux.

Or, parmi ces accusations odieuses dont nous venons de parler, parmi ces accusations si contraires à l'esprit d'une religion de paix et de charité, il en est une qui, il y a vingt ans, eût produit chez nous l'effet qu'on en espère encore aujourd'hui : il y a vingt ans, qu'il aurait suffi de *dire* à un homme ou à un journal : " Vous n'êtes pas chrétien, vous n'êtes pas catholique ", c'eût été déconsidérer l'un, écraser l'autre et les perdre l'un et l'autre dans l'opinion publique. Aujourd'hui, il faut prouver cette indigne accusation, et lors-

qu'elle est dénuée non-seulement de preuves, mais même de vraisemblance, elle explique les intentions de ceux qui ont osé la proférer, elle n'a d'autre résultat que de bien caractériser leurs écrits.

Le *Journal de Bruxelles* n'est point au reste un traité spécial de religion, de philosophie ou de littérature, mais une feuille publique dans laquelle on discute tout ce qui se rattache à ces sujets d'un si haut intérêt. Les articles qui sont publiés dans cette feuille sur les questions qui en dérivent n'expriment que les opinions de chacun des correspondants et des écrivains qui les ont adressés à l'éditeur. Le *Journal de Bruxelles* n'embrasse ni la doctrine du romantisme en littérature, ni celle du spiritualisme sur la philosophie, par cela seul que les principes sur lesquels ces opinions s'appuient ont été développés dans cette feuille ; il n'adopte pas davantage les idées contraires parce qu'il a publié les réponses qui lui ont été adressées par les adversaires de ces systèmes. Nous ajouterons qu'en prêchant la tolérance et la charité, en cherchant à inspirer l'amour du christianisme, en proclamant son immense supériorité sur toutes les religions, en montrant aux philosophes surtout auxquels il s'est adressé ce qu'est le christianisme en lui-même, pour leur en faire apprécier la beauté, l'auteur des articles sur l'ouvrage de

M. de Pradt est resté sincèrement et chrétien et catholique ; telle est sa croyance, elle ne sera point ébranlée par de perfides et malveillantes insinuations.

Dernier mot sur la tolérance.

La religion est une, et la multiplicité des religions est une supposition aussi peu raisonnable que la multiplicité de justices, de vérités. Quand on parle de *religions*, c'est donc de *cultes* qu'on parle ; et demander si toutes les religions sont vraies, c'est demander, en réalité, si tous les cultes sont vrais : question dont l'énoncé, s'il n'est absurde, est au moins bien bizarre, et que, pour rendre raisonnable, il faut ramener à celle-ci : tous les cultes sont-ils bons ? On nous demande donc si le christianisme considère tous les cultes comme bons. A cette question, nous répondons, d'abord, que le christianisme proscrit comme mauvais, et méconnaît comme culte, tout ce qui blesse la justice, la morale et la religion ; et que s'il ne considère point du même œil tous les autres cultes, c'est-à-dire toutes les autres formes adoptées pour la manifestation du sentiment religieux et la pratique de la religion, il prescrit de tolérer tout ce que Dieu tolère.

Le sophisme des intolérants consiste à passer

de l'absolu au relatif, de l'ordre logique à l'ordre pratique, et de ce que l'homme doit à Dieu pour lui-même à ce qu'il peut ou doit contre ses semblables, et de dire : Le christianisme prescrit tel dogme comme vrai, donc il proscrit tel autre dogme comme mauvais, et défend d'en tolérer la profession comme illicite : il prescrit telle institution comme émanée de Dieu, donc il en proscrit telle autre quelque conforme qu'elle puisse être à la justice, à la morale et à la religion, et ne permet pas d'en tolérer la pratique.

M. de Bonald distingue la tolérance absolue de la tolérance relative. Absolue, elle est, dit-il, synonyme d'indifférence ; relative, elle signifie support ; c'est celle que la sagesse conseille, et que la religion prescrit.

" Demander à des êtres intelligents qui ne vivent pas seulement de pain, mais pour la recherche et la connaissance de la vérité, l'indifférence absolue sur des opinions quelles qu'elles soient, dit-il, c'est donc demander l'impossible ; c'est prescrire le repos absolu à la matière qui n'existe que par le mouvement. Mais si la tolérance absolue ou l'indifférence est absurde ou même coupable entre des opinions vraies ou fausses, et par là nécessairement exclusives les unes des autres, la tolérance conditionnelle ou le support mutuel doit exister entre des hommes qui professent de bonne foi des

opinions différentes. La nécessité de ce support serait, s'il en était besoin, appuyée par les raisons les plus décisives, et même encore par l'exemple du maître de tous les hommes en morale et en politique... Heureusement pour les faibles humains, qui trop souvent ne croient pas ce qu'ils doivent croire, et, plus souvent encore, après avoir connu et reconnu publiquement la vérité, se conduisent comme ne la croyant pas, Jésus-Christ ne veut pas qu'on les bannisse de leur patrie, encore moins qu'on les tue ; il réprime le zèle indiscret de ses disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur des villes criminelles, et, enveloppant, à son ordinaire, les plus hautes vérités sous des expressions familières, comme il était lui-même la divine sagesse cachée sous les dehors de la faible humanité, il leur recommande de laisser croître ensemble le bon grain et l'ivraie, jusqu'au temps de la moisson. »

Nescitis cujus spiritus estis, disait alors Jésus-Christ à ses disciples. Or, de quel esprit sont ces hommes si enclins à dire : Vous ne considérez pas le catholicisme comme je fais, donc vous n'êtes pas catholique, donc vous n'êtes pas chrétien, donc vous êtes anathème ?

Mais *tolérer*, dit-on, c'est *admettre ;* et comment voulez-vous que ceux qui possèdent la vérité admettent l'erreur ? — Non, tolérer, c'est supporter :

la vérité n'admet point l'erreur, mais elle en supporte, elle en souffre, elle en tolère la manifestation ; et si nous, qui croyons avoir la vérité de notre côté, nous combattons l'erreur et nous nous efforçons d'en garantir les autres, jamais nous ne chercherons à *imposer* cette vérité : nous n'aurons recours, pour la faire prévaloir, qu'à l'autorité de la raison et aux armes du raisonnement ; jamais nous ne dirons : " Il vous est prescrit de croire comme nous croyons, " parce que là commencerait l'intolérance, cette source funeste des plus grands maux et des plus grands crimes. C'est parce que des hommes aveugles et emportés ont dit : " La vérité ne saurait tolérer l'erreur, " qu'ils ont imposé leurs croyances à leurs semblables, qu'ils ont proscrit toute croyance contraire, et que le fer et le feu sont devenus leurs auxiliaires et leurs moyens de persuasion ; et l'exécrable Saint-Barthélemy, et les dragonnades, et des massacres plus modernes encore, restent comme de sanglants et épouvantables témoignages des fureurs de l'intolérance.

Répétons-le : les hommes, les religions, les sectes, les partis, doivent nécessairement, dans l'intérêt même de ce que chacun d'eux croit la vérité, être tolérants, s'ils veulent être tolérés.

État de la littérature et de la librairie américaines. — Rapprochement avec la Belgique.

Celui qui ne lit pas uniquement pour lire ou pour faire un vain étalage de sa lecture, mais pour perfectionner son intelligence et trouver dans les livres des lumières pour son esprit et des règles de sagesse pour son cœur, a grand soin de s'appliquer à lui-même les utiles préceptes, les sévères observations et les importantes leçons qu'il y rencontre. C'est ainsi seulement que la lecture est utile et devient une source abondante, non-seulement d'instruction et de science, mais de véritable amélioration morale. De même un bon citoyen doit, dans le cours de ses lectures, avoir constamment en vue le bien de son pays et tenir exactement note de tout ce qui peut y être applicable. Soit donc qu'il trouve dans la critique des mœurs et des usages de l'étranger une similitude avec ce qui existe chez lui ; soit qu'une institution utile, un établissement avantageux, des réformes opérées ailleurs, frappent son attention et qu'il entrevoie la possibilité de faire goûter les unes ou d'introduire les autres dans son pays, il est de son devoir de les faire connaître à ses concitoyens, heureux s'il peut faire cesser quelque mal, ou donner occasion à quelque bien. C'est le sentiment de ce devoir

qui nous engage à mettre sous les yeux de nos lecteurs des réflexions extraites d'un ouvrage publié aux États-Unis par M. W. Tudor, sous le titre de *Letters on the Eastern States*, ouvrage déjà parvenu à sa seconde édition, et dont nous nous hasardons à traduire les pagés suivantes :

“ Un des plus grands découragements qu'éprouvent les écrivains américains, et cela à l'entrée même de la carrière, provient de la situation particulière de la librairie. Les libraires éditeurs des États-Unis sont les ennemis naturels de nos propres auteurs : eux, dont l'intervention est absolument nécessaire, ou ils la refusent tout à fait, ou ils l'offrent avec répugnance, et comme une faveur. Je ne sais s'ils peuvent être blâmés pour écouter leur intérêt personnel, à moins que ce ne soit par les libraires qui font exception et qui ne suivent pas la même règle. Toutefois, c'est un obstacle aux entreprises des littérateurs, qui peuvent à peine maintenant faire imprimer un livre, à moins de se résoudre à le vendre eux-mêmes ; de sorte qu'ils ne peuvent être auteurs, sinon gratuitement, à moins de se faire en même temps libraires : or, ceux qui sont le mieux qualifiés pour cette dernière occupation, ne sont pas toujours le plus aptes à la première. Toutes deux cependant sont fréquemment cumulées. Les éditeurs des États-Unis obtiennent les productions des presses anglaises pour

rien ; tout livre imprimé dans ce pays est une bonne aubaine pour eux, ils en prennent avidement possession et n'ont rien à payer à l'auteur ; le libraire et l'imprimeur tirent seuls le profit dû au talent.

" Un auteur américain ne peut, au contraire, recueillir aucun fruit de son travail. Et pourquoi le libraire lui en offrirait-il quelque prix ? Il peut gagner davantage par la réimpression des productions étrangères. Le public contribue aussi, soit par habitude, soit par calcul, à cette proscription de tout talent national, car si l'auteur reçoit quel que chose pour prix de ses travaux, les livres américains doivent être plus chers que les livres étrangers sur lesquels l'éditeur ne prend modestement pour sa part, comme droit d'importation, qu'une partie de ce qui serait payé à l'auteur.

" Nous n'avons, à la vérité, ni poëte comme Byron, ni romancier comme Walter Scott ou Edgeworth ; plût au ciel que nous en eussions ! Mais nous pourrions produire des ouvrages supérieurs à un grand nombre de ceux que l'on réimprime ici, et que l'on répand avec toute l'industrie du commerce. Nombre d'ouvrages réimprimés sont détestables. Je vais vous citer un exemple qui vous montrera toute l'étendue du mal :

" Il y a quelques années qu'un libraire se procura le premier exemplaire d'un de ces infâmes

libelles qui ont été écrits, sous la forme de voyages, contre ce pays ; c'était une triste production, mais elle était étrangère, et en conséquence elle fut réimprimée et répandue avec profusion. Il arriva qu'un ecclésiastique de cet État, qui avait récemment parcouru le même pays, publia un voyage fort bien écrit, mais qui ne renfermait rien de diffamatoire. L'ouvrage ne se vendit point. Je me rappelle avoir vu, dans un ouvrage périodique, une courte note de l'auteur sur ces particularités, écrite plutôt avec l'expression du regret que de la colère, et qui finissait par cette juste appréciation de l'encouragement national des Américains : *Alienos fovens, suis neglectis.* L'esprit public apportera peu à peu remède à ce mal, et nous pouvons prévoir l'époque où les ouvrages remarquables de l'étranger seront seuls réimprimés, et où une production nationale d'un mérite égal aura la préférence sur celle du dehors ; mais ce temps n'est pas encore arrivé. . . . .

Pour quelques dollars par an, on achèterait un exemplaire de chaque ouvrage américain, et l'argent ainsi employé ne serait pas perdu : en supposant même que l'acheteur ne le lût point, il se vendrait au prix qu'il a coûté. C'est un manque de réflexion sur les avantages qui résulteraient de cette légère rétribution, qui retient plusieurs personnes, animées d'ailleurs d'un sentiment pa-

triotique pour tout ce qui concerne l'honneur de leur pays. Ceux qui peuvent aisément se permettre cette dépense devraient en quelque sorte rougir d'emprunter un livre qu'ils peuvent se procurer chez tous les libraires, en récompensant ainsi le talent de leurs concitoyens. Si l'importance de ceci était comprise, il y aurait un bien plus grand nombre de personnes qui donneraient à leur libraire l'ordre de leur envoyer un exemplaire de tout ouvrage américain de mérite, aussitôt sa publication. Par ce moyen, beaucoup d'hommes instruits et savants seraient encouragés à poursuivre leurs travaux, qui maintenant restent trop souvent sans récompense. Ceci me rappelle la remarque d'un homme distingué; elle expliquera toute ma pensée. Conversant un jour avec trois ou quatre de ses amis, ils le prièrent, au moment où il se disposait à partir, de rester encore quelque temps avec eux : " Je ne le puis, répondit-il, il faut que j'aille chez " Well et Lilly; ils ont annoncé ce matin quel- " ques ouvrages nouveaux et remarquables, je " dois les acheter pour quelques-uns de mes riches " paroissiens qui s'empresseront de les emprunter " (ils ne les auraient pas achetés). "

" La déférence pour les opinions étrangères, et le respect pour la littérature exotique sont très-désavantageuses, étant portées à l'excès, puisqu'elles produisent chez plusieurs esprits, et sur-

tout chez les plus cultivés, une telle défiance de leurs propres forces, qu'elle finit par les rendre inactifs. Il existe une classe nombreuse de *demi-lettrés*, prompts à imputer leur manque de succès à l'éclat éblouissant des ouvrages étrangers ; gens qui pensent que si le rossignol était inconnu, leurs propres coassements seraient de la musique, et qui en conséquence invoquent le patriotisme pour soutenir ce que le bon goût condamne. Ceux qui ont réellement à cœur la cause de la bonne littérature, qui craignent les progrès d'un style faux et enflé, et surtout la corruption du langage par l'introduction d'expressions vicieuses et inusitées, ceux-là traitent cette classe avec grand mépris. C'est ainsi que l'habitude du sarcasme et de la moquerie envers nos propres productions est devenue générale, et qu'elle tend à faire naître des doutes sur le mérite de toutes, etc., etc. "

Nous laissons à nos lecteurs à juger jusqu'à quel point les réflexions du voyageur américain sont applicables à notre pays.

DÉNONCIATION AUX COURS ROYALES

relativement au système religieux et politique signalé dans le Mémoire à consulter, par M. LE COMTE DE MONTLOSIER. Bruxelles, Baudouin.

Premier article.

La dénonciation de M. le comte de Montlosier est un événement pour la France ; l'impression qu'elle a causée a été forte, son influence grande, ses résultats incalculables. Les esprits ont été vivement remués ; les opinions diverses se sont croisées et ont été vivement débattues devant le public, avant même que la cour ne prononçât ; la France a pu juger comment la liberté religieuse était entendue par les différents organes des divers partis ; elle a vu dans les uns la rouille de l'empire et l'amour traditionnel des voies d'autorité et d'arbitraire ; elle a souri aux efforts des autres et à leurs sophistiques transactions pour concilier ce qu'ils devaient de respect aux idées de liberté avec l'envie d'exploiter contre leurs ennemis toutes les ressources de la législation impériale ; enfin, elle a vivement applaudi au noble courage de quelques-uns, qui, malgré leur haine pour les jésuites, sont restés dans les vrais principes, et ont défendu au prix même de l'amitié et de la confiance de

quelques libéraux, la liberté religieuse contre l'intervention de l'autorité judiciaire. Jamais occasion plus belle ne s'est présentée d'apprécier le caractère et les principes des écrivains ; aussi en a-t-on profité avec un vif empressement : les jugements ont été prompts, sévères, inexorables ; mais, il faut le dire et s'en féliciter, ils ont été remarquables par un caractère de mesure, de décence et de gravité peu ordinaire dans des discussions qui agitent si vivement les esprits. Enfin, l'arrêt de la cour, conforme aux véritables principes, s'il n'a pas mis un terme à la lutte, en a du moins changé le terrain et a donné un éclatant exemple du respect que l'on doit aux idées de liberté, besoin impérieux de notre siècle. Ce n'est donc pas seulement un livre qu'on aurait à juger dans l'écrit de M. de Montlosier, mais un fait important de l'histoire contemporaine. Pour le moment, occupons-nous du livre que chacun, même chez nous, s'est empressé de se procurer, j'en suis sûr, mais sur lequel, chez nous aussi, il est bon de revenir.

L'ouvrage de M. de Montlosier commence par des observations sur le dernier écrit de M. le vicomte de Bonald. Cette polémique est vive, serrée, écrite de verve et de main de maître ; les bons traits, les traits vigoureux et poignants n'y manquent point, et le noble vicomte sort de la discussion tout percé, tout criblé des coups de son an-

cien ami. Aussi M. de Montlosier avait-il beau jeu. L'apologie des jésuites porte malheur à ceux qui s'en chargent, ou qu'on en charge. Nous avons vu chez nous combien M. de Robiano de Borsbeek, zélé, fervent et non sans talent, a cependant été malheureux. Tout aussi peu heureux et tout aussi malavisé est M. de Bonald : ce n'est plus ce dialecticien sévère et habile, cet écrivain élégant et nombreux, qui vous enveloppait adroitement dans les détours de sa phrase savante et artistement élaborée : c'est un rhéteur aux abois, qui se débat lourdement et gauchement, au milieu des figures usées et des fades lieux communs d'une rhétorique vieille et décrépite. Rien de plus faible, de plus pâle que les réflexions qu'il adresse à M. de Montlosier : toutes ses qualités, comme penseur et comme écrivain, paraissent l'avoir abandonné. Enfin, il est méconnaissable au point qu'il nous est venu l'idée, idée peut-être injuste, qui nous frappe, nous poursuit, et que nous donnons, non comme vraie, mais comme vraisemblable, que la congrégation aura dit au noble pair : Faites preuve d'un nouveau zèle ; nous vous imposons la tâche de désarçonner M. de Montlosier ; ou peut-être encore aura-t-elle dit : Voici une réponse toute faite, ajoutez-y le poids et l'autorité de votre nom. Et M. de Bonald d'obéir, car qui est de la congrégation n'a point de volonté en propre. Voulez-vous

juger de la justesse de ces suppositions, procurez-vous les dernières réflexions de M. de Bonald et l'un de ses écrits antérieurs; comparez, et dites-nous s'ils vous paraissent sortir de la même tête et de la même plume.

Ce dont nos lecteurs ne se doutent guère sans doute, c'est que la brochure de M. de Bonald a été réimprimée en Belgique, à Courtrai.

En France, M. de Bonald ; M. de Robiano chez nous, ont rencontré un sort commun : tous deux ont manqué leur tâche ; tous deux ont produit des écrits sans séve et sans vie : c'est que chez tous deux il y avait une égale absence de ce sentiment intime sans lequel le raisonnement et le style sont sans vérité et sans effet ; et telle est heureusement l'impuissance de l'art, que les artifices qu'il fournit décèlent toujours le manque de conviction, et le rendent plus saillant encore.

Comparez à ces écrits commandés par l'esprit de parti et où la conscience n'est pour rien, comparez la riposte vive, franche, âpre de M. de Montlosier; voyez jaillir de toutes parts la profonde conviction dont il est pénétré, elle anime et vivifie toutes ses pages ; elle donne à son style une allure libre et pittoresque; elle l'empreint d'un charme, d'un attrait irrésistible, son livre n'est pas écrit dans la " langue académique, langue de cour, cérémonieuse, raide, apprêtée, pauvre, mutilée par

le bel usage ", dont Paul-Louis Courier a fait bonne justice (ce sont ses termes que nous rapportons), et dont il serait peut-être parvenu à nous dégoûter, si Dieu lui eût prêté vie. Le style de M. de Montlosier est à lui ; ce mérite n'est pas commun, et de tant de gens qui écrivent, peu pourraient en dire autant.

Deuxième article.

Ce que j'admire dans M. de Montlosier, c'est son courage à dire toute sa pensée, à l'exprimer sans détours, sans aucune de ces précautions oratoires qu'on lui aurait pardonnées peut-être s'il en eût usé, vu la difficulté du sujet. Ce que j'aime encore en lui, et par-dessus toute autre chose, c'est la fermeté et la vigueur avec lesquelles il démasque les ennemis de la paix publique, tandis que c'est toujours avec modération, voire même avec humilité qu'il repousse les attaques qui lui sont personnelles. Les injures, les diffamations et les avanies ne lui ont pas été épargnées ; mais, connaissant le monde comme il le connaît, il s'y devait attendre. Aussi ne l'émeuvent-elles point. Il répond au gouvernement, qui *juge à propos* de lui retirer une pension de six mille francs, en mettant encore à la disposition du ministre un traitement qu'il reçoit au département des affaires étrangères.

A l'évêque de Clermont, il donne, avec mesure et calme, une leçon de charité chrétienne ; car, de même que Jean-Jacques, il a été l'objet, non d'un mandement, mais d'une *instruction* épiscopale, où saint Paul et sa prédiction sur la venue d'esprits chagrins, superbes, indociles, impatients de tout joug, sont également, mais moins heureusement, mis en scène. On se rappelle le portrait que fit de Rousseau M. de Beaumont, portrait qui fit fortune, et où, comme le dit Jean-Jacques, la gravité épiscopale s'amuse à des antithèses : " Du sein de l'erreur il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie, sans être véritablement philosophe, etc. " Monseigneur de Clermont imite ce mouvement, mais, comme on va le voir, il reste bien au-dessous de son modèle : " Défiez-vous, dit-il, de ces grands esprits faux, qui voient des conspirations dans de bonnes œuvres, des séditions dans les aumônes, des idées ultramontaines dans les vérités catholiques; qui diffament la vie dévote pour la plus grande gloire de la vie chrétienne, et qui, pour asservir l'église, parlent de ses libertés. Insensés qui ne veulent pas voir, etc., etc. "

Mais, si monseigneur de Clermont se tire moins bien de son portrait que M. de Beaumont, il faut convenir qu'il s'en *retire* à meilleur marché : on sait que Rousseau fit durement expier à ce der-

nier le plaisir de l'avoir mis en scène. M. de Montlosier se montre plus évangélique; il se contente de dire : " L'orateur se vante, dit-on, de m'avoir immolé. S'il m'a immolé, il n'aura pas à se reprocher de m'avoir *couronné de fleurs.* " Du reste, il blâme sans fiel ce qu'il appelle l'incartade de l'évêque et de son vicaire ; il leur dit en termes plus choisis, et dans une période pleine de vivacité et en même temps de respect dont voici le sens : Vous étiez en colère, et cela n'est pas bien ; la colère n'est pas chose évangélique, c'est pourquoi je vous blâme d'en avoir usé ; la colère est mauvaise conseillère, c'est pourquoi je vous pardonne votre imprudente sortie.

C'est ainsi encore qu'à la haine qu'on l'accuse de nourrir contre les prêtres, il répond par le tableau des services qu'il leur a rendus en tout temps, et surtout dans un moment où il y avait quelque courage à le faire. " Je respecte, dit-il, je vénère le caractère des prêtres ; mais je veux qu'ils se renferment dans leur ministère sacré, et qu'ils n'empiètent point sur la vie civile. " Et c'est là un nouveau service que je leur rends, ajoute-t-il, ils devraient m'en savoir plus de gré.

M. de Montlosier tout provoqué qu'il l'a été est donc sans fiel et sans colère, ce que j'admire, en un temps d'aigreur comme le nôtre ; il pousse le pardon des injures si loin, qu'il dit aux journa-

listes pamphlétaires, aux prédicateurs qui l'ont insulté et calomnié : “ Oh! si jamais votre destinée vous amène dans cette montagne sujette aux orages, et éloignée de toute habitation, ne craignez pas d'aborder mes bâtiments rustiques, et de venir rompre avec moi... non pas des lances, mais le pain de l'hospitalité! soyez sûrs que vous y trouverez non-seulement abri et asile, mais que mon fils et toute ma tribu iront au-devant de vous, vous offrir leur respect. A cet égard, que ma nouvelle pauvreté ne vous effraye pas trop ; j'ai du pain noir en abondance, et mes troupeaux donnent du lait exeellent. — Si je voulais me flatter, je dirais : Voilà ce que c'est que le christianisme! j'ai peur que ce ne soit que l'effet d'un certain affaiblissement de l'âge : soit. Temps heureux où les choses du sang s'affaiblissent peu à peu pour laisser prédominer celles de l'esprit ; où la portion de terre qui nous enveloppe tend à retourner à son origine (il faut la laisser faire) ; où la portion céleste qui nous appartient tend, de son côté, à se réunir au ciel (il faut l'aider) : temps heureux où, avec moins de désirs à combattre, on a moins de passions à réprimer ; où, avec une chair plus chaste, on peut conserver un cœur plus pur ; et où chaque jour, en perdant quelque chose de la puissance de haïr, on sent se fortifier en soi celle d'aimer : vieillesse, je te bénis et te

remercie! On la menace d'un retour à l'enfance : Oh! si on appelle ainsi le retour à la douceur et à la pureté; si la robe blanche d'innocence qui nous a été faite en naissant, et qui, pendant le cours d'une longue vie, s'est teinte de tant de couleurs, doit se laver peu à peu, et recouvrer sa première blancheur, ah! puisse cette nouvelle enfance m'arriver bientôt! Elle peut être pour d'autres un objet de honte et de crainte; elle est pour moi une espérance : je l'accepte d'avance comme un bienfait. "

Fénélon n'eût pas mieux dit! morceau admirable qu'on ne se lasse pas de lire et de citer, et que nous avons extrait en entier, malgré sa longueur, parce qu'il donne tout à la fois une idée de la noblesse du caractère de M. de Montlosier, de la chaleureuse élévation de son style, et de ce naturel d'expression qui devient de jour en jour plus rare. On sent, en le lisant, qu'il est pénétré de l'esprit de l'Évangile, et que c'est dans ce livre admirable qu'il a trouvé la force pour combattre, la douceur pour pardonner, et le secret de cette touchante simplicité de langage, qui va jusqu'à l'âme, parce qu'elle jaillit d'une âme qu'on sent être émue et profondément convaincue.

DÉNONCIATION
DU COMTE DE MONTLOSIER.

Voici le texte de la dénonciation que M. le comte de Montlosier a déposée au greffe de la cour royale de Paris ; un exemplaire, signé de lui, a été en outre adressé à chacun de MM. les présidents et conseillers de la cour :

A M. le premier président, à MM. les présidents, les conseillers, membres de la chambre d'accusation, à tous MM. les conseillers de la cour royale de Paris.

" Ce 16e jour du mois de juillet 1826, je soussigné François-Dominique de Reynaud, comte de Montlosier, anciennement député de la noblesse d'Auvergne aux états généraux de 1789, attaché pendant vingt-cinq ans au ministère des affaires étrangères, dont je viens d'être récemment congédié, informé de différents faits graves commis en infraction des lois de l'État contre la sûreté du roi, la prospérité de la religion, la tranquillité publique et l'ordre social, par différents personnages dont un grand nombre sont plus ou moins élevés en dignités et recommandables par leur talent et leur caractère ; et désirant, en ma qualité de chré-

tien, de citoyen, de gentilhomme et d'ancien serviteur du roi et de la royauté, donner connaissance à l'autorité publique de ces délits, dont plusieurs me paraissent avoir le caractère de crime de lèse-majesté ; après avoir conféré sur ce point avec un grand nombre de mes amis distingués par leur instruction, leurs sentiments religieux et leurs vertus, et d'après l'avis d'un grand nombre de jurisconsultes de cette capitale, réunis en plusieurs séances successives au nombre de quarante-cinq, de soixante, de quatre-vingts, à l'effet de délibérer sur le *Mémoire à consulter* qui leur a été soumis relativement *à un système religieux et politique tendant à renverser la religion, la société et le trône ;* système résultant des quatre fléaux suivants : 1° un ensemble de congrégations religieuses et politiques répandues dans toute la France ; 2° divers établissements de la société odieuse et prohibée des jésuites ; 3° la profession patente ou plus ou moins dissimulée de l'ultramontanisme ; 4° l'esprit d'envahissement des prêtres, résultant de leurs empiétements continuels sur l'autorité civile, ainsi que d'une multitude d'actes arbitraires et tyranniques exercés sur les fidèles : lesquels avocats ou jurisconsultes ont tous été unanimement d'avis que j'avais non-seulement le droit légal, mais encore, à cause de ma position, le devoir rigoureux de dévoiler et de dénoncer à l'autorité publique lesdits

délits comme attentoires à la religion, à la sûreté du roi et de l'État ; *ai résolu*, par acte de ce jour déposé doublement, savoir : au greffe, pour l'information de M. le premier président et celle de MM. les présidents et de MM. les conseillers de ladite cour; au parquet, pour l'information de M. le procureur général, de dénoncer juridiquement et donner connaissance à l'autorité publique, c'est à savoir :

" 1° De l'existence de plusieurs affiliations ou réunions illicites de diverses espèces, connues sous le nom générique de *congrégation*, parmi lesquelles quelques-unes ayant pour objet apparent des exercices de piété, d'autres celui de propager la foi chrétienne dans les contrées étrangères, d'autres celui de répandre la morale et la religion dans certaines classes inférieures de la société, paraissent toutes liées par le même esprit, et, sous une direction centrale, tendent ainsi, à raison d'engagements divers, de promesses, de serment ou de vœu, à se composer dans l'État une influence particulière, au moyen de laquelle elles espèrent maîtriser l'administration, le ministère et le gouvernement. Sur toutes ces réunions, à l'égard desquelles j'ai reçu, à diverses reprises et de diverses personnes, des révélations particulières, j'offre non-seulement mon propre témoignage et celui de différentes personnes, mais encore, avec d'autres

pièces de conviction, le *Moniteur* en date des 28 et 29 mai de la présente année, où un ministre du roi a confessé, par une déclaration authentique, l'existence des congrégations religieuses, et énoncé par ouï-dire l'existence des congrégations politiques.

« 2° En ce qui concerne les jésuites, je dénonce à la cour royale et à M. le procureur général l'existence flagrante d'un établissement *jésuitique* appelé *de Mont-Rouge*, situé dans la banlieue de Paris, en infraction des lois anciennes et nouvelles du royaume qui ont proscrit les ordres monastiques, et particulièrement l'ordre de la société de Jésus. Que cet établissement soit positivement jésuitique, c'est sur quoi il serait superflu d'insister; les religieux de cette maison n'en dissimulent ni le caractère ni la dénomination : ce qui se rapporte au surplus à une lettre de Rome, du général de cet ordre, en date du 17 mai 1822, dans laquelle ce général parle de l'*état de sa compagnie en France et des établissements qui y sont déjà;* lettre dont il m'a été donné une particulière connaissance, et dont personne n'a contesté l'authenticité ; ce qui enfin ne peut plus offrir de doute depuis l'aveu fait solennellement par un ministre du roi de l'existence de plusieurs de ces établissements formés par des évêques, et protégés ou tolérés par le gouvernement.

“ Concurremment avec ces établissements, je crois devoir dénoncer comme complices, fauteurs des jésuites, et ainsi attentatoires à l'obéissance due au roi et aux lois établies, les mandements de plusieurs évêques, savoir : 1° un mandement de M. l'archevêque de Besançon, en date du 25 janvier 1826, où, en faisant allusion à la société des jésuites, il représente leur destruction comme ayant été l'ouvrage de l'impiété et de la philosophie ; 2° un mandement de M. l'évêque de Meaux, en date du mois de février, présente année, où une grande louange est donnée également à l'institution des jésuites ; 3° un autre mandement de M. l'évêque de Strasbourg, en date du même mois et de la même année, avec les mêmes éloges et dans le même esprit ; 4° un mandement de M. l'évêque de Belley, rédigé dans des termes encore plus précis et plus hostiles.

“ La cour distinguera sûrement ce qui appartient à la liberté de la presse dans de simples individus sans caractère officiel et sans autorité, et ce qui concerne des prélats qui, parlant aux fidèles avec l'autorité de leur ministère, élèvent par cela même drapeau contre drapeau, autorité contre autorité.

“ 3° En ce qui concerne l'ultramontanisme, je dénonce aux mêmes autorités et dans les mêmes qualités que dessus, non plus comme il y a quelque

temps, une doctrine ultramontaine, frénétique, audacieuse, telle qu'elle a été consignée anciennement dans les écrits de M. le comte de Maistre et de M. l'abbé de la Mennais ; doctrine d'abord avouée ouvertement, favorisée et protégée, puis, à cause du scandale, vernissée de diverses manières et modifiée ; je dénonce expressément cette dernière espèce d'ultramontanisme, plus vénéneuse encore que la précédente, attendu qu'elle a su, en se conservant dans son intégrité, s'envelopper avec habileté, auprès du public, de dissimulation, auprès du souverain, des formes de la fidélité et de l'adulation.

" Sous ce rapport, je dénonce comme captieuse et attentoire aux droits de la couronne et aux lois de l'État une adresse au roi, signée par plusieurs évêques de France, contenant une prétendue profession de l'indépendance de l'autorité royale à l'égard de toute autorité ecclésiastique ; en ce que, dans ladite adresse, il n'est nullement fait mention de la déclaration du clergé de 1682 ; laquelle, à raison de cette omission faite dans un acte aussi solennel et aussi authentique, a l'air d'être négligée et délaissée ; d'où l'on peut croire qu'un acte lié à nos lois fondamentales, consacré par nos ancêtres et par la sagesse du grand roi, est désormais jeté dans l'oubli, et en quelque sorte dans le néant.

" J'ai appelé la nouvelle déclaration des évêques, inventée pour anéantir la précédente, un acte *captieux* et *attentatoire aux lois de l'État*, en ce que cet acte semble avoir moins pour objet d'assurer l'indépendance royale, qui y est énoncée nominativement, que de consacrer, en opposition à ladite autorité, le dogme de l'infaillibilité du pape, qu'on tient ainsi en réserve pour le produire quand il le faudra, et d'une manière décisive au premier conflit qui s'élèvera, ou qu'on élèvera dans des matières qu'on affecte d'appeler *matières mixtes*.

" De plus, je dénonce l'omission, qui a lieu généralement dans les écoles et dans les séminaires, de l'enseignement des quatre articles de la déclaration de 1682, en contravention aux anciennes lois et aux ordonnances de nos rois.

" Enfin, en ce qui concerne l'esprit d'envahissement des prêtres, tout ainsi que la société doit sa protection aux ministres du culte dans l'exercice de ce culte, contre des citoyens perturbateurs ou dissidents, elle doit sa protection aux citoyens dans l'observance du culte, contre la déraison ou exaltation de certains prêtres. J'ai sous ma main une liasse de cinq cents faits plus singuliers et plus ridicules les uns que les autres, qui sont autant d'attentats de la part des prêtres d'un ordre inférieur contre la tranquillité des citoyens : attentats qui se renouvellent sans cesse, et qui, à moins que

la sagesse des magistrats n'y mette ordre, continueront à se perpétuer et à se multiplier jusqu'à ce qu'ils produisent enfin une explosion. Ici ce sont des refus de communion ; là, ce sont des violences exercées dans les églises contre des citoyens, contre des vieillards, contre des femmes; ailleurs, ce sont des insultes ou des violences hors des églises mêmes, notamment dans les processions.

" Ici ce sont, en dessein d'humiliation, des chicanes élevées à l'occasion du baptême ou de la présentation d'un parrain ou d'une marraine; là, d'autres chicanes, en dessein de vengeance, à l'occasion de l'administration de sacrements et de la cérémonie des sépultures : ailleurs, un mourant à l'agonie n'a pas assez de se débattre contre la douleur et contre la mort, il faut qu'il envoie plaider contre son curé chez son évêque, et l'évêque ne peut ou a peine à obtenir l'obéissance du curé. C'est ce qui vient d'arriver à Reims.

" Au moment présent, je n'ai point à dénoncer la conduite scandaleuse de MM. les curés de Saint-Roch et de Saint-Laurent, à l'occasion de divers refus de sépulture; ces faits peuvent passer pour surannés; mais j'ai à dénoncer la doctrine par laquelle ils ont appuyé leurs refus et l'assentiment que, dans une circonstance importante, un ministre du roi a paru lui donner.

" Il est d'autant plus urgent de pourvoir à ces scandales, que dans plusieurs occasions, et notamment dans des mandements, les autorités ecclésiastiques ont paru, ou dédaigner, ou même censurer les arrêts de la cour royale.

" Ladite dénonciation, ainsi faite à M. le premier président, à MM. les présidents et conseillers membres de la chambre d'accusation, et en général à tous MM. les conseillers de la cour, je l'ai signée comme suit à toutes les pages :

" François-Dominique DE REYNAUD,
comte DE MONTLOSIER. "

MÉMOIRE A CONSULTER

SUR UN SYSTÈME RELIGIEUX ET POLITIQUE TENDANT A RENVERSER LA RELIGION, LA SOCIÉTÉ ET LE TRONE, PAR M. LE COMTE DE MONTLOSIER.

Le jésuitisme tire une grande force des congrégations et de l'enseignement. Cette double force une fois composée, le grand plan se développe. Fortifier et aider les puissances amies, soumettre avec habileté les puissances douteuses, *combattre*

avec acharnement les puissances ennemies, voilà pour l'Europe. Bientôt l'Europe ne suffit pas. Une surabondance de vie a besoin de se porter en Afrique, en Amérique, en Asie. Partout c'est la société tout entière et son gouvernement qu'on envahit. L'auteur présente les jésuites comme s'emparant de tous les moyens, de toutes les vertus, de toutes les passions, de toutes les classes de la société, comme prenant avec une rare habileté toutes les formes. On sera, dit-il, gallican à Paris, ultramontain à Rome, idolâtre à la Chine ; on sera ici sujet soumis, ailleurs sujet rebelle. A l'époque où les jésuites s'introduisirent en France, comme ils se proposaient pour l'enseignement, l'université leur demanda qui ils étaient ; ils refusèrent de répondre ; interpellés jusqu'à trois fois sur la même question, ils se bornèrent à dire : Nous sommes *tels quels, tales quales*.

Le parlement de Paris déclara que leurs bulles contenaient plusieurs choses *qui ne doivent être tolérées ni reçues en la religion chrétienne ;* la Sorbonne décida ce qui suit : *Que cette société semble périlleuse au fait de la foi, perturbatrice de la paix de l'Église, tendant à renverser la religion monastique et plus propre à détruire qu'à édifier.* Les jésuites ne tinrent compte de ces décisions. La ligue se forma, les voilà dans la ligue et alors peu importe qu'Henri IV ait renoncé au protestan-

tisme, *il faut qu'il périsse.* On sait que Jean Châtel, interrogé judiciairement, répondit *qu'il avait été persuadé à tuer le roi.* Le père Guignard et le père Gueret furent exécutés en place de Grève; l'expulsion des jésuites fut prononcée.

Henri IV, investi tantôt de leurs poignards, tantôt de leurs intrigues, craignant de les *jeter dans le dernier désespoir et par icelui dans le dessein d'attenter à sa vie,* consentit à leur retour.

Sous Louis XIV et durant le règne de Louis XV, les jésuites continuèrent de professer et de répandre ces détestables doctrines qui menacent sans cesse la puissance temporelle et la vie des rois. On sait que le père La Chaise mourant recommanda à Louis XIV de choisir son successeur dans sa compagnie, attendu *qu'on n'en pourrait pas répondre dans une disgrâce et qu'un mauvais coup est bientôt fait.*

Sous l'empire, ce n'étaient encore que quelques pères de la foi bien petits, bien humbles, bien obscurs. Dès que la restauration survient, le nom de jésuite, jusqu'alors dissimulé, se prononce ouvertement; aujourd'hui les individus de cet ordre parcourent la France d'un bout à l'autre, sans aucun déguisement.

M. de Montlosier décrit ensuite la marche toujours envahissante de l'ultramontanisme. Sous Louis XIV, le grand Bossuet obtint de l'assem-

blée du clergé cette fameuse déclaration dont le premier article porte que les rois et les souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu dans les choses temporelles. A Rome, on se demanda quelle était cette Église gallicane qui semblait vouloir se séparer des autres Églises par sa doctrine, et les plaintes des papes vinrent assaillir Louis XIV. Subjugué par une femme artificieuse et cagote, le roi, dont les facultés étaient usées par les années, dont l'énergie avait succombé sous les revers, écrivit secrètement au pape une lettre dans laquelle il lui promit de ne donner aucune suite, non pas à la déclaration, mais à l'édit qui en ordonnait l'enregistrement. Les prélats, de leur côté, adressèrent au saint-père une lettre respectueuse qu'on appelle aujourd'hui une lettre d'excuse. Ces pièces sont soigneusement gardées dans les archives du Vatican.

Lorsque, après les désastres de la révolution, un grand homme se fut emparé du pouvoir suprême, lorsque, par la cérémonie du sacre, le pape l'eut investi, aux yeux du peuple et de tous les rois de l'Europe, de la sanction de la religion, ce devait être bien peu de chose de sa part, en retour d'un si éminent service, que la confirmation de la lettre de Louis XIV; on lui promettait de laisser la confirmation dans le même secret que la lettre et

cependant il s'y refusa et la déclaration de 1682 fut promulguée comme loi de l'État.

Depuis la restauration, le respect dû à cette déclaration a reçu de violentes atteintes ; une partie du clergé de Bretagne a écrit qu'elle était dans la vie de Bossuet une tache et non pas une gloire. Le ministre de l'intérieur ayant invité les évêques à exiger des professeurs des séminaires leur adhésion à la déclaration, un prélat a publiquement annoncé non-seulement qu'il n'aurait aucun égard à cette demande, mais que même il ne répondrait pas au ministre.

Au temps où nous vivons, est-il à craindre que le saint-siége vienne délier les sujets du serment de fidélité? Nous ne le pensons pas, mais, dit M. de Montlosier, ne suffit-il pas de telles doctrines embellies d'une verve d'éloquence pour ménager, dans des temps plus ou moins prochains, des commotions violentes? Grâce à un écrivain célèbre, nous avons des formules toutes prêtes. Après un chapitre intitulé : *Exercice de la suprématie pontificale sur les souverains temporels* et dans lequel il établit cette suprématie, M. le comte *de Maistre* se donne, pour notre plus grande facilité, la peine de libeller lui-même les termes dont nous devons nous servir pour un acte de déposition.

M. de Montlosier expose avec quel art et par combien de voies différentes une partie du clergé

de France marche à l'asservissement de l'ordre social. Il rappelle que M. l'archevêque de Paris a dit au roi en face : *Le sacre vous fera régner avec sagesse et nous fera obéir avec bonheur*, ce qui implique qu'avant le sacre le roi régnait sans sagesse et que les Français obéissaient sans bonheur. La congrégation envahit tout ; la chambre des députés, la cour, la garde royale, les officiers et sous-officiers de l'armée ; elle tourmente et domine les préfets, qui n'osent plus se plaindre que tout bas ; elle comprend aujourd'hui 48,000 individus !

Pour prouver que le retour des jésuites est indispensable à la France, on allègue que l'explosion de l'esprit philosophique a suivi leur suppression ; mais on oublie que c'est de l'école des jésuites que sont sortis d'Alembert, Raynal, Helvétius, Voltaire ; que Diderot aussi avait été élevé chez les jésuites, et que même il avait fait cinq ans de théologie au séminaire de Saint-Louis dépendant de Saint-Sulpice ; l'auteur en tire la conséquence que la philosophie du XVIIIe siècle, qu'on dit être provenue de l'absence des jésuites, est précisément sortie de leur école. Il rappelle ensuite combien de jésuites ont été condamnés pour conspirations d'État ; ainsi, dit-il, doctrines, tentatives ou exécution, jusqu'à 68 écrivains de cet ordre en faveur du régicide : leur histoire n'est qu'une suite d'attentats. Si aujourd'hui il plaisait au gouvernement

de rassembler tous les membres de la Convention, leurs prôneurs, leurs fauteurs et leurs admirateurs pour en faire une institution particulière, pour confier à cette institution l'éducation de la jeunesse, la personne des princes, qui sait! *peut-être même le duc de Bordeaux*, il y aurait un cri d'indignation dans toute l'Europe. Les bonnes âmes aujourd'hui en France consentent à s'effrayer de ceux qui, sous le nom de jacobins, prétendent avoir le droit d'assassiner ou de déposer les rois par l'autorité du peuple. Ils ne le sont pas du tout de ceux qui prétendent avoir le droit de les déposer ou de les assassiner, par l'autorité du pape.

Aux yeux de M. de Montlosier, la France, immédiatement après la restauration, désenivrée des folies de la révolution, était beaucoup plus religieuse qu'elle ne l'avait été sous l'ancien régime, même sous les règnes jésuitiques de Louis XIII et de Louis XIV. Cependant à tort et à travers, voilà les processions en mouvement et les missionnaires en campagne.

Un premier vice de la mesure des missionnaires fut sa couleur politique et par là même, je ne sais quelle apparence de tartuferie. Un autre vice plus grave fut sa connivence avec un système général dont elle faisait partie. Ce système consistait à réclamer pour le clergé une dotation territoriale, à envahir l'éducation publique, à appeler tout

doucement et secrètement les jésuites, en un mot, à s'emparer, par la domination religieuse, de toute espèce de domination. Un autre tort des missions a été d'entamer sur le dogme et sur la loi, pour le plaisir des beaux esprits missionnaires, une polémique toujours inutile, souvent dangereuse. Enfin le grand vice des missions a été de porter la vie chrétienne dans la vie dévote, c'est-à-dire d'associer aux pratiques religieuses commandées celles qui appartiennent le plus particulièrement à la vie dévote. Cette morale qui a envahi l'autre se conserve ainsi pendant la durée des missions, elle se conserve même quelque temps après; peu à peu cependant les pratiques non commandées de la vie dévote et les pratiques commandées tombent dans l'oubli et alors, il faut le dire franchement, une ville est perdue, car la morale des rites s'évaporant avec la véritable morale qu'on a eu l'imprudence de lui associer, rien ne reste.

" Je puis, dit M. le comte de Montlosier (nous prions nos lecteurs de remarquer que nous copions littéralement, et qu'il s'agit de ce qui se passe en France), je puis témoigner des faits qui se sont passés sous mes yeux. J'ai vu la France du temps de Bonaparte; je vois la France du temps des missionnaires. J'ai vu les colléges de l'ancien régime, j'ai vu les lycées de Bonaparte; je vois actuellement les colléges royaux. Cela ne peut se compa-

rer ; et ce qu'il y a de plus singulier en ce genre, c'est que le haut degré de corruption, loin de se trouver dans les colléges soumis à l'autorité laïque, se trouve précisément dans les petits séminaires, ainsi que dans les institutions soumises plus particulièrement aux prêtres. "

ESQUISSE

SUR CH. VICTOR DE BONSTETTEN.

Premier article.

M. de Bonstetten n'est guère connu dans notre pays ; et quoique la plupart de ses ouvrages soient écrits en français, qu'ils aient fait sensation en Allemagne et en Hollande, où ils ont été traduits, on ne les trouve guère chez nous que dans la bibliothèque de quelque studieux et solitaire amateur des études philosophiques ; et les hommes de lettres, comme les hommes du monde, n'auront peut-être vu dans les titres de ces ouvrages, s'ils sont parvenus jusqu'à eux, que des sujets abstraits et peu agréables, dont leurs goûts et leurs habitudes les tenaient également éloignés.

Et cependant, la piquante originalité de ses vues, les formes de son style, toujours pittoresque

et animé, et empreint quelquefois d'une espèce d'étrangeté qui, par son naturel et sa naïveté, ne lui donne peut-être que plus de grâce; la justesse et la profondeur de ses observations ; l'expression entraînante d'une profonde conviction; une morale douce et suave, quoique forte et élevée, tout donne à ses écrits un caractère à part qui a fait placer l'auteur au rang des premiers penseurs et des écrivains remarquables de l'époque.

Homme de peu de livres et de beaucoup de pensées, M. de Bonstetten doit presque tout ce qu'il a appris à lui-même; et, de même que J. J. Rousseau, Franklin, Mme Roland, il a fait sa propre éducation.

Ce serait un sujet bien digne d'exercer une tête méditative et bien fécond en vues utiles et profondes, que l'histoire comparée des grands écrivains qui doivent tout à eux-mêmes, qui se sont formés seuls, sans l'appui d'aucune de nos méthodes d'enseignement, et qui, par la seule force de leur âme, se sont élevés à une vigueur de pensée, à une originalité, une sévérité ou une richesse de style, et même, ce qui est tout aussi remarquable, à une trempe de caractère auxquelles n'ont jamais pu atteindre les hommes les plus brillants formés dans les écoles, les universités, ou par les soins assidus du gouverneur le plus éclairé. Qui pourrait donner la raison de cette différence?

Serait-ce, comme le dit M. de Bonstetten, que l'éducation trop factice que l'on donne aujourd'hui, en accablant l'esprit sous le poids des idées d'autrui, peut nuire à la vigueur native de la pensée? " L'homme de génie, ajoute-t-il, domine la science, mais l'homme médiocre, en employant aux études la totalité de ses forces, n'en a plus à dépenser aux usages de la vie. „ Ou bien serait-ce que la nécessité de trouver tout par eux-mêmes, sans compter sur l'explication d'un maître, le bonheur de n'être point obligé à se payer de ses paroles, la jouissance qu'il y a à travailler pour soi, et non pour satisfaire la vanité d'un précepteur, donnent à ces hommes extraordinaires une intensité d'attention, une confiance dans leur esprit, une liberté et une aisance dans l'exercice de leurs facultés, que n'ont jamais les autres, habitués qu'ils sont à travailler d'après autrui et pour autrui? Questions intéressantes qu'il nous est plus facile de soulever que de résoudre. L'amour-propre et la vanité n'ont jamais rien produit de grand ni de profond. Or, notre jeunesse, à presque tous, se passe entre deux passions étroites et mesquines ; car notre amour-propre se gonfle en raison de la vanité que montrent nos parents et nos maîtres, heureux d'avoir fait des prodiges, et fiers de ces petits succès de salon, dont il rejaillit toujours quelque gloire sur eux. Savoir n'est rien, paraître est tout; voilà la

première idée qui s'imprime dans nos jeunes têtes. Dès lors, plus rien de grave, plus rien de profond, plus rien d'individuel dans l'étude : tout se rapetisse à mesure que le but est moins noble et moins élevé ; et l'on perd cette vive ardeur, cette ardeur pure et désintéressée, soutien des longs travaux, et qui donne tant de vie aux exercices de l'intelligence. Une des suites inévitables, comme une des premières punitions de la vanité et de l'amour-propre dans le jeune âge, est d'affaiblir les forces de l'esprit et de rétrécir l'âme. Voyons comment M. de Bonstetten a échappé à ces deux dangers. " J'ai passé les années de mon adolescence à la campagne, dans une famille composée de trois sœurs et de deux frères, tous aimables, bons; tous me chérissant comme leur enfant; mais, ce qui me paraît étrange maintenant, je n'avais à peu près aucune leçon; j'étais l'heureux enfant de la nature livré à mon bonheur et à ma pensée personnelle. J'avais heureusement une vingtaine de bons livres que je relisais sans cesse, comme le Spectacle de la nature, Batteux, quelques poëtes allemands, latins et français, et surtout les œuvres philosophiques de Cicéron. Né dans une ville où l'on ne savait ni l'allemand ni le français, je ne savais aucune langue, ni même le latin, qu'il me fallut apprendre tout seul.

"... Je n'étais pas un moment oisif; je faisais

des extraits, je composais, je traduisais tout seul, et mon temps était partagé entre des pensées toutes à moi et les innocents plaisirs de mon âge. Personne ne me demandait ce que j'étudiais, ni ce que je faisais avec mes livres... J'avais beaucoup lu, beaucoup pensé, mais je n'avais jamais suivi régulièrement la pensée d'autrui. Quand je lisais, par exemple, Burlamaqui, je commençais par le contenu des chapitres, et j'écrivais mes pensées avant de lire celles de l'auteur... L'éducation que j'ai reçue a donc concentré ma pensée dans l'étude de moi-même. Il en est résulté que l'habitude de réfléchir me donne une vie intérieure que tout ce que je vois anime et embellit. Si le jeune botaniste tressaille de joie à la vue d'une fleur nouvelle, le botaniste moral n'en a pas moins à voir germer autour de lui des vérités d'un prix bien supérieur à celui d'une plante inconnue. "

Ajoutez à cet intéressant tableau les détails pleins de charme que nous donnent de leurs premières lectures et de leurs premières études J. J. Rousseau et saint Augustin dans leurs Confessions, Franklin et Mme Roland dans leurs mémoires, et vous aurez un sujet curieux d'étude et de réflexions, plein d'agrément et d'utilité. C'est à la jeunesse surtout, à cette jeunesse riche d'avenir et animée du désir de se perfectionner, que j'ose recommander ce rapprochement. Je

désespérerais presque de celui qui ne sortirait pas de cette lecture meilleur, mieux disposé à l'étude, et désireux d'imiter ces grands modèles, ou de rectifier sa marche d'après eux.

Un second article sera consacré à faire connaître les divers écrits de M. de Bonstetten [1].

Deuxième article.

Ne cherchez, dans les divers écrits de M. de Bonstetten, ni de l'ordre, ni de la méthode, car il n'y soumet point sa pensée un peu aventureuse. Ne lui demandez, dans ses *Études de l'homme*, ni une marche rigoureuse, ni un système bien coordonné, car il n'en a point, et il n'en veut point. Ce sont, comme il le dit lui-même, des *études*, des *recherches*, et rien que cela; ce sont des observations, tantôt profondes, tantôt fines et déliées, toujours neuves et piquantes, sur l'homme et ses facultés; ce sont *des faits* psychologiques rapprochés et liés entre eux, qui en apprennent plus sur l'âme qu'une foule de traités tirés au cordeau. J'ai donné mes idées, dit-il, telles qu'elles se présentaient à

[1] Ses principaux ouvrages sont ses *Études de l'homme*, 2 v. in-8°; *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, 2 v. in-8°; *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, 1 v. in-8°; *L'homme du Nord et l'homme du Midi ou l'influence du climat*, 1 v. in-8°.



moi, me faisant un devoir de ne dire que ce que je voyais... Et plus loin, il ajoute : " La prétention d'être complet en psychologie entraînerait à parler de ce qu'on ne sait pas. Je me plais à errer dans les beaux déserts de la philosophie rationnelle. J'y ai percé des sentiers et peut-être frayé quelques routes. Souvent, pour m'orienter, je suis revenu aux mêmes lieux... J'ai esquissé la carte de l'esprit humain, sans prétendre la saisir dans son vaste ensemble. Rien n'est plus aisé que de faire un système, en suppléant ce qu'on ne sait pas par ce qui convient à l'ensemble que l'on cherche. Mais ce n'est qu'en ne disant que ce qu'on a senti, qu'on parvient à quelque vérité. "

On pressent déjà que vouloir analyser un semblable ouvrage serait une tâche, sinon pénible, du moins difficile à remplir; et la nature de ce journal ne nous permet guère de nous y livrer à ce genre de travail. Contentons-nous donc d'en citer quelques fragments; ce sera le meilleur moyen de faire connaître le mérite qui le distingue. Que ceux qui prétendent que ce qu'ils appellent *de la métaphysique* est une étude aride, qui éteint l'imagination ou dessèche le cœur, daignent, pour se détromper, jeter les yeux sur ces belles pages, pleines de hautes pensées et de nobles sentiments, où ce respectable vieillard, se livrant aux inspirations d'une âme pure et élevée, exalte

avec délices la dignité et les destinées de l'homme, et, revêtant ses idées d'un coloris brillant et animé, leur conserve, au milieu des glaces de l'âge, cette fraîcheur de jeunesse, cette séve de vie, qui révèlent un cœur que n'a flétri aucun égoïsme, que n'ont atteint ni les passions haineuses ou étroites, ni les intérêts matériels et vulgaires du monde.

Citons :

" Rien de plus important, ce me semble, que d'établir une bonne police dans les idées qui veulent nous dominer. Quand je sens fourmiller chez moi de désolantes et inutiles pensées, je me précipite sur elles, comme sur des vipères. Suis-je assis, je me lève et médite sur le prix de la vie et sur la lâcheté qu'il y a de se laisser dominer par les pensées oiseuses qui viennent m'assaillir...

" Quelquefois, sous le ciel étoilé, j'élève mes regards vers ces points brillants, où l'immensité de l'espace m'annonce l'étendue et la richesse de cet avenir qu'aucune pensée ne peut épuiser. L'atome brut, me dis-je, aurait une destinée immortelle, et l'atome pensant ne l'aurait pas! Si chaque élément de matière trouve enfin son affinité, comment ce qui est en affinité avec mon âme en serait-il séparé pour toujours?

" Il n'y a pas d'homme que la crainte de la mort n'ait saisi quelquefois. Alors, loin de fuir cette pensée, je m'en empare... J'aime à sentir

l'étendue des conquêtes que l'homme peut faire dans le domaine de sa pensée : alors mon courage s'éveille.

" Rien ne désole et ne flétrit la vie, me dis-je, comme la crainte de la mort. La mort se présente à l'homme sous mille formes variées. Que de gens la portent dans la vie même, en se disant : Il ne vaut plus la peine d'entreprendre telle étude, tel travail, parce que je suis trop vieux pour l'achever. Comme si l'on achevait jamais quelque chose, comme si la vie entière était autre chose qu'espérance, projet, activité, confiance en l'avenir et courage dans le présent !...

" Je place au nombre des pensées utiles toutes celles sur la brièveté de la vie, qui ne sont en réalité que la crainte déguisée de l'avenir. Il faut prendre la destinée humaine dans son superbe ensemble et dans toute sa grandeur. Il faut avoir confiance dans l'avenir et se plaire dans le nuage où la vie est suspendue...

" Le courage si précieux de l'esprit nous inspire ce noble sentiment de confiance qui nous fait envisager du même œil toutes les époques de la vie, et la mort même qui en fait partie. J'attends tout de ce grand révélateur de la destinée humaine, la mort, et j'espère tout de cette suprême intelligence, qu'aucune théologie ni aucune métaphysique ne sauraient dérober à ma foi.

« Mais ce courage si nécessaire nous manque presque toujours dans la saison extrême de la vie qui n'a plus de prix que celui que nous savons lui donner...

« Le corps est faible, et au lieu de le relever par la tempérance et l'oubli des vains soucis de la vie, vous vous laissez dominer par toutes les habitudes et tous les embarras qui ne conviennent plus à votre âge. Au lieu de combattre la faiblesse, vous vous faites presque un devoir de la lâcheté que vous appelez repos : vous vous créez des peines, des soucis et de vaines terreurs pour augmenter vos tourments. Vous ignorez ce que valent l'activité et le courage pour la santé du corps et de l'esprit.

« Mais ce courage de l'esprit, où le trouver, vous tous qui n'avez jamais exercé votre âme par la lutte, je dirais presque la gymnastique de la pensée ?

« A quoi vous sert l'éducation que vous avez reçue, si, dans la paresse de l'âge mûr, vous en avez laissé mourir les fruits? Vous ne savez donc pas que les forces intellectuelles vont grandissant par l'usage qu'on en fait, tandis que celles du corps déclinent avec lui : vous ignorez que l'homme affaibli dans son corps par les années sait dominer encore le présent et l'avenir par l'énergie de cette âme qui marche à l'immortalité !...

“ Avez-vous, au temps de vos forces, laissé votre âme en friche, la vieillesse ne vous donnera qu'une moisson de ronces et d'épines...

“ Avez-vous su conserver la pensée, vous la verrez croître avec l'âge, et remplacer peu à peu les forces que les ans vous ont ôtées.

“ La vieillesse est le résultat, je dirais presque le bilan de la vie passée. Elle est ce que vous l'avez faite, bonne ou mauvaise comme vous l'avez voulue. Rien de plus vrai que ce que dit Salluste: *Dux atque imperator vitæ mortalium animus est.* C'est la pensée, c'est le moi, c'est la volonté, et non le hasard qui donnent du prix à la vie. ”

Ces fragments sont d'une rare beauté, d'une beauté antique et sévère qui dédaigne les petits artifices du style, et ne veut d'autre ornement que la mâle énergie d'un esprit sain et vigoureux, d'une âme pure et élevée, habituée à laisser échapper sans art, mais avec l'expression d'une profonde conviction, ces hautes et consolantes vérités dans lesquelles elle vit, elle se complaît, elle se délecte, qui sont pour elle comme une belle poésie dont elle s'inspire et s'enchante elle-même. Est-ce donc une science stérile, celle qui suscite de pareilles pensées, et qui les orne de ces riches couleurs? Pour qui sait lire, et sentir ce qu'il lit, il y a, dans ce peu de pages, une morale tout entière. Lisons-les donc, et méditons-les, nous tous que

l'ennui, la lassitude et le dégoût de nous-mêmes et des autres viennent saisir au milieu de nos folles agitations, de nos froids calculs, de ces luttes de l'ambition et de la vanité, misérables hochets de notre âge mûr, et au sein même de nos dissipations vaines et vides et de nos jouissances toutes factices et matérielles. Lisons-les, et réchauffons notre cœur qui se glace, et électrisons notre âme qui se pétrifie.

Je croirais faire injure à mes lecteurs si je leur demandais pardon de m'être trop livré au plaisir de citer.

ANALYSE

DU MÉMOIRE DE M. N. G. VAN KAMPEN, LECTEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE, SUR LE PEU DE CONNAISSANCE QU'ON A CHEZ L'ÉTRANGER DE LA LANGUE, DE LA LITTÉRATURE ET DE L'HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Premier article.

C'est une vérité qu'il serait inutile de prouver, mais sur laquelle on ne saurait trop revenir : notre nation, en proportion de l'étendue du pays qu'elle habite, a été plus utile que tout autre peuple de l'Europe moderne à la prospérité, à la délivrance

à la civilisation et aux lumières de cette partie du monde; sans parler des temps les plus reculés, lorsque les Belges, les Frisons, les Bataves et les Caninéfates osèrent tenir tête aux légions romaines, quoique trop souvent, et nous en convenons également, les gardes bataves aient veillé à la sûreté de la vie des tyrans qui opprimaient le peuple-roi. On chercherait en vain un autre pays en deçà des Alpes où la puissance du tiers état, et cet état lui-même, aient existé plus tôt et où le peuple jouissait de ses droits, de son industrie, de l'étendue de ses fabriques et de son commerce avec plus de liberté que dans les Pays-Bas. Qu'on se représente l'antique splendeur de cette ville de Bruges, maintenant si solitaire; pendant les XIVe et XVe siècles, elle a été le centre du commerce universel; les dames de la bourgeoisie l'avaient emporté sur une reine de France par la richesse de leur parure, fruit du commerce, et ce qui est bien plus glorieux, de simples citoyens, des tisserands, des artisans s'étaient rendus célèbres par le triomphe sur l'élite des chevaliers français commandés par un prince du sang, qu'ils avaient chassé de leur pays. Qu'on se rappelle ce qu'étaient Gand et Louvain à ces époques, avec leur population innombrable et leur merveilleuse industrie; qu'on songe à Malines, où un seul de ses habitants posséda des comptoirs et des établissements de

commerce à Damas et au Caire, et laissa à ses héritiers un capital de six millions, fruit du commerce libre, dans un temps où presque partout ailleurs on ne voyait que misère, rapines, actes de violence et barbarie. Qu'on se représente, un siècle plus tard, Anvers, où presque chaque jour 500 vaisseaux entraient dans le port, et d'où 2,000 voitures chargées de marchandises sortaient chaque semaine, transports qui fournissaient deux millions par an au trésor municipal ; cette Anvers, l'heureuse rivale de la célèbre république de Venise, et source de prospérité et d'abondance pour tous les Pays-Bas. Voyez tout ce pays florissant au milieu du XVI[e] siècle, fier de sa liberté, de ses trésors et même de son sol, disputé aux flots. Voyez plus tard Amsterdam et plusieurs autres villes de la Hollande, devenues l'asile des habitants des provinces méridionales, avides d'autres libertés, et y apportant toutes leurs richesses, multipliant leurs relations deux fois autant que la superbe Venise ; puis, cette même Amsterdam, la reine des villes, établit des relations de commerce et étendit la navigation depuis l'extrémité du Nord jusqu'au delà du tropique du Capricorne dans les deux hémisphères ; et toutes les nations du monde trouvèrent sûreté et protection dans son port.

Mais pourquoi me borner à faire l'éloge du commerce, des richesses et du luxe, sans parler

de la liberté politique qui les a fait naître ?

C'est cette liberté qui, comprimée pendant quelque temps et reconquise plus tard avec un courage sans exemple, dans une guerre de quatre-vingts ans contre le despotisme espagnol, établit en Hollande le règne de la loi.

La liberté religieuse, méconnue durant les premiers orages politiques du XVIe siècle et les dissensions funestes du XVIIe siècle, ne tarda pas à devenir l'apanage de tous les habitants, dont la Hollande [1], et surtout Amsterdam, devint le refuge général des exilés pour opinions religieuses et des victimes du fanatisme : les puritains y arrivent en foule de l'Angleterre, les calvinistes et les jansénistes de la France, les juifs du Portugal et de l'Espagne ; et tous y trouvèrent l'accueil le plus généreux. Mais on fut loin de se contenter de donner à l'Europe, alors encore étrangère à toute tolérance, un grand exemple dont le plus faible peuple est capable, pour peu que la vertu lui soit chère et qu'il préfère la mort à l'esclavage. La Hollande maintenait, en outre, l'équilibre parmi les États de l'Europe. Pendant trois guerres successives, elle empêcha l'Angleterre de s'empa-

[1] On n'oubliera pas que partout où il est parlé ici de la Hollande, ce n'est pas de la province de ce nom seule qu'il s'agit, mais de toutes les provinces des Pays-Bas-Unis, qui formaient la partie septentrionale du royaume.

rer de cette souveraineté sur mer, qui lui est échue dans ces derniers temps. Charles-Gustave de Suède, le conquérant du Nord, dut s'arrêter devant nos Wassenaar et nos de Ruiter; devant ce de Ruiter qui, modèle des héros, ne fit jamais que des guerres défensives.

Louis XIV, ce conquérant superbe qui n'aspirait à rien moins qu'à la monarchie universelle, fut réduit par nos armées, nos flottes et nos hommes d'État, après une lutte de quarante ans, à devoir implorer de notre Heinsius une paix qui lui fut refusée faute de confiance dans sa parole.

La république n'entretint pas moins de cent trente mille hommes sous les armes, au commencement du XVIIIe siècle, pour maintenir l'indépendance de l'Europe. L'Angleterre est-elle menacée, par un roi superstitieux et fanatique, de devenir une colonie des jésuites et la conquête de Rome? Guillaume III s'y transporte avec une flotte et une armée, et y établit cette constitution qui est maintenant l'espoir des amis des lumières et des idées libérales dans toute l'Europe; et ce ne sont point là les seuls services que la Hollande a rendus à l'Europe entière.

Non contente d'avoir fait de son commerce une chaîne de communication entre les nations les plus éloignées; peu satisfaite d'avoir protégé les petits États contre leurs oppresseurs, et d'avoir levé le

bouclier pour la cause des libertés en Europe, la Hollande peut encore se glorifier d'être, après l'Italie, le pays qui ait le plus contribué à faire renaître les arts, les lettres et les sciences; elle peut se glorifier d'avoir même surpassé l'Italie en persévérance dans le culte des muses.

En effet, quand on compare le peu d'étendue de la république des Provinces-Unies avec le grand nombre non-seulement d'hommes de lettres distingués, mais encore de génies créateurs et inventeurs qu'elle a produits dans presque toutes les branches des connaissances humaines, on est frappé de la gloire que cette république a acquise. Existait-il, au commencement du XVIe siècle, un littérateur, un moraliste, un théologien, un savant qui pût être comparé à Erasme de Rotterdam? Trouve-t-on dans l'histoire du commencement du XVIIe siècle un homme d'État, philologue, historien, théologien, jurisconsulte et poëte comme notre Hugo Grotius? Quel autre peuple a autant de droit à disputer aux Allemands l'invention de l'imprimerie? Le *télescope* et le *microscope*, ces puissants moyens de nous faire connaître les corps célestes et de découvrir les objets que la nature semble avoir cachés à nos yeux, n'ont-ils pas été inventés par des Hollandais?

Et sans parler du mérite d'un Wier, d'un Heemskerk, d'un Cats (le même qui s'est rendu

célèbre par ses poésies) et surtout d'un Balthazar Bekker, pour avoir courageusement combattu les préjugés et les superstitions relativement aux fantômes, aux spectres et aux sorcelleries, et pour avoir arraché plus d'une victime au fanatisme, combien les mathématiques n'avaient-elles pas fait de progrès dans les siècles précédents, grâce aux travaux des Stevin, Snellius, Hisdde, Huygens et s' Gravesande? et les sciences physiques par le même Huygens, et Hartsoeker, Swammerdam, Leeuwenhoeck, Trembley, dont le premier a découvert l'anneau de Saturne, tandis que les quatre autres nous ont fait connaître une immensité d'animalcules jusqu'alors inconnus dans diverses liqueurs et infusions? Notre Boerhave n'était-il pas dans la médecine pour l'Europe moderne ce qu'a été Hippocrate pour l'ancienne Grèce?

Ici M. van Kampen fait l'énumération de tous les auteurs hollandais qui se sont distingués dans la littérature et dans les sciences; il continue :

Que ceux qui reprochent à notre patrie de n'avoir pas produit de grands philosophes lisent les œuvres de notre profond Hulshoff et de notre platonicien F. Hemsterhuis (sans parler de Baruch de Spinoza); ils y admireront cet amour de la vérité, cette saine critique, ce goût épuré et ce style à la fois profond et agréable, que l'on cher-

cherait souvent en vain chez nos voisins les Allemands. On aura beau nous disputer l'invention de l'imprimerie dont nous avons déjà parlé, notre patrie se glorifiera incontestablement du perfectionnement de cet art par les Plantyn à Anvers, les Elzevirs à Leyde et les Blaeuw à Amsterdam, dignes successeurs et émules des Aldes et des Étienne.

Nulle part, excepté en Italie, la peinture n'a eu de plus grands maîtres que dans les Pays-Bas, où s'étaient établies deux écoles rivales, la *flamande*, à la tête de laquelle brille le célèbre Rubens, et la *hollandaise*, qui comptait un nombre remarquable de grands peintres et d'artistes dans tous les genres ; nous ne citerons maintenant que Rembrandt, Gérard Dow, Mieris, Van de Velde, Van der Helst, Bakhuyzen, Weeninx, Potter et Schalken.

Deuxième article.

Mais ce pays, dira-t-on, qui a été si utile aux autres peuples et aux connaissances humaines, n'a peut-être pas une langue qui lui soit particulière, n'aura peut-être jamais eu une littérature digne de fixer l'attention ?

Quoi ! on ne donnerait pas le nom de langue à un idiome qu'un étranger, un Anglais même, appelle *le plus pur des idiomes gothiques*, dont l'ori-

gine se perd dans la nuit des siècles, qui forme la deuxième branche principale de la grande famille des langues *tudesques*, et dont l'anglais n'est qu'une dérivation dégénérée; à un idiome qui, pour le moins aussi riche en expressions significatives et en compositions heureuses que l'*allemand*, laisse loin derrière lui, sous ce rapport, les langues du Sud, filles du latin; à un idiome enfin capable d'exprimer toutes les sensations les plus tendres comme les plus véhémentes, aussi bien que les idées les plus abstraites, sans devoir puiser ailleurs que dans son propre fonds, et envié, pour cet avantage, par un des plus savants Allemands, qui la recommande à ses compatriotes; on ne regarderait pas comme digne d'attention une littérature qui, antérieure au siècle de Louis XIV, abonde en productions sublimes dans lesquelles les belles actions des hommes d'État, des héros et des marins hollandais ont été dignement célébrées; une littérature qui, dans les descriptions poétiques des régions célestes et de la demeure des premiers mortels, rivalise avec celle qui a produit le chantre du Paradis Perdu; une littérature enfin aussi riche en poëtes tragiques et lyriques du premier ordre, qu'en orateurs sublimes et en historiens profonds.

Et avec tout cela ce pays si remarquable sous tant de rapports est presque inconnu au delà de ses frontières!... non pas *géographiquement* sans doute :

sa position politique, statistique et commerciale, les richesses de son sol et de ses habitants en font certainement un objet de recherche pour ses voisins et y attirent des voyageurs de toutes les parties du monde; mais il est inconnu dans tout ce qui tient au caractère, à la langue et à la littérature de ses habitants.

On conçoit que nous ne parlons pas ici des anciens temps où la gloire de la Hollande était à son apogée : c'était alors que le poëte Opitz y arrivait du fond de l'Allemagne, pour apprendre de notre Heinsius les règles de la poésie, d'après lesquelles il fit revivre la gloire poétique de sa patrie; dans sa reconnaissance, il affirmait que les muses étaient venues fixer leur résidence à Leyde et qu'Apollon avait fait de cette ville l'Athènes et la Rome des temps modernes; c'est alors aussi que le grand Descartes, habitant tour à tour Amsterdam et Endegeest, demandait à un de ses amis résidant en France, s'il existait un autre pays au monde où l'on fût plus libre, où les lois réprimassent le crime avec plus de succès, où les vices fussent moins connus, et où l'on eût mieux conservé les mœurs du bon vieux temps? Ils ne sont plus, hélas! ces beaux jours. Le souvenir de cet heureux pays paraît effacé de la mémoire de l'Europe... Ici M. van Kampen s'étend sur l'énumération des erreurs commises par plusieurs voyageurs et pu-

blicistes allemands, anglais et français, dans leurs rapports sur les Pays-Bas, sur le caractère national et les mœurs de leurs habitants. Il signale surtout les faux récits qui se trouvent dans les mémoires de Lombard de Langres, ambassadeur du gouvernement républicain de France, en Hollande, où les erreurs approchent du ridicule et témoignent de la crédulité et de l'ignorance de ce diplomate. Il cite d'autres bévues à peu près du même genre du célèbre poëte danois Œhlenschlæger, et même du plus grand fabuliste des Allemands, Gellert, dans sa *Lettre d'une comtesse suédoise;* mais il attaque surtout un baron allemand, Œlsnits, auteur d'un voyage publié en 1816, et qui d'ailleurs n'est pas sans mérite; suivons-le dans ces récits : " La maison de ville à Amsterdam, " dit-il, maintenant le palais, a, pour la première " fois, été surnommée *la huitième merveille du* " *monde* par un rimeur hollandais, lorsque Napo- " léon y fit son séjour. — A un repas hollandais " on ne parle jamais ; toute l'attention est fixée " pendant plusieurs heures sur le partage d'un pâté, " et ce n'est qu'au dessert, en allumant la pipe, " qu'on entame la conversation. A Harlem, le " voyageur trouve des comptoirs de fleurs dans " toutes les rues ; et en passant le canal entre " cette ville et Leyde, il ne voit que de riches " troupeaux de brebis, les hautes tours des grandes

" villes, et les propriétaires des maisons de cam-
" pagne, assis le long du canal fumant leur pipe.
" La ville de Leyde est, selon lui, bâtie sur trente-
" deux îles dans le Rhin, réunies entre elles par
" des ponts chinois. Dans son voyage de cette
" ville à Delft sur le canal, M. le baron parle d'une
" quantité prodigieuse d'édifices, dans le goût de
" ceux de la Chine, de l'Indoustan, de la Turquie,
" de l'Italie, de l'Angleterre, distribués sans ordre,
" séparés par des parcs, des terres labourées et des
" îles, et habités en partie par un mélange de
" créoles, de mulâtres, d'autruches, de perroquets
" et de singes, en parfaite union avec des poulets,
" des oies, etc. Il trouve enfin Scheveningen une
" assez belle ville, et regardant par la fenêtre sur
" le rivage il y voit, en dépit du nombre prodigieux
" de grands vaisseaux qui sont dans le port, le
" soleil se lever de la mer du Nord, etc. "

Pourrait-on s'attendre, demande M. van Kampen avec raison, dans la description d'un des pays de l'intérieur de l'Afrique, à autant d'inexactitudes qu'on en trouve ici accumulées dans celle d'un pays situé sur la grande route entre l'Allemagne, l'Angleterre, la France et le nord de l'Europe?

Mais, continue M. van Kampen, c'est surtout à l'égard de notre langue et de notre littérature que les étrangers se trompent entièrement et qu'ils s'expriment, la plupart du temps, d'une manière

ridicule. Le hollandais, disent-ils, est un dialecte corrompu, un jargon de l'allemand; c'est ainsi qu'on en juge assez généralement et on n'a pas besoin de demander si les Allemands eux-mêmes sont de cet avis; tandis qu'ils s'appliquent à l'étude de toutes les langues de l'Europe, et même à celle du suédois, du danois, du russe, du polonais et du hongrois, qu'ils donnent des extraits et des analyses dans leurs journaux des ouvrages écrits dans ces idiomes, la langue hollandaise, cette sœur de leur propre langue, et sa littérature paraissent ne point exister pour eux; comme si les muses qui exercent leur influence salutaire sur tous les pays du monde civilisé regardaient notre patrie avec aversion et la fuyaient avec mépris. Interrogeons les hommes de lettres étrangers, surtout ceux de l'Allemagne, qui viennent visiter nos trésors littéraires et scientifiques, nos bibliothèques, nos musées et nos collections de tout genre; ils seront étonnés d'apprendre que le hollandais a une littérature qui lui est particulière et dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Ici M. van Kampen cite plusieurs exemples de jugements aussi injustes que calomnieux portés par des littérateurs étrangers sur la langue, la littérature et le caractère national des Hollandais; et ces exemples sont d'autant plus frappants, qu'ils sont en grande partie tirés d'auteurs très-distin-

gués, tels que Bouterweck, Wachter, Villers, Adelung et le poëte danois Œlenschlæger dont nous avons déjà parlé. C'est surtout ce dernier qui surpasse tous les autres par la description qu'il fait des Hollandais, dans un de ses romans publié l'an passé, et qui est tellement injurieuse et même dégoûtante dans les termes, que nous n'osons la transcrire, quoique, par cela même qu'elle a d'exagéré et de choquant, elle fasse retomber le ridicule sur son auteur plutôt que sur le peuple qui en est l'objet.

M. van Kampen aime à s'arrêter sur le jugement de Ch. Bowring dans la préface de son *Anthologie batave ou Choix de poésies hollandaises*, traduites en vers anglais (publiée il y a quelques années à Londres et réimprimée à Groningue en 1825). " Il est un pays, c'est ainsi que M. Bowring " s'exprime dans son exorde, il est un pays, situé " presque sous nos yeux, dont la littérature nous " est moins connue que celle de la Perse et de " l'Indoustan. On doit vraiment s'étonner qu'en " même temps que les poëtes allemands ont trouvé " chez nous une grande quantité d'admirateurs et " encore plus de critiques ; ceux d'un pays plus " rapproché de nous, tant par sa situation géo- " graphique que par les relations de commerce et " par ses souvenirs historiques, n'aient jamais " attiré notre attention. On pourrait aussi bien

" s'attendre à voir les oiseaux de l'Orient remplir
" nos bosquets et nos ravins de leur chant qu'à
" rencontrer les poëtes hollandais dans nos biblio-
" thèques ou dans nos sociétés. Vondel même, ce
" poëte si plein de génie, d'énergie et de pensées
" sublimes, n'a pas encore trouvé un traducteur,
" que dis-je? peut-être pas même un seul lecteur,
" dans toute l'Angleterre."

M. van Kampen passe ensuite aux causes présumables de toutes ces injustices et de cette négligence dont ses compatriotes sont victimes; et il en cite quatre :

La première, selon lui, est l'affinité extrême qui existe entre l'idiome hollandais et le *bas-saxon*, dans lequel on avait anciennement écrit, mais qui depuis trois siècles a été remplacé par le *haut-allemand*, le même dont Luther s'est servi dans sa traduction de la Bible.

Depuis lors le *bas-saxon* a été relégué dans les plus basses classes de la société, et est devenu un objet de mépris qui s'est par conséquent communiqué au hollandais, avec lequel on le confond. Cependant cette opinion, pour être, à ce qu'il paraît, partagée par une partie de nos compatriotes *flamands* et *brabançons*, n'en est pas plus fondée; car outre qu'en général toute affinité exclut l'identité, cette affinité ou analogie ne s'étend même qu'aux racines des mots et en partie à leur pro-

nonciation ; tandis que tout ce qui tient à la culture, à l'euphonie, à la richesse, à l'énergie et au développement philosophique des pensées, est devenu le partage de l'idiome hollandais et est resté étranger au dialecte *bas-saxon* ou *bas-allemand.*

La seconde cause alléguée par M. V. K. est aussi exacte que la première ; il la trouve dans le peu d'étendue du domaine de notre langue. L'idiome particulier d'une nation, dit-il, qui compte à peine deux millions d'âmes, n'offre pas en lui-même assez d'intérêt aux étrangers pour l'apprendre, à moins que des circonstances particulières ne les y obligent.

Les langues allemande et française, parlées chacune par environ trente millions de personnes, ont sous ce rapport tous les avantages pour elles ; ajoutez à cela que la dernière de ces langues, devenue universelle depuis Louis XIV, est maintenant indispensable pour toutes les classes civilisées et surtout pour les voyageurs ; et l'empire des mers conquis par les Anglais et les vastes domaines de ce peuple dans les autres parties du monde ont aussi rendu la connaissance de sa langue nécessaire pour le commerce de toutes les nations.

La troisième cause à laquelle on doit attribuer l'inconvénient dont il s'agit est, selon M. V. K., l'indifférence des Hollandais mêmes pour leur

langue. Nous avouons qu'il y a beaucoup de vérité dans les reproches qu'il fait à cet égard à ses compatriotes, mais nous croyons pouvoir nous dispenser de le suivre dans tous les détails de son raisonnement, parce qu'il ne nous paraît pas encore décidé que ce qu'il prend pour une cause ne soit pas plutôt un effet.

Nous différons également d'opinion avec lui quand, en quatrième lieu, il croit trouver la cause du mal dans l'emploi du latin pour les études des sciences aux universités. Cette matière a été déjà souvent discutée par les savants de toutes les nations; mais quoi qu'il en soit, on est généralement d'accord que le mal qui pourrait résulter de cet usage, pour telle ou telle langue particulière, est infiniment balancé par l'avantage d'une langue commune au monde littéraire.

Du reste, nous applaudissons au zèle de M. van Kampen dans le développement de son opinion qu'il appuie très-heureusement par un passage du célèbre Heeren sur l'importance d'une langue nationale pour l'existence politique et morale de chaque pays; et nous nous réjouissons avec lui des progrès que notre langue et notre littérature ont faits dans ces derniers temps. Ces progrès ont été assez prouvés par les diverses et nombreuses traductions de nos chefs-d'œuvre en français, en allemand et en anglais.

SIX MOIS EN RUSSIE.

LETTRES ÉCRITES A M. SAINTINE EN 1826, A L'ÉPOQUE DU COURONNEMENT, PAR M. ANCELOT.

Bruxelles, A. Wahlen, 1 vol. in-18.

Premier article.

Six mois pour juger toute une nation, ses institutions, ses lois, ses mœurs, ses usages, sa littérature; six mois pour pénétrer et expliquer le secret de cette marche progressive dans la civilisation d'un côté, et de cet état stationnaire, et pour ainsi dire immuable, de l'autre, bizarre assemblage dont la Russie seule offre le spectacle; six mois et trois cents pages pour décrire en outre les deux capitales de ce vaste empire, leurs monuments, leurs édifices, etc., en vérité, monsieur Ancelot, vous êtes expéditif! Vous vous fiez sans doute sur ce coup d'œil prompt et sûr qu'acquiert indubitablement tout littérateur qui pendant dix ans s'est exercé à enfiler des hémistiches et à polir un vers, ce qui lui donne incontestablement le droit de juger les peuples et les rois. Si M. Ancelot s'est donné la peine de s'enquérir de ce qui se publie autre part

qu'à Paris, il doit savoir qu'un certain docteur Lyall, homme de savoir et doué d'un profond esprit d'observation, a mis au jour à Londres un journal, en deux gros vol. in-8º, de ce que douze ans de séjour en Russie l'ont mis à même de recueillir sur les mœurs d'une nation qui, pas plus qu'aucune autre, et peut-être moins que toute autre, ne se laisse étudier dans les salons ou dans les antichambres. Ce n'est cependant qu'en tremblant que le docteur Lyall a livré son ouvrage à la presse, tant il était pénétré de la difficulté que présente l'étude des hommes; tant il sentait que ce n'est point œuvre facile que la juste et impartiale observation de mœurs nouvelles, et leur tableau vif, naturel et animé, empreint de cet air de vérité auquel on ne se méprend pas, et qui fait que l'on estime la représentation exacte et fidèle, de même qu'au naturel de la pose, à je ne sais quelle harmonie dans les traits de la figure, les couleurs, la carnation, et même le costume, on juge qu'un portrait dont on ne connaît pas l'original doit être ressemblant. On voit donc que, si tant de gens se mêlent d'une semblable entreprise, ce n'est en réalité l'affaire que de peu de personnes, et qu'il faut, pour y réussir, tout autre chose que de la littérature, de la grâce, de la facilité, et une certaine pente à se laisser aller à ses premières impressions, et à juger d'après ces impressions, facilité

que l'on confond trop souvent avec l'esprit d'observation, et qui leur est diamétralement opposée.

Toutefois, reconnaissons que M. Ancelot n'a pas eu la prétention de nous faire connaître les Russes et la Russie; n'exigeons donc pas de lui plus qu'il n'a voulu donner. La monotonie des hommes et des choses l'ennuyait à Paris; il a voulu un spectacle nouveau, et il se l'est donné à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Mais comme un homme de lettres qui voyage, de même qu'un homme de lettres qui assiste à une première représentation, doit porter un jugement sur la pièce nouvelle et sur les hommes nouveaux livrés à la curiosité, force a été à M. Ancelot de se choisir un correspondant, confident temporaire de ses impressions et de ses observations, en attendant que le public français, par les soins de M. Ladvocat, et le public belge, par ceux de M. Wahlen, participassent à ces épanchements de l'amitié. Voilà comment ces lettres, nées en courant sous la plume facile et pure de l'auteur, sont devenues un joli volume, que l'on achètera parce qu'il est imprimé avec goût et avec soin, qu'on lira, parce que la lecture en est agréable et intéressante, et que quelque superficielles que paraissent au premier abord les notions qu'il nous donne, il nous apprend beaucoup de choses que nous ne connaissons pas sur une nation qu'il nous importerait de mieux connaître; enfin que l'on

oubliera, parce que cela seul reste qui est marqué d'un caractère de force et de profondeur.

Au milieu de ses réminiscences historiques, M. Ancelot jette quelques mots sur l'état des paysans esclaves, sur l'éducation des Russes, sur l'administration intérieure, et sur les superstitions populaires, qu'il entremêle habilement d'anecdotes curieuses et intéressantes. Nous lui emprunterons quelques-uns de ces détails : la galanterie nous oblige à commencer par ce qu'il dit des femmes.

" Certains voyageurs, et notamment l'auteur des *Mémoires secrets*, ont dénoncé à l'Europe l'ignorance des femmes russes : je ne sais s'ils étaient équitables à l'époque où ils portaient ce jugement, mais je ne puis le ratifier... J'ai causé avec ces femmes qu'on accuse d'ignorance, et, chez la plupart d'entre elles, j'ai trouvé une instruction variée jointe à une extrême finesse d'esprit, une connaissance souvent approfondie des différentes littératures de l'Europe, et une grâce d'élocution que pourraient envier beaucoup de Françaises... Il est assez commun de rencontrer à Saint-Pétersbourg des demoiselles parlant avec une égale facilité le français, l'allemand, l'anglais et russe ; j'en pourrais citer qui écrivent dans ces quatre langues, et dont le style est remarquable par une rare correction, jointe à une grande élégance. "

Ailleurs, M. Ancelot revient sur cette aptitude

qu'ont les Russes pour l'étude des langues, et il l'explique en ces termes : " Nous avons remarqué avec étonnement en France, la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome étranger. L'étonnement cesse quand on a vu de près leur système d'éducation. Dès l'âge le plus tendre, les enfants entendent parler français;... c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer.

" La langue russe, d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances ; aussi les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes, qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le nôtre; c'est le luxe de l'instruction; la langue française est un besoin. "

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de ces citations, qui ne font connaître que bien imparfaitement l'agréable ouvrage de M. Ancelot. Aussi y reviendrons-nous.

Deuxième article.

Rentrons un instant, avec M. Ancelot, dans les salons de Pétersbourg. Ils ont offert à mes yeux, dit-il, un spectacle assez étrange. Dans une *soirée* les *dames* se groupent autour d'une table présidée par la maîtresse de la maison, les *demoiselles* vont s'établir dans quelque point de l'appartement; les *hommes* adressent, en entrant, quelques mots aux dames de la table et bientôt se rassemblent entre eux ; les *jeunes gens* n'usent qu'avec un extrême scrupule, on pourrait dire avec une certaine répugnance, de la liberté qui leur est accordée de causer avec les *demoiselles*.

La séparation des deux sexes n'est pas observée moins rigoureusement dans les dîners que dans les réunions du soir : on donne le bras à une dame pour sortir du salon; mais cet éclair de familiarité s'évanouit à la porte de la salle à manger; toutes les femmes se placent d'un côté de la table, tous les hommes de l'autre; de sorte que, durant le dîner, les deux sexes ne peuvent guère communiquer entre eux que par quelques monosyllabes jetés au travers des vases de fleurs qui décorent le surtout: il semble que ce soit une espèce de transaction entre les coutumes de l'Europe et celles de l'Asie.

Après ce tableau l'auteur se demande si les mœurs gagnent quelque chose à cette sévère et pudique séparation. Je l'ignore, dit-il. Il nous semble que la question méritait bien d'être examinée. Elle est grave, importante et, quoique dès longtemps débattue, non encore décidée, que je sache. Sa solution, si elle était affirmative, ne changerait en rien, je le sens bien, nos mœurs et nos idées, habitués que nous sommes à vivre dans les salons où brillent et dominent les femmes, à penser pour les salons, et, prompts dans toutes nos actions, à nous demander ce qu'on en dira dans le monde, à l'opinion duquel, tout frivole et inconséquent qu'il est, nous nous plions et soumettons sans peine; manie toute moderne, dangereuse et non virile, qui énerve plus d'âmes, abâtardit plus de caractères, étouffe plus de sentiments généreux qu'on ne pense, et à laquelle les anciens, gens sachant un peu mieux que nous ce que c'est qu'être *homme*, eussent rougi d'être asservis. Bien que cet examen soit inutile pour le moment, il est toujours bon de s'y livrer, et à la place de M. Ancelot, nous n'eussions pas négligé, pour le faire, une aussi belle et bonne occasion. Au lieu de quelques réflexions sur ce sujet, l'auteur se contente d'ajouter: " Mais ce qu'on peut affirmer, " c'est que l'esprit de société doit perdre beau- " coup à cet usage. " Français et homme de lettres,

c'était là ce qu'il devait dire, peut-être ; mais, en vérité, qu'est-ce que cet esprit de société dont on fait si grand bruit, et dont l'absence est considérée comme une déplorable lacune dans l'éducation d'un jeune homme? Qu'est-ce que cet esprit de société a jamais produit de grand ? Qu'a-t-il jamais inspiré de beau? A part une certaine facilité à parler de tout, une imperturbable assurance à tout juger, l'habitude d'estimer importantes les politesses dont on s'occupe généralement dans le monde, et de dédaigner les belles et grandes choses, je ne vois pas trop ce qu'engendre cet *esprit de société*, si ce n'est peut-être de la paresse, de la présomption ou du rétrécissement d'esprit, qui fait que nous nous piquons avant tout et surtout de politesse et d'usage, faute de mieux probablement. Avec des institutions plus fortes viendront des mœurs plus graves ; le jour n'est pas loin peut-être où il ne s'agira plus de briller, mais d'être utile, plus de parler, mais de penser. Nous avons déjà fait quelques pas en avant : les bouffons et les madrigaux sont tombés ; il nous reste encore, il est vrai, les charades en action et deux ou trois autres belles inventions de ce genre. Or, est-ce à de semblables jeux qu'une nation apprend à s'ensevelir sous les ruines d'une brillante capitale, plutôt que de se soumettre à un ennemi triomphant? Petite question que M. Ancelot eût dû se

faire, et qu'il s'est peut-être faite, mais dont il ne lui convenait pas sans doute de renfermer la solution dans des lettres familières destinées à être publiées dans une grande ville, ou plutôt chez un grand peuple, ou joujoux et pompons sont encore si fort à la mode. M. Ancelot n'était pas curieux de se voir traiter, à son retour, de barbare, d'homme sans galanterie et sans amabilité, défaut qui ôte tout à coup à un homme une partie de la considération que l'on avait pour lui, et le fait juger inepte aux affaires du monde, inutile à ses plaisirs, défaut qui le perd et le coule à fond *dans la société*, eût-il d'ailleurs cent estimables qualités.

Ces barbares, mesdames, car c'est ainsi que vous les nommez, ces barbares ont pourtant du bon. M. Ancelot parle, en plusieurs endroits de son livre, de la dévotion des Russes, qu'il dit exagérée, de leurs croyances ridicules, des nombreuses pratiques extérieures de religion auxquelles ils sont soumis, toutes choses qui, au dire et selon la pensée de M. Ancelot, ne peuvent exister qu'avec la haine de tous les autres cultes. Mais je me trompais, dit-il ensuite, il n'est point de nation qui pousse plus loin la tolérance : le Russe réserve ses saluts, ses génuflexions et ses signes de croix pour ses églises et ses images ; mais il entre sans scrupule dans le temple consacré à une autre croyance que la sienne ; il y porte un maintien décent

et respectueux; le juif, le mahométan, le protestant ou le catholique ne lui inspirent aucune aversion; il les plaint peut-être, il ne les blâme point, et jamais il ne les persécute. Il faut être juste cependant, et parler avec l'auteur du grand drapeau des strélitz représentant l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, sont placés les Juifs, les Tatars, les Turcs, les Polonais, enfin tous les étrangers qu'à cette époque on désignait sous le nom d'Allemands; les strélitz, seuls, peuplent le paradis. Mais ce drapeau, suspendu à la muraille d'une des salles de l'arsenal de Pétersbourg, ne sert plus de bannière à personne, tandis qu'ailleurs nous voyons, non dans les arsenaux à la vérité, beaucoup de gens qui pensent et agissent encore comme les strélitz!

Nous n'avons pas eu l'intention de donner l'analyse de l'ouvrage de M. Ancelot, chose impossible, car il n'est lui-même qu'un petit résumé, écrit avec élégance, des mœurs et des usages d'une grande nation; mais nous en avons assez dit pour inspirer la curiosité de le lire, et nous pensons qu'après l'avoir lu, on éprouvera un vif désir d'en savoir davantage sur un peuple que l'auteur n'a observé qu'en courant. On lui pardonnera de rester toujours homme de lettres, et de faire sans cesse avec Paris de petits rapprochements qui ne sont pas la partie la moins *amusante* de son livre.

Souvent la niaiserie de l'observation se cache sous la pompe des paroles ; et ce contraste fait à la fois murmurer et sourire. Un seul exemple : " On cher-
" cherait en vain à Pétersbourg ces établissements
" d'utilité publique, si communs dans notre Paris,
" où de modestes artistes rendent tout son éclat
" à la chaussure du piéton. L'absence de cette
" précieuse institution m'a surpris dans un pays
" qui s'est emparé si vite de toutes les conquêtes
" de la civilisation européenne. " Ne dirait-on pas d'un citoyen parlant de l'absence d'une des garanties de la liberté publique?

RÉPONSE A M. CHARLES FROMENT.

La *réponse à M. Froment* ayant été provoquée par l'article de M. Van de Weyer sur l'ouvrage de M. Ancelot, article inséré dans ce volume, il me paraît juste de la placer à la suite. La réponse est d'ailleurs d'un style piquant. O. D.

M. Froment m'attaque, il faut que je réponde. Je serai bref : l'attaque amuse, la défense ennuie; le temps est précieux; j'ai des choses plus essentielles à faire, et le public en a de plus utiles à lire. Ce qui va suivre ne peut guère, je crains, profiter à personne.

C'est, au dire de M. Froment, une *diatribe* que j'ai écrite, mais mesurée, modérée. Pardon, mais

si je comprends ma langue, ce qui est mesuré et modéré ne se peut appeler *diatribe*, mot qui, selon l'Académie, en cela d'accord avec le peuple, signifie *dissertation critique, amère et violente*.

Où il n'y a ni amertume ni violence, il ne peut y avoir *diatribe;* et si j'en constituais juges des hommes graves et impartiaux, peut-être trouveraient-ils que ce mot s'applique beaucoup mieux à certains passages de l'article de M. Froment qu'à rien de ce que renferment mes quatre colonnes sur M. Ancelot. Mais laissons les mots que M. Charles Froment connaît et manie mieux que moi, à coup sûr, et occupons-nous des choses, choses graves, sérieuses, et, pour moi, d'une dangereuse conséquence, si les trente millions de Français que M. Charles Froment cherche à me mettre sur les bras se souciaient de ce que j'écris et n'en jugeaient que par ce qu'il me répond. Mais tout juge équitable, avant de condamner, examine les pièces du procès; et que dirait-il s'il voyait, dans celles que je produirais, tout le contraire de ce qu'on m'impute ? Où j'écris, parlant des Français, *grande nation*, M. Charles Froment me fait dire *petit peuple*. Si l'on veut douter que je la croie grande, qu'on lise mon dernier article sur l'ouvrage de M. Dupin, écrit bien avant l'attaque de M. Froment, et écrit, non pas brillamment, élégamment, comme il l'eût pu faire, et comme le sujet y prê-

tait peut-être, mais avec conscience, comme tout ce qui sort de ma plume; mais, j'ose le dire, avec plaisir et joie du cœur; car c'est un grand et beau tableau que trace M. Dupin : quand on l'a lu, on se console et l'on espère.

Joujoux et pompons sont encore trop fort de mode en France, ai-je dit. J'ajoute : Comme ailleurs, comme partout, mais là plus qu'ailleurs. Qui en doute ne connaît ni les salons de Paris, ni ceux des provinces, ni l'empire encore si grand de cet esprit de salons. Non, certes, la colonne Vendôme n'est point un *joujou;* mais ceux qui l'ont élevée songeaient peut-être moins à la patrie qu'à leur gloire personnelle. Non, Bonaparte n'était point *un pompon;* mais il en avait de toutes couleurs, de toute forme, pour tout âge, servant à leurrer les grands et à allécher les petits; et, depuis lui, le goût ne s'en est pas perdu, tant il a poussé de profondes racines au cœur de quiconque veut être quelque chose.

Si je voulais juger la France sévèrement, et par son vilain côté, et que j'en eusse le droit, je dirais : Français charmants! sous l'empire de la beauté, des grâces, vous êtes un peuple courtisan, plus que jamais maintenant. Par la révolution, Versailles s'est fondu dans la nation; Paris est devenu l'Œil-de-bœuf. Tout le monde en France fait sa cour. C'est votre art, l'art de plaire, dont vous tenez

école; c'est le génie de votre nation. L'Anglais navigue, l'Arabe pille, le Grec se bat pour être libre, le Français fait la révérence, et sert ou veut servir; il mourra s'il ne sert. Vous êtes, non le plus esclave, mais le plus valet de tous les peuples.

Or, je n'ai jamais écrit rien de semblable, car elles ne sont pas de moi, ces lignes; ce sont les dernières qu'a tracées un homme qui voyait le mal rongeur de la France, et osait le nommer; elles sont du bonhomme Paul-Louis Courier. Que s'il vivait, et plût au Ciel qu'il pût encore nous dire de bonnes vérités, dans son langage simple et énergique! je lui dirais, moi, étranger : Il y a du vrai, et beaucoup, dans tout cela, bonhomme Paul : nul, mieux que vous, ne connaît la France; nul, mieux que vous, n'a observé les idoles toujours changeantes, et les adorateurs toujours les mêmes. Mais, voyez, là-bas, ces deux cent mille citoyens, tous gens notables, hommes distingués, réunis, non par circulaire de préfet, mais librement, spontanément, pour honorer la tombe d'un grand citoyen! Il y a de l'avenir dans une nation qui se laisse ainsi emporter aux sentiments de la reconnaissance, en présence même de l'autorité qui sourcille, et toutes ne seraient pas également capables d'un semblable mouvement. — Mais quittons ce sujet, qui nous mènerait trop loin, et revenons à M. Charles Froment.

M. Ancelot avait dit : " Les hommes et les " femmes sont séparés dans les sociétés russes. " Les mœurs y gagnent-elles? Je l'ignore, mais " ce que je puis affirmer, c'est que l'esprit de société " doit perdre beaucoup à cet usage. " Et moi d'ajouter : *Français et homme de lettres, c'est là ce qu'il devait dire, peut-être.* Français, c'est-à-dire, aimable, galant, courtois, sociable, qualités de la nation. Homme de lettres, c'est-à-dire, aimant à déployer en société fleur d'urbanité, grâce et pureté de langage, vives saillies, heureux à-propos, reparties, bons mots, souvent perdus entre hommes, mais toujours accueillis d'un sourire par les femmes, pour qui seules on se met en si grands frais. Voilà ce que M. Charles Froment travestit en : *propos de Français, propos d'homme de lettres,* et ce qu'il appelle des *impertinences.* On voit que, pour m'en faire dire, M. Charles Froment n'a trouvé qu'un moyen, c'est de me prêter ses propres paroles.

Les *personnalités nationales* ne signifient rien, dit M. Charles Froment; et, en cela, nous sommes d'accord. C'est sans doute pour que son article signifiât quelque chose, qu'il lui a fallu le terminer par une *personnalité individuelle,* d'autant plus perfide qu'elle est plus vague, et qu'elle jette dans cet embarras qu'on éprouve naturellement, quand on a quelque pudeur, à parler de soi. M. Charles

Froment a choisi là un terrain où il serait exposé à plus d'une représaille, si je voulais l'y suivre. Mais à Dieu ne plaise! un mot suffit : Monsieur, ceux-là seuls qui m'ont mis où je suis connaissent les moyens et les titres que j'y ai employés. A eux et au public appartient le droit de juger si j'y suis déplacé. Pour moi, tout ce que je puis, c'est de faire en sorte que les uns ne se repentent point de m'avoir appelé, et que l'autre désire de me voir rester où je suis.

Je n'ignore pas à quoi l'on s'expose en parlant ce langage franc à un écrivain qui s'est rendu redoutable par l'art avec lequel il manie l'arme de la plaisanterie et du ridicule. Mais, je l'avoue, je ne sais pas ce que c'est que rougir ou pâlir devant une épigramme; le sentiment de la peur ne m'est pas connu. Je l'ignorerai probablement aussi longtemps que je pourrai jeter sur moi un œil calme, serein, et non désapprobateur, et que je n'aurai donné à personne le droit de me faire baisser les yeux.

SUR LA MULTIPLICITÉ DES LIVRES.

Il n'est personne à qui il ne soit arrivé de réfléchir, au sein de ses travaux et de ses études, sur la prodigieuse quantité de livres qui s'écrivent, s'impriment et se vendent dans les quatre parties du monde. Quand ces réflexions nous prennent et s'emparent de nous, il est rare qu'elles ne nous fassent pas de mal : dans notre insatiable curiosité et dans cette ardeur avide qui enflamme quiconque aime la science avec passion (et c'est comme cela qu'il faut l'aimer), nous voudrions tout embrasser, tout approfondir, et parcourir, en homme qui possède la carte générale de nos connaissances, les découvertes contemporaines dans les vastes régions de la science. Mais, à la vue de ces masses effrayantes de volumes de tous les formats et dans toutes les langues, nous sentons notre ardeur tiédir; notre courage fléchit, le découragement nous prend, et nous laissons échapper d'inutiles plaintes sur la faiblesse de l'homme et la briéveté de son existence. Souvent alors, dans notre dépit, nos pensées amères prennent une autre direction : c'est sur les livres eux-mêmes que se portent nos regards : nous les interrogeons avec sévérité, nous leur demandons ce qu'ils sont venus faire au monde, et s'ils ont apporté quelque richesse nou-

velle à la somme de notre savoir; et, il faut en convenir, il en est peu qui répondent à notre attente; il en est peu qui résistent à ce sévère examen, et qui nous récompensent, par l'acquisition de quelque idée nouvelle, du temps que nous leur avons consacré. Nous le regrettons vivement, ce temps; nous en déplorons la perte: et telle est cependant la force des choses et la nécessité de notre position, que tous les jours, que nous le voulions ou ne le voulions point, nous sommes condamnés à en perdre de nouveau. Heureux encore si ce que nous lisons servait du moins à nous rappeler ce que nous savons! mais non : nous autres, hommes modernes, nous sommes obligés, forcément obligés, à moins de consentir à paraître et à rester étrangers au mouvement qui nous entraîne, à ce qui fait le sujet de tous les écrits et de toutes les conversations, à dévorer, par an, un nombre considérable de volumes, qui ne laissent pas plus de traces dans notre esprit que n'en laisse sur notre palais le mets que nous avons savouré la veille.

Il n'est pas que vous n'ayez souvent rencontré dans le monde des hommes dominés du besoin de parler (maladie générale et sans remède), malheureusement doués d'une stérile abondance de paroles, et qui, dans un langage terne, lâche, sans couleur, sans originalité, sans vie, comme tout ce qui n'est pas le produit spontané de nous-mêmes

et de nos propres pensées, s'en vont répétant imperturbablement les lieux communs les plus usés, ou des idées qui ne sont point à eux et qu'ils ont maladroitement empruntées à droite et à gauche. Toutes ces pièces d'emprunt et de rapport font le plus plat et le plus ennuyeux ensemble, une lourde et mauvaise marqueterie, une mosaïque ridicule qui vous dégoûterait de la parole même. Et cependant, la politesse, l'usage, votre position dans le monde, tout vous fait un devoir de l'écouter, comme si ce qu'ils disent était neuf, solide, original, ou frappé au coin du bon goût et du bon sens. N'est-ce pas là le tableau fidèle de ce que nous sommes forcés de faire à l'égard des mille et une productions modernes qui encombrent nos bibliothèques et nous ravissent un temps précieux que, sans elles, nous eussions consacré à quelque étude sérieuse et utile? Grâce à l'activité de la littérature industrielle, le nombre de ces livres devient aussi considérable que l'est dans le monde celui des hommes qui n'ont aucune idée qui leur appartienne en propre; mais quand on est de ce monde, il faut lire les uns, comme il faut écouter les autres.

Or, la funeste influence qu'exerce sur nous cette dure et inévitable nécessité est plus grande qu'on ne le croirait à la première vue. Ce que notre intelligence y perd en force et en étendue ne sau-

rait s'apprécier. En éparpillant ainsi nos forces, nous les diminuons inévitablement; et ce que notre esprit pourrait avoir d'originalité s'efface et s'anéantit par le commerce habituel avec ces livres maigres et décharnés, comme, dans le commerce des âmes faibles et craintives, le caractère s'aplatit insensiblement et tombe dans une désespérante pusillanimité. Il faudrait, à nos palais un peu blasés, des mets savoureux et fortement épicés; et tout ce qu'on nous présente est fade et sans goût. Il nous faudrait plus que jamais des pensées fortes et viriles; et nous sommes condamnés à nous éclairer aux pâles reflets d'idées mille fois rebattues. Notre style même finit par s'énerver et s'affaiblir, et par s'empreindre de quelque chose de traînant et de mou, que nous sommes convenus d'appeler élégance, pour nous en dissimuler à nous-mêmes toute la nullité. Enfin, nous contractons l'habitude de lire sans goût, sans suite, sans attention; de lire du pouce et des yeux, comme l'on dit, et de laisser dormir notre esprit, qui n'est déjà que trop passif, même dans la lecture d'un bon livre, parce qu'il ne rencontre rien de piquant qui le réveille, rien de neuf ou de profond qui stimule son activité.

Veut-on rechercher les causes de la supériorité des anciens sur les modernes, de ces anciens à qui l'on ne peut contester une vigueur de pensée et

d'expression dont nous sommes encore si loin d'approcher? Je n'en demande pas d'autre que celle-ci : c'est qu'ils avaient peu de livres, et que nous en avons trop; qu'en ayant peu, ils les faisaient meilleurs; que, lisant moins, ils lisaient mieux, et pensaient plus; et que leur attention n'était pas continuellement distraite et accablée, comme la nôtre, sous le poids de mille publications *légères*, poésies *légères*, prose légère, romans, mémoires, vaudevilles, mélodrames, contes, histoires, fort utiles sans doute à qui les imprime et les vend, auxquels il n'est ni possible ni permis peut-être de rester étrangers, mais qui encombrent et obstruent la route du vrai savoir, et nous font paraître pauvres, au milieu de toutes nos richesses. Il est difficile de marcher d'un pas ferme et assuré, et d'arriver bien loin, quand on est obligé de s'arrêter devant chaque brin d'herbe, et de lui accorder un moment d'attention : veut-on savoir ce qui, grâce à la multiplicité des livres, distingue les temps anciens des modernes? C'est qu'il y avait alors un petit nombre d'esprits d'élite, d'âmes fortes et grandes, qui avaient un caractère, une physionomie, des pensées, un style à eux; et qu'aujourd'hui nous avons tous un certain vernis, une légère teinture de connaissances qui circulent sans cesse autour de nous, et qui, si elles ne jettent pas de profondes racines chez tous, laissent tou-

jours quelque chose après elles; il y a enfin chez nous, un fond général et commun, et tout le monde, à quelques rares exceptions près, a presque les idées et le style de tout le monde. C'est que, d'un autre côté, les anciens étudiaient et réfléchissaient plus pour eux, et nous plus pour les autres : ils voulaient *être*, nous voulons *paraître*. Chez eux, point d'industrie littéraire, point de spéculations intellectus-commerciales : ils n'écrivaient que lorsqu'ils avaient du bon, du neuf, de l'utile à dire. Chez nous, aucune de ces conditions n'étant requise, à peine échappés de l'école, et avant d'avoir eu le temps de réflechir, nous écrivons sur tout et décidons de tout. Là, écrire était un art; ici, c'est un métier. Alors, après vingt ans de méditations, les plus fortes têtes produisaient un petit livret; aujourd'hui, au bout de quelques années *de pratiqne*, nos célébrités contemporaines se trouvent à la tête de trente et plus de volumes.

Si je voulais appuyer tout cela de preuves et d'exemples, ils ne me manqueraient pas. Je dirais, pour ne fixer l'attention que sur ce point, que la décadence de la littérature romaine date de l'époque où les livres se multipliaient de toutes parts, et où les copistes suffisaient à peine aux nombreuses transcriptions de manuscrits. C'est alors que Pline et Sénèque s'écriaient déjà : *Non multa, sed multum*, c'est-à-dire, *lisez beaucoup peu de*

livres. Qu'auraient-ils dit, de nos jours, bon Dieu! à la vue de la prodigieuse activité des plumes et des presses? Et combien leurs craintes et leurs avertissements n'eussent-ils pas redoublé, s'ils avaient pu prévoir l'existence de nos journaux quotidiens, hebdomadaires, mensuels, annuels, de ces *Revues*, *Magasins*, *Bibliothèques*, où notre paresse cherche et trouve, à moins de frais et dans le plus petit espace de temps possible, des jugements tout faits, dont notre vanité et notre amour-propre s'emparent et se parent, avides que nous sommes, en tout et sur tout, de faire les entendus et de trancher du capable!

Je m'empresse cependant de le dire, de crainte que l'on ne s'y trompe et que l'on ne se méprenne sur mes intentions : toutes ces choses ont leur bon côté, et, prises comme elles doivent l'être, sont éminemment utiles. Je suis si peu l'ennemi du grand nombre de livres, que je crois et affirme que, pour être *quelque chose* dans une branche quelconque des connaissances humaines, il ne suffit plus de se borner aux productions d'un seul pays: qu'il faut embrasser dans ses études l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, etc., et que l'homme qui veut avoir une vue complète et profonde du sujet qu'il traite doit appliquer aux livres ce que Beaumarchais disait de l'amour : *Trop n'est pas même assez*. Tout ce que j'ai voulu dire, et c'est le

résultat d'une expérience personnelle, c'est que nos forces s'épuisent et qu'une grande partie de notre vie s'use et se consume à lire et à faire des riens ; qu'au milieu de ce débordement d'écrits de tout genre et de toute couleur, ou plutôt sans genre et sans couleur, force est, à qui ne veut ni s'énerver ni s'étourdir, de se faire un choix sévère de livres substantiels et d'élite, auxquels il revienne sans cesse ; que c'est ainsi qu'il pourra retremper son esprit, et lui offrir une nourriture saine et solide, qui lui conserve de la jeunesse et de la vigueur. Et comme, lorsque l'on a l'air de soutenir un paradoxe, il est bon de s'appuyer de quelque imposante autorité, je dirai, avec Bacon, en ajoutant que cela est beaucoup plus vrai de notre temps que ce ne l'était du sien, que " si l'on considère d'un peu près cette prétendue variété de connaissances que l'on croit répandue dans les livres, production dont les arts et les sciences sont si fiers, qu'y trouve-t-on ? D'éternelles répétitions de la même chose, tout au plus un peu diversifiée par la manière de la traiter, mais dont l'invention s'était saisie depuis longtemps ; en sorte que cette abondance, qu'on croyait au premier coup d'œil y voir, se réduit, tout examiné, à bien peu de chose. "

PRINCIPES DE LITTÉRATURE,

DE PHILOSOPHIE, DE POLITIQUE ET DE MORALE

par le baron MASSIAS, t. 1er, in-18.

Voilà encore un de ces livres qui échappent à l'analyse, mais qui n'échappera pas, sans doute, à l'attention des penseurs et des hommes qui, la tête déjà meublée d'idées acquises et de quelques pensées à eux sur les grands intérêts de l'homme, aiment à leur faire subir l'épreuve de la contradiction et de l'opposition, et à les aiguiser, si j'ose ainsi dire, contre les idées arrêtées d'un esprit tranchant et décisif. C'est là une espèce de gymnastique qui donne à l'esprit plus de force et de vigueur, à nos pensées une conviction plus intime et plus profonde, résultat nécessaire d'un examen sérieux et sincère.

M. Massias, dans ce dernier ouvrage, comme dans presque tous ceux qu'il a publiés précédemment, a renfermé sa pensée sous la forme brève et concise d'aphorismes, ce qui donne à ses réflexions un ton sentencieux et doctoral que celui qui écrit *principes* se croit peut-être autorisé à prendre, mais qui blesse d'autant plus le lecteur qu'il trouve plus à reprendre dans l'ouvrage. Il y a d'ailleurs, dans cette manière d'écrire, quelque chose de sec, de froid et de monotone qui glace et ennuie les lec-

teurs ordinaires, et qui finit par lasser ceux mêmes qui, attentifs au fond, se soucient le moins de la forme d'un livre: Il faut avoir un certain courage et être singulièrement soutenu par le désir de donner un aliment nouveau de réflexions à son esprit, pour lire tout d'une suite et avec fruit un ouvrage dont le premier volume seulement se compose de près de six cents pensées détachées.

Je doute que l'attention la plus forte et la plus tenace s'y soutienne, et qu'on ne finisse par lire mécaniquement et machinalement, comme nous faisions autrefois de nos rudiments et de nos *heures*. Un défaut du livre de M. Massias est donc de ne pouvoir être lu qu'à bâtons rompus ; or, pour un livre de *principes*, ce défaut est capital. On dirait que l'auteur l'a senti lui-même, et qu'il a voulu prévenir l'objection par cette pensée : " L'avantage de l'instruction, présentée en des principes détachés, est de forcer le lecteur à faire lui-même sa science. Il faut qu'il ouvre l'amande pour en avoir le fruit. "

Nous trouvons encore une autre *précaution oratoire* dans la pensée suivante : " On en veut toujours un peu à un faiseur de maximes : il a l'air de vouloir donner la becquée à ses lecteurs ! " Nous croyons que, de quelque indulgence que l'on *s'arme,* et quelque disposé que l'on soit à penser d'après autrui, à se nourrir pendant un temps de

ses idées, en un mot à recevoir *la becquée*, on en voudra toujours un peu à M. Massias d'avoir donné comme *principes* des réflexions dont les unes prêtent le flanc à une juste critique ou sont sujettes à grande contestation, et dont les autres, projetées, dirait-on, par un esprit impatient, présentent souvent un sens incomplet, inachevé, et par là ressemblent plutôt à des matériaux pour des pensées, qu'à des pensées soigneusement élaborées et mûries. Et la sévérité du lecteur augmenterait encore s'il avait toujours présente à l'esprit la définition donnée au mot *principes* par M. Massias lui-même : " Principes, vérités qui ne peuvent être prouvées par d'autres vérités. " Mais ne poussons pas notre sévérité trop loin : la lecture du livre de M. Massias nous a causé trop de plaisir, même quand nous n'étions pas d'accord avec lui, et peut-être par cela seul que nous n'étions pas d'accord (car il y a une secrète jouissance à se croire la vue plus droite que celui qui veut vous diriger), ses réflexions, souvent neuves, presque toujours ingénieuses, fournissent à l'esprit des sujets de pensées trop bien choisis pour que l'on puisse lui tenir rigueur pendant longtemps. Citons, au hasard, non pas les pensées que nous croyons les meilleures, mais celles que nous supposons offrir le plus d'intérêt à nos lecteurs habituels.

" Les anciens Égyptiens vivaient dans la mono-

tonie d'une vie symétrique et, pour ainsi dire, mécanique ; les Grecs dans la gloire ; les Romains dans le sentiment de leur puissance ; les Italiens modernes vivent dans leurs sensations ; les Espagnols dans leur ignorance, dans leur paresseux et farouche orgueil, exagération d'un fier et noble caractère ; les Français dans leur esprit ; les Belges dans la jouissance et l'apprentissage d'une sage liberté ; les Allemands dans leur bonhomie et leur imagination ; les Anglais dans leurs intérêts ; les Russes dans une haute attente civile et politique ; les Prussiens dans une active et prévoyante incertitude ; les Autrichiens dans la jovialité et le contentement des besoins physiques satisfaits. Viendra-t-il un jour quelque peuple qui ne veuille vivre que dans l'innocence, la justice et la vertu ? "

" Les Grecs et les Romains étaient trop occupés de la chose publique, leur vie était trop pleine, leurs devoirs trop impérieux, la réalité enfin était pour eux trop intéressante, pour qu'ils eussent autant que nous besoin de se nourrir de fictions.

" L'auteur, ou plutôt les auteurs d'un vaudeville couru font effort sur eux-mêmes, se peinent, se travaillent, se mettent à la torture pour ne pas crever d'orgueil. Soyez assez courtois pour leur tenir compte de tant de modestie.

" On ne remarque que les hommes et les livres qui ont une physionomie et un caractère. Tout le

reste, tourbe et populace, fait nombre, et voilà tout. "

M. le baron Massias est un *classique* déterminé : vingt-six pages et soixante-quinze pensées sur les six cents du premier volume sont consacrées à attaquer le romantisme et les romantiques, qu'il traite avec la hauteur et le dédain d'un homme qui croit porter le dernier coup, le coup de grâce, à son ennemi. Cette partie des *principes* deviendra l'objet d'un examen particulier. M. Massias a publié les Maximes de la Rochefoucault avec leurs paronymes. Il nous permettra de lui emprunter ce cadre, et de donner à notre tour ses principes sur le classicisme avec leurs paronymes.

ÉPIGRAMMES EN VERS.

ÉPIGRAMMES EN VERS.

Mondor est âpre au gain. C'est un riche indigent
Qui, d'esprit et de cœur ayant petite dose,
Travaille à faire argent de toute chose,
Et ne fait rien de son argent.

*

SUR LES BEAUX-ESPRITS D'UNE PETITE VILLE.

De vos grands-beaux esprits je comprends la superbe :
Ce sont des vers luisants, brillant sur un brin d'herbe.

*

Depuis que, riche et bon, cherchant, en vrai chrétien,
A soulager les maux dont cette terre abonde,
Je veux du bien à tout le monde,
Tout le monde en veut à mon bien.

*

J'aurais aimé que le *beau* sexe
Se fût nommé le sexe *bon*. —
Dites, madame, ai-je raison ? —
La question est fort perplexe !

*

RECETTE POUR AVOIR, PENDANT MILLE ANS ET PLUS,
DES MILLIERS DE LECTEURS.

On lit peu les écrits gonflés de rhétorique;
A l'aspect d'un gros livre on fuit épouvanté :
C'est qu'au moral, aussi bien qu'au physique,
L'embonpoint n'est plus pris en preuve de santé.
Plein de suc et de nerf dans l'esprit et le style,
Cherche à dire en deux mots ce qu'on a dit en mille.

On se trompe au moins de moitié
Sur les plaisirs des gens du monde :
En désappointements leur triste vie abonde.
Loin d'exciter l'envie, ils nous feraient pitié
Si, comme eux, nous passions, sans fin, sans amitié,
De l'ennui d'être seuls à l'ennui d'être ensemble.
Est-ce là du bonheur? dites, que vous en semble?

*

Nous avons grand tort de nous plaindre
Des gens du monde, des heureux :
Leur trop d'activité serait ce qu'il faut craindre.
Ils ne font rien? — C'est ce qu'ils font de mieux!

*

A UNE JEUNE PERSONNE DONT LES PARENTS NE VOULAIENT POINT RECONNAITRE LE MARIAGE.

Du chagrin qui vous mine écartez jusqu'à l'ombre ;
En vain vos durs parents résistent à ma voix :
Avant un an, ils céderont au nombre ;
Ils restent deux. — Vous serez trois.

*

SUR LES MÉCHANTS.

En voyant le succès des méchants dans le monde,
Les encouragements qui leur servent d'appâts,
J'étouffe, comme injuste, une haine profonde;
Je leur sais gré du mal qu'ils ne font pas.

*

S'attaquer aux curés, c'est jouer très-gros jeu :
Ils absolvent beaucoup, mais ils pardonnent peu.

*

SUR LE DERNIER OUVRAGE DE M. DE P..., INTITULÉ : *La Forme et le Fond.*

Avare de son bien, prodiguant son esprit,
De P..., tous les mois, accouche d'un écrit
Bien fait... pour ébranler son crédit à la Banque.
Le dernier publié, c'est *la Forme et le Fond.*
— L'avez-vous parcouru? — Oh ! non :
Je sais, sans l'avoir lu, que c'est ce qui lui manque.

*

Pourquoi nous récrier contre un sexe trompeur
Qui voile ses écarts sous un dehors modeste?
C'est nous qu'il faut blâmer, nous dont l'art séducteur
Distille en mots flatteurs un poison trop funeste :
L'oreille, on nous l'a dit, est le chemin du cœur,
Et le cœur l'est du reste.

*

On se gâte le cœur en ne songeant qu'à soi,
Donnons à notre vie un moins indigne emploi.
Que je plains l'égoïste, enclos en sa coquille
Tristement absorbé dans sa *chère guenille* [1] !
Je me forge des soins bien plus intéressants :
Les maux de mon voisin sont ceux que je ressens.

*

SUR LE DÉCRET ACCORDANT UNE MÉDAILLE A TOUS CEUX QUI ONT PRIS PART AUX SORTIES.

Grâce à l'esprit qui nous travaille,
Nous avons tout mis à l'envers :
Chaque médaille a son revers,
Disait-on autrefois. Pour flatter nos travers,
Par décret, aujourd'hui (quelle heureuse trouvaille !),
Chaque revers a sa médaille.

[1] 10 mars 1870.

*

RONDEAU

à madame Quetelet, le 22 novembre 1825.

Je donne en mille à ma muse, ennemie
Des compliments, de toute flatterie,
Et qui nourrit un fort malin vouloir
Contre la gent maniant l'encensoir,
Sans vérité qu'un mot tendre elle die.

Mais par fortune elle est ici servie :
En toi la grâce à la finesse unie
Fait m'écrier : Pour son modèle avoir
Je donne en mille.

En te voyant, j'oubliai la manie
Que j'ai de mordre ; et, malgré son envie,
Pas mon esprit n'en aurait le pouvoir.
En vain l'on cherche un défaut à te voir :
De t'en trouver, à ma vue aguerrie
Je donne en mille.

*

O'er place a time we triumph, on we go,
Ranging at will the realms above, below
Yet, ah how little of ourselves we know !
And why the heart beats on, or how the brain
Says to the foot : " Now move, now rest again ",
From age to age we search and search in vain.

SAMUEL ROGERS.

Oct. 3. 48.

*

RÉPONSE AUX VERS DE M. ROGERS.

L'homme, humble en ses désirs, content de son partage,
Doit savoir ignorer, pour savoir être sage.
Mais, dans tous les secrets qu'il cherche à pénétrer
Il voit des vérités faites pour consoler.
Le pied, la main qu'il meut sont à ses yeux l'emblème
De ce pouvoir caché qui, conducteur suprême,

Fait marcher l'univers, et dont la volonté
Impose à tout des lois empreintes de bonté.
L'homme n'est qu'un roseau, mais un roseau qui pense [1] :
Dieu même se révèle en son intelligence.
Pourquoi le cœur bat-il, sans cesse, nuit et jour ?
Qu'importe *le pourquoi?* le cœur bat pour l'amour,
Le cœur bat pour le vrai, pour le bon, pour la gloire,
Le cœur inspire tout ce qu'admire l'histoire !
Ces dons sont assez beaux. Dieu sait tenir caché
Le nœud par où le corps à l'âme est attaché.
Ce mystère est pour nous, quelque main qui le sonde,
L'énigme dont le mot s'apprend en l'autre monde.

*

Heureux qui, dans ce monde, est par soi-même instruit
A ne point s'asservir aux seuls vouloirs d'autrui ;
Dont l'honnête pensée est la seule défense,
Et l'amour pur du vrai fait toute la science ;

Qui, maître de soi-même, et content de son sort,
Dégagé des liens qui rattachent au monde,
Insouciant d'un nom, dans une paix profonde,
Silencieusement se prépare à la mort ;

Qui, louant sans blesser, et sans porter envie
A ceux que le hasard ou le vice convie
Aux grands succès ; n'entend, simple, isoler en rien
Les maximes d'État des maximes du bien ;

Qui, bâtissant un fort dedans sa conscience,
Met sa vie à l'abri de toutes les rumeurs,
Trop pauvre pour nourrir un essaim de flatteurs,
Ou de ses oppresseurs augmenter l'opulence ;

Qui, soumis, priant Dieu le soir et le matin
Et préférant sa grâce à tout autre destin,
Coule un jour innocent, que sa raison partage
Entre un bon et saint livre, un ami sûr et sage !

[1] V. *Pensées de Pascal.*

Cet homme est affranchi de ces liens pervers :
L'espoir de s'élever, ou la peur d'un revers ;
Souverain de son âme, y bornant son empire,
N'ayant rien, il a tout, et le sage l'admire.

*

Depuis que le monde n'a plus
Une fontaine de Jouvence,
Où les traits envieillis et les membres perclus
Puisaient force, fraîcheur et charmes de l'enfance,
On s'ingénie à Londres, à Pékin, à Paris,
Pour rajeunir les sots qu'afflige un cheveu gris.
A cet art imposteur chacun prête l'oreille,
Toute femme y succombe, et croit faire merveille.
L'une s'enduit de plâtre, ou de poudre et de miel ;
L'autre se livre aux mains de l'avide Rachel.
Laïs par des bijoux cherche à cacher son âge;
Sous la pourpre, Phryné du temps combat l'outrage.
Ah ! pour ne point vieillir, que de soins superflus !
Grandeurs et bains de lait, fards et dons de Plutus,
Remèdes impuissants ! Voulez-vous, jeune femme,
Du culte qu'on vous doit entretenir la flamme ?
D'une vertu de plus
Enrichissez votre âme
A chaque ride qui vous vient.
Ce cosmétique est sûr ; il ravive et soutient.

*

Le grand plan de Trochu n'est point celui de Niel,
Je le révèle ici, simplement et sans fiel.
Comptant peu sur l'armée, et beaucoup sur le ciel,
Plein de foi, tous les soirs allumant un beau cierge,
Il demande à genoux un miracle à la Vierge.
Sans être général, autant fait mon concierge.

